

RUBAN

Ou les aventures existentielles d'un être, aux confins du silence, de la musique et du bruit

Vianney FRAIN de la GAULAYRIE

1^{ère} PARTIE

AMOUNIA

CHAPITRE 1

RIVAGE

Debout, les deux pieds nus plantés dans le sable humide et frais, Ruban scrutait la mer. On devinait au loin la masse gélatineuse du Protect plongeant dans les eaux grises. Ruban se doutait bien que l'étanchéité ne devait pas être parfaite sous l'eau, mais les sas de décontamination tout autour du littoral étaient, eux, sans faille.

La décontamination était plus sévère ici qu'ailleurs, car, à l'élimination bactérienne, il fallait ajouter la décontamination plus psychologique - et plus éprouvante aussi - du bruit de la mer. Les caissons isophoniques étaient les bienvenus, surtout par jour de fort clapotis. Les grandes vagues, elles, se brisaient silencieusement contre le Protect, à une dizaine de kilomètres de la côte. Ceux qui avaient approchés cette limite, - bravant en cela les interdits de la cité -, rapportaient qu'on pouvait sentir le choc des plus grosses d'entre elles en posant sa main sur le Protect, et cela malgré ses cinq mètres d'épaisseur !

Ruban, tout en écoutant le clapotis à ses pieds, songeait à tout cela. Il n'avait pas pris de casque de sauvegarde pour se protéger du bruit des vagues ; l'évêque de rivage le lui reprocherait sans doute gentiment, comme d'habitude, au moment de la décontamination. Mais

cela ne troublait pas sa sérénité, et il continuait d'imaginer des murs d'eau se fracassant en silence sur le Protect, là-bas, au loin.

De quand, déjà, datait cette invention qui avait marqué le début de l'histoire des Êtres ? Cinq cents cycles au moins... « *Placentès, dans son désir immense de donner la paix et la sécurité aux Êtres, s'enferma avec ses disciples pendant plus d'un cycle et mit au point la première feuille de Protect qui allait ouvrir l'ère du bonheur aux Êtres...* » Ruban se souvenait par cœur de ces mots qui avaient nourri sa petite enfance. Géniale, tout de même, cette matière translucide tirée de la molécule d'eau et dont les propriétés avaient fait la richesse et le bonheur d'Amounia, la nouvelle cité. Étanchéité parfaite, pratiquement indestructible sur grandes épaisseurs, filtrant les rayonnements cosmiques, souple et absorbant toute vibration. Absorbant donc aussi tous les sons, heureusement ! « *...Et la première unité de base s'établit sous une première bulle de Protect : les Êtres redécouvrirent le silence et Placentès fut le premier à parler à voix basse. Le bruit fut banni d'Amounia et l'harmonie silencieuse permit aux Êtres de s'épanouir enfin...* »

Ruban ne s'étonna pas cette fois de sa bonne mémoire mais sortit de sa torpeur car on bougeait autour de lui. Les Êtres qui, comme lui, étaient venus respirer l'air marin, remontaient sur leurs assiettes volantes et une queue se formait devant chaque sas de décontamination. Ruban sauta, lui aussi, dans son assiette. Il ne put s'empêcher de précipiter son engin sur l'assiette voisine, plus grande que la sienne, et occupée par trois rouses flamboyantes. Bien entendu, la couche de Protect recouvrant les véhicules absorba parfaitement le choc. Seule la rousse située à l'arrière se retourna et, découvrant Ruban, lui jeta une moue dédaigneuse. Ça avait été plus fort que lui. Le clapotis des vagues lui avait sans doute un peu tapé sur le système nerveux, et puis les Identiques - lui était un Unique - l'agaçaient toujours un peu... Il se dit qu'il en toucherait deux mots ce soir à son précepteur holographique qui lui conseillera sans doute de prendre deux pastilles de nerva afin de retrouver un bon équilibre...

« On n'a pas voulu mettre son casque... », lui chuchota l'évêque avec un grand sourire, alors que son tour était venu. « On va avoir du mal à s'endormir ce soir », ajouta-t-il dans un souffle. Ruban se contenta d'acquiescer gravement de la tête puis sauta lestement de son assiette pour entrer dans le sas de décontamination. L'évêque poussa son engin dans le sas voisin en secouant la tête d'un air désapprobateur.

C'était la plus longue décontamination que connaissait Ruban. Il faut dire que le bord de mer était connu pour sa mauvaise réputation bactériologique. Si, il devait bien y avoir la Région-Cendre où la décontamination devait être plus longue ; mais Ruban n'y était jamais allé et ne connaissait personne qui en était revenu. D'ailleurs, pouvait-on seulement en revenir ? Les nombreuses mises en garde officielles et le mystère qui planait sur cette région n'étaient pas vraiment encourageants ! Il irait voir, un jour, c'était sûr, du moins le pensait-il. Ce n'était pas

l'envie qui lui manquait, mais plutôt le courage. Ou bien encore, la peur était plus forte que le désir. Le sas s'ouvrit et Ruban remonta sur son assiette, dédaignant les caissons isophoniques, tout absorbé par ses pensées.

Suite à la Grande Déchirure, toute la Région-Cendre avait été profondément contaminée, et, pour la première fois de son histoire, Amounia avait dû se résoudre à abandonner un territoire-adopté à cause des événements dramatiques qui avaient suivis. Personne n'avait d'ailleurs élucidé ce qui s'était passé là, et comment et par quoi le Protect avait pu être déchiré sur plusieurs dizaines de mètres. Les Êtres-en-Vieux se souvenaient du terrible désastre provoqué par la déchirure. Certains prétendaient avoir vu toutes sortes d'objets incroyables entrer par la déchirure à cause de la différence de pression d'avec le Monde Infernal. Le vieux Méou avait même raconté à Ruban que c'était le bruit entrant par la déchirure qui avait causé la mort de centaines d'Êtres, et non les bactéries comme l'avaient dit les Grands-Êtres. Allez savoir !...

La réparation avait été longue et coûteuse, et, alors qu'ailleurs deux morceaux de Protect se soudaient pour n'en faire plus qu'un, là, curieusement, la soudure n'avait jamais pris, et il restait, disait-on, comme une énorme cicatrice. Était-ce la honte de cette cicatrice qui faisait qu'aujourd'hui la Région-Cendre restait zone interdite ? En tous cas, elle ne fut jamais complètement décontaminée, ni officiellement rouverte aux Êtres.

Un passeur, ancien évêque de rivage, assurait l'accès à cette région maudite, disait encore la rumeur. Tout cela était bien flou et un peu angoissant. Qui croire ? Ruban se dit que la sagesse était d'oublier tout ceci, et le bruit des vagues lui revint en mémoire. Une fraction de seconde, il crut entendre le fracas des grandes vagues et fut inondé de sueur. L'écart qu'il fit avec son assiette fut spectaculaire bien qu'absolument sans danger. « Holà ! Il me faudra peut-être trois pastilles ce soir », se dit Ruban qui commençait à trouver qu'il devait y avoir du bon dans le port du casque...

CHAPITRE 2

LE PRÉCEPTEUR

Il faisait nuit depuis longtemps déjà quand Ruban descendit de son assiette. Il s'avança dans le noir sans aucune appréhension. Sa vision était excellente dans l'obscurité, comme pratiquement pour tous les Êtres depuis quelques générations. A l'époque de Placentès, la vue des Êtres n'était pas si bonne. C'est la généralisation du silence qui avait provoqué une meilleure acuité visuelle, nécessaire à la communication, mais aussi nécessaire à la survie. Placentès lui-même était mort renversé par une assiette électrique, un des premiers engins à se mouvoir sans bruit. Il ne l'avait pas vue, ni entendue venir.

Cette mort accidentelle n'était pas la seule, hélas, et les monuments d'optique étaient légions dans Amounia pour témoigner du sacrifice de très nombreux Êtres à la cause de l'harmonie silencieuse. On avait bien essayé à une époque de redonner du bruit artificiel aux assiettes pour limiter le nombre des accidents, mais les énormes manifestations silencieuses avaient eu définitivement raison de ce retour en arrière. Et, grâce à ce courage, tous les Êtres aujourd'hui étaient constitués avec une vue étonnante.

L'ouïe était devenue particulièrement fine aussi, mais avec une répulsion pour les sons ou les chocs un peu forts. Oui, répulsion était le mot juste, car dans les Moumianes qui servaient à l'élevage des enfants jusqu'à leur silence, on associait les bruits ou les cris produits à une dose d'angoisse reçue. Les plus récalcitrants mettaient jusqu'à douze cycles pour être recevables dans une unité de base. Les éleveurs faisaient un travail harassant, supportant des doses de cris et de rires infernales. Tous les cycles, on déplorait des morts par overdose de nerva. C'était le prix à payer pour une société de paix, d'équilibre et d'harmonie silencieuse, personne ne le niait. La transmission de l'histoire d'Amounia - ciment fondateur entre les Êtres -, était aussi à la base du travail des éleveurs. Avant de remettre les enfants à leur unité, les éleveurs construisaient un précepteur holographique qui devait accompagner chaque Être durant sa vie. Les capacités mémoires de ce dernier étaient régulièrement mises à jour afin que l'enfant bénéficie d'un accès au savoir le plus complet possible. Le précepteur était construit en fonction des traits de caractère de la personne dont il avait la charge, plus encore, en fonction de son émotivité. L'interactivité précepteur-enfant faisait évoluer les unités relationnelles du précepteur, à la manière d'une relation d'Êtres.

Ruban entra dans sa chambre sans allumer et pensa le code de son précepteur. Ce dernier apparut instantanément devant lui, souriant. Ruban traversa l'image lumineuse pour s'allonger sur son lit.

« J'ai été écouter les vagues, annonça-t-il narquois.

- Et tu vas devoir prendre des nervas, répliqua le précepteur, avec la même ironie dans sa chaude voix de synthèse.

- Que tout cela est agaçant... dit Ruban en contenant mal son énervement. J'ai envie de crier.

- Ne te fais pas du mal, tu risques d'augmenter ton angoisse, avertit le précepteur soudain plus sérieux.

Ruban se contenta de frapper le mur recouvert de Protect de son poing. Cela fit un très léger choc mou.

- Deux ou trois ? demanda Ruban en se levant brusquement.

- Trois pour ce soir », conseilla l'hologramme.

Ruban prit trois pastilles sur son bureau et les avala avec un peu d'eau. Il se recoucha sur son lit et resta un moment en silence, écoutant sa respiration. Il entendait assez nettement les

battements de son cœur. L'hologramme se balançait doucement, dans une lumière très douce. Ruban retrouvait peu à peu son calme. L'idée de penser le code d'au revoir de son précepteur lui traversa l'esprit, mais il y renonça aussitôt. Un bien-être l'envahissait lentement et sûrement.

- Raconte-moi l'accident de la Grande Déchirure, dit Ruban presque apaisé.

L'hologramme parut s'asseoir, soupira et commença à raconter d'une voix très douce :

- En ce temps-là, les Êtres vivaient en paix à Amounia et le souvenir du Monde Infernal s'estompait dans le passé commun. Il y avait bien, ça et là, quelques rebelles comme il y en a toujours eu à Amounia, mais l'écrasante majorité silencieuse donnait tout pouvoir aux Grands-Êtres pour l'administration de la cité. La Région-Cendre devait être adoptée pacifiquement au cours d'une grande opération d'extension du Protect, conformément au plan. Comme d'habitude, les services de décontamination étaient sur place, protégés par leurs combinaisons spéciales, et l'étanchéité des sas tout autour de la région avait été scrupuleusement vérifiée. La progression sur le Monde Infernal se faisait tout doucement, par convulsion du Protect. Celui-ci, à la manière d'une lèvre géante, avalait à chaque poussée une dizaine de mètres en profondeur sur plusieurs dizaines de kilomètres en largeur. Une contraction par heure : l'opération devait durer un demi cycle. Les mouvements du Protect étaient provoqués par le conseil des Grands-Êtres et les reproducteurs. C'était leur pensée unie et commune qui gérait la progression du Protect. Chaque nouvelle avancée libérait une bande de terre infestée d'animaux visibles et invisibles. Les Êtres-mémoires, en combinaison eux aussi, récupéraient, isolaient et stockaient tout ce qui pouvait l'être ou ce qui pouvait servir à la connaissance. Le reste était proprement décontaminé puis éventuellement recyclé. A chaque avancée du Protect, le Monde Infernal livrait ainsi son lot de cauchemar : arbres fracassés, sous-sol infesté d'insectes bruyants, déchets de toutes sortes, etc. Le rythme d'adoption de la région était maintenant pris depuis plusieurs semaines, et, mis à part quelques trouvailles insolites des Êtres-mémoires, tout se déroulait bien, conformément au plan et à la pensée. C'est au cours de la 2340^{ème} poussée que le Protect céda, se déchirant sur plusieurs dizaines de mètres. Ce fut une grande catastrophe dans l'histoire d'Amounia. Après réparation, la Région-Cendre fut proclamée zone interdite, en raison des nombreux dangers de contamination qu'elle présente, d'ailleurs, toujours. »

Ruban dormait depuis longtemps déjà. L'hologramme, après l'esquisse d'une caresse sur le visage endormi, programma lui-même son code d'au revoir et disparut.

CHAPITRE 3

AU MARCHÉ

C'est une forte odeur de câpre, de café et de noix qui réveilla Ruban. Depuis plusieurs semaines, il s'était fait à ce mélange et, peut-être par paresse aussi, il ne programmait plus son

diffuseur d'odeurs. Une rapide décontamination matinale suivie de quelques ablutions achevèrent de le réveiller tout à fait.

Il se sentait reposé, mais un reste de malaise subsistait en lui. Il repensait aux nervas, à la mer. Il rejoignit la salle du repas commun de son unité de base. En fait, c'était une unité restreinte puisqu'il était Unique : lui, son désireur Pa, et sa désireuse Ma. L'habitude, à Amounia, était plutôt d'adopter des Identiques par deux, par trois ou par quatre. Quelquefois, il était fier de sa différence, mais le plus souvent, il en souffrait et regrettait d'être seul.

Ses désireurs chuchotaient joyeusement quand il entra. Ils l'effleurèrent en lui souhaitant le bonjour avec beaucoup de tendresse. Ruban n'aimait pas ces débordements affectifs. Il n'avait plus six cycles depuis longtemps et tout cela était un peu ridicule ! Mais il se contenta de présenter un visage un peu fermé et choisit ses aliments du matin.

« Que comptes-tu faire de ta journée ? demanda Ma dans un soupir.

- Je ne sais pas encore. Peut-être retrouver les copains des unités voisines.

- En tous cas, pas de rivage aujourd'hui, susurra Pa. Cela te fait du mal.

L'évêque n'avait pas perdu de temps pour transmettre les nouvelles ! À moins que ce ne soit le précepteur...

- Ce sont tes derniers jours de congé, ne les gâche pas.

Ma avait seulement articulé sans souffle cette phrase, mais Ruban l'avait parfaitement déchiffrée sur ses lèvres.

- Oui, Ma, à ce soir, articula-t-il à son tour ». Puis il sortit.

Une fois dehors, Ruban décida de marcher un peu dans la cité. Les murs courbes des unités se dessinaient dans une lumière rose orangée. Les Êtres glissaient en silence plus qu'ils ne marchaient. Certains à la démarche plus travaillée que les autres, donnaient l'impression d'être sur un tapis magique. Les plus jeunes avaient des démarches plus heurtées. Heureusement, le Protect absorbait tous ces chocs. Les assiettes, elles aussi, glissaient dans un léger souffle.

Arrivé sur l'esplanade du marché, Ruban choisit de s'arrêter pour regarder le spectacle. Chaque Être-marchand, devant son assiette pleine, s'évertuait, par grands gestes sémaphoriques, à attirer le client en vantant les mérites de ses produits. Tout cela dans le plus normal des silences. C'était à qui gesticulerait le plus fort !

Ruban contemplait ce ballet des Êtres-marchands avec ravissement. Il repéra une belle marchande de vitamines, aux gestes un peu vulgaires. Il décida d'aller lui acheter une boîte. Leurs yeux se croisèrent, il montra une des boîtes, elle leva trois doigts et il tendit sa carte qu'elle toucha avec dextérité. Il remercia de la tête, puis s'enfonça dans le marché. Il était content de lui : il avait soutenu le regard de la marchande avec assez d'insolence pour qu'elle le remarque, et il n'avait pas rougi. Du moins l'espérait-il.

Le marché dépassé, il retrouva la douceur de la rue et décida d'orienter sa promenade vers les unités du Quartier-bas, après la grande fontaine de district. Ruban aimait bien cette fontaine qui n'était pas réparée depuis deux cycles. Une colonne d'eau lisse descendait du Protect supérieur, à l'endroit prévu à cet effet pour récupérer la condensation. Mais au lieu que l'eau pénètre sans bruit dans le réceptacle spiralé, il y avait un assez fort bruit de gouttes qui témoignait du dysfonctionnement de la fontaine. En plein Quartier-haut, les riverains auraient immédiatement fait pression sur les autorités pour remettre bon ordre à tout cela. Mais ici, proche du Quartier-bas, il y avait de la négligence. Il faut préciser que bon nombre des habitants du Quartier-bas étaient des éleveurs, et que ceux-ci, par leur métier sans doute, n'avaient pas la réputation d'être des modèles de savoir taire... La rumeur laissait entendre aussi que certains rebelles trouvaient là refuge et se réunissaient en secret... Enfin, ce qui était sûr, c'est que la fontaine était déréglée et qu'elle rappelait à Ruban les bords du rivage.

Il écoutait les gouttes échappées de la colonne d'eau : chacune faisait un son différent. Certaines en faisaient même deux, avec le rebond. Le même malaise que la veille affleurait en lui, lui gâchant presque le plaisir qu'il prenait. Et avec cette impression désagréable lui venait l'envie de sucer une nerva, ou quelque chose comme ça. Il prit une des vitamines qu'il venait d'acheter, mais le malaise persista. Il fut content de voir un Être à la démarche heurtée, presque claudicante, comme celle d'un enfant.

Ruban décida aussitôt de le suivre. Il fit sa démarche plus glissante encore et se maintint à distance. Ruban était fasciné par cette démarche qui avait quelque chose de pesant, de rustre. « Sans doute un éleveur », pensa-t-il tout en accélérant légèrement car l'Être avançait vite malgré l'apparente lourdeur.

CHAPITRE 4

LES REBELLES

Les unités qu'il longeait, à présent, n'étaient pas aussi belles que par chez lui. A certains endroits, le Protect de la chaussée était décollé, et sur certaines façades, on voyait nettement des lambeaux pendre. Tout cela était bien sûr très laid, mais surtout, cela modifiait sensiblement l'atmosphère acoustique. D'autant que les rares habitants qu'ils croisaient parlaient plus qu'ils ne chuchotaient. Ruban se sentait vaguement inquiet dans ce quartier qu'il ne connaissait pas. Ça et là, il y avait des assiettes de secours, cela le rassura un peu.

Il commençait à s'habituer au changement de l'environnement sonore. Il entendait parfois le pas lourd de son guide frappant un espace non protégé, et il s'étonnait de l'écho inhabituel de ces chocs. Passant à son tour sur un trou dans le Protect, Ruban frappa du pied pour entendre. Quel bruit ! Il en eut une dose d'angoisse bien méritée et tripota fébrilement les vitamines dans sa poche. L'Être qu'il suivait ne s'était pas retourné mais il l'avait sûrement entendu.

C'était un mélange de peur et de triomphe qui habitait Ruban à présent. Un bruit comme celui qu'il venait de faire aurait pu être amendé dans son quartier si un évêque s'était trouvé là. Puis le rouge lui monta au front et il eut honte de lui, honte de déranger les autres, honte de rompre l'harmonie silencieuse, honte d'avoir été en rébellion ouverte avec Placentès. Il se dégoûtait à ce moment. Et toutes ces émotions lui avaient fait perdre de vue l'Être qu'il suivait.

Il s'avança plus hésitant le long des unités carrément délabrées. L'une des portes était ouverte. Probablement là qu'était passé l'Être. Ruban décida qu'il fallait rentrer et amorça un demi-tour. Une large main se posa sur son épaule :

« Alors, on enquête ?

L'Être avait parlé beaucoup trop fort et le contact de sa main était très gênant.

- Je ne voulais pas vous offenser, souffla Ruban tout en se dégageant.

- Y'a pas de mal », dit l'Être.

Ils se regardaient à présent. La physionomie de l'Être parut plutôt plaisante à Ruban, et une certaine bonté émanait de ses traits creusés. Seul son regard était perçant, dur même, gris bleu comme l'eau de la mer quand elle est agitée par les grandes vagues qui se fracassent en silence au loin... Ruban se sentait mis à nu par ces yeux-là. Il eut même la sensation de ne pouvoir cacher sa bravade de tout à l'heure avec la marchande de vitamines.

« Vous êtes éleveur ? chuchota Ruban pour ne pas rester sous l'emprise du regard.

- Pas éleveur mais... rebelle !

L'Être avait parlé bas cette fois, avec une lueur au fond du regard, étrange et ironique à la fois.

- N'est-ce pas des rebelles que tu veux rencontrer ? Si, bien sûr, c'est pour ça que tu m'as suivi.

Ne fais pas cette tête-là ! Tu croyais me suivre, mais c'est moi qui te précédais !

Et les épaules de l'Être se secouèrent d'un grand rire silencieux devant l'étonnement de Ruban.

- Comment t'appelles-tu ?

- Ruban.

- Moi, c'est Viatan. Suis-moi. »

Le ton était persuasif, la volonté puissante. Ruban eut une rapide pensée pour une assiette de secours qui l'aurait ramené chez lui, puis il s'élança à la suite de Viatan qui s'avançait à pas lourds dans les décombres d'une unité visiblement abandonnée. Viatan ouvrit une porte et commença à descendre un long escalier de ce qui avait du être un poste de commande de quartier. La présence de nombreux circuits sur les murs confirma Ruban dans son hypothèse. Mais ce poste-là ne devait plus commander grand'chose depuis longtemps. Viatan poussa une nouvelle porte et fit signe à Ruban d'entrer.

La pièce était ronde et une douzaine d'Êtres faisait cercle, assis en silence. Chacun avait sur ses genoux un objet différent, tous plus invraisemblables les uns que les autres, avec des reflets que Ruban n'avait jamais vu. L'entrée de Viatan et de son invité ne troubla ni le silence, ni

la concentration des Êtres. Lentement, l'un des Êtres se leva, tendit à bout de bras vers le centre du cercle l'étrange tuyau qu'il tenait, et le lâcha. Ce fut un grand vacarme, l'objet rebondissant deux ou trois fois sur le sol non protégé avant de s'immobiliser. Et le silence qui suivit fut encore plus dense qu'avant la chute de l'objet. Ruban était pétrifié. Il se demandait comment celui qui avait lâché l'objet pouvait supporter la dose d'angoisse qu'il devait recevoir en ce moment. Tous les yeux étaient fixés sur l'objet tombé, avec une intensité incroyable. Puis soudain, ils se mirent à parler tous ensemble, haut. Ruban fut soulagé que le silence cesse, et plus tard, lorsqu'il repensa à cette première rencontre, il se souvint du soulagement qu'il éprouva alors.

Les regards à présent se tournaient vers le nouveau venu, et Viatan fit des présentations rapides. Puis le cercle se reforma.

« Qu'as-tu éprouvé ? demanda Viatan à celui qui avait lâché l'objet. As-tu éprouvé de l'angoisse ?

- Je l'ai sentie immédiatement, mais je l'ai contenue sur le bord de mon cœur. La pensée du groupe m'a beaucoup aidée, je crois ; j'aurais été submergé sinon.

- Et sais-tu le nom de l'objet tu as entendu ? reprit Viatan

- L'Être-mémoire à qui je l'ai décrit m'a affirmé que c'est un pot d'échappement qui devait servir sur une assiette du Monde Infernal, dans l'ancien temps. Il a même ajouté que cela faisait de la musique, mais je n'ai toujours pas compris comment.

- Peut-être en soufflant dedans, dit un voisin ; j'ai vu des choses semblables au Boulezodrome. »

Ce disant, il prit le pot et posa ses lèvres dessus, décidé à souffler. La grimace qu'il fit secoua les épaules de tous, y compris celles de Ruban. Quelle drôle d'idée de souffler dans ce tuyau mal décontaminé !

« Non, dit Viatan, ça ne doit pas être comme ça que cela fonctionne. Mais en tous cas, les chocs de tout à l'heure étaient très intéressants. Reprenez l'entraînement par un autre objet-trouvé.

- J'ai apporté un objet-trouvé que je n'ai pas encore essayé », dit une Être d'assez petite taille.

Le cercle à nouveau se concentra. L'objet brillait, était transparent comme du Protect lorsqu'il est mince. Il ressemblait à n'importe quel contenant, mais d'une matière aux reflets étonnants. Lorsque le silence fut assez épais, la jeune Être se leva, tendit sa main au dessus du sol, et lâcha l'objet. Il s'anéantit au contact du sol en mille morceaux, dans un fourmillement de sons aigus et brefs. Tous étaient stupéfaits de l'émiettement de l'objet-trouvé. Et la surprise leur ôtait tout risque d'angoisse. Viatan était bien le seul à secouer ses larges épaules.

« C'était du verre, un matériau du Monde Infernal, hautement cassable comme vous le voyez ! »

La jeune Être trouva dommage d'avoir perdu son objet trouvé, mais elle reconnut que le son était superbe et qu'elle n'avait pas eu besoin de lutter contre l'ombre d'une angoisse.

Ruban restait songeur devant toutes ces nouveautés. Il pensait qu'il était heureux que les Êtres ne soient pas en verre, et que si tel avait été le cas, il serait lui-même en morceaux depuis des cycles déjà. Il fit preuve de hardiesse pour oser demander :

« Mais d'où viennent tous ces objets étranges ?

- De la Région-Cendre, bien sûr, lui répondit Viatan.

- On peut donc se rendre dans la zone interdite, dit Ruban dont le cœur battait très fort à présent.

- On peut beaucoup quand on le veut vraiment, dit Viatan. Veux-tu en savoir plus ?

- Oui, souffla Ruban.

- Il va falloir que tu combattes l'angoisse, seul, d'abord, puis avec l'aide du groupe. Oser faire du bruit est nécessaire à celui qui veut pénétrer dans la zone interdite sans danger. Mais il faut dominer la peur et la honte. Entraîne-toi le plus souvent que tu peux, sans prendre de risques inutiles. Isole-toi et parle fort, crie même si tu le peux, et tu entreras alors dans le combat intérieur. Ne vas pas au-delà de tes forces et reviens ici souvent si tu le veux. La force du groupe est précieuse pour avancer. Où habites-tu ?

- Au-delà du marché, dans les unités hautes.

- Proche de chez toi, tu entreras en contact avec Acaridie, un Être-mémoire avec qui tu pourras dialoguer.

- Mais, j'ai mon précepteur...

- Méfie-toi plutôt de lui. Ne lui communique que le strict nécessaire et apprend à te passer de lui le plus souvent possible. Comme des nervas, d'ailleurs. Ces pastilles sont un obstacle au grand combat intérieur. »

Ruban avait l'impression que sa tête allait exploser. Tant de choses nouvelles en si peu de temps ! Il salua et remercia la petite assemblée. Viatan le raccompagna jusqu'à la surface. Ils trouvèrent sans peine une assiette de secours, et Viatan indiqua rapidement à Ruban comment rentrer chez lui. Ils se quittèrent, non sans quelques recommandations de discrétion et de prudence de la part de Viatan.

Quand Ruban aperçut la fontaine de district, il sourit en pensant qu'elle avait été le point de départ de cette folle journée. Le soir tombait quand il rangea l'assiette de secours non loin de son unité. Il avançait d'un pas léger. Pa et Ma suçaient une pastille de nerva devant un film holographique mainte et mainte fois rediffusé.

- Bonsoir ! » dit Ruban joyusement et beaucoup plus fort qu'il ne convenait en traversant la pièce commune. Puis il gagna sa chambre laissant Pa et Ma sans voix, les yeux écarquillés par la surprise et l'inquiétude.

Ce soir-là, alors que Ruban dormait déjà depuis longtemps, Pa et Ma chuchotèrent tard et reprirent une nerva avant d'aller se coucher.

CHAPITRE 5

ACARIDIE

Ruban avait décidé de la rencontrer vite : il prit aussitôt rendez-vous. Le jour convenu, il marcha vers l'adresse indiquée d'un pas glissé léger, le coeur battant. Il arriva devant une unité un peu curieuse, très étroite de façade. Ruban ne l'avait jamais remarquée. Il se mit sous l'œil d'accueil tout en écrivant son nom d'une main malhabile sur l'écran prévu à cet effet. Cela fit tout drôle à Ruban d'écrire, cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps ! Le précepteur faisait ça très bien sous la dictée quand c'était nécessaire.

Ruban se sentit naturellement observé par l'œil puis la porte glissa sur le côté. Il s'avança dans la pénombre, et suivit un assez long couloir. Des petites flèches lumineuses clignotaient pour lui indiquer le chemin. Une nouvelle porte s'ouvrit et Ruban découvrit une grande pièce qu'il jugea non décontaminée depuis longtemps ! Une odeur âcre piqua sa gorge. Une épaisse couche de poussière recouvrait le sol et les meubles. Des étagères étaient couvertes d'objets aux formes étranges, objets eux-mêmes couverts de poussière. D'autres étaient amoncelés en tas, à même le sol. Assise devant la fenêtre, immobile comme une statue, drapée de plusieurs robes dont on devinait les couleurs vives sous l'épaisse couche de poussière, trônait Acaridie.

Elle fit un petit signe de tête et Ruban comprit qu'il était invité à s'asseoir sur la seule surface non poussiéreuse de la pièce : un tabouret. Ruban ne distinguait pas précisément les traits de l'imposante femme à cause du contre-jour. Un silence de poids moyen se fit, et Ruban put entendre distinctement son cœur.

« Que veux-tu ? »

La voix d'Acaridie parut grave à Ruban, et elle avait à peine remué les lèvres pour parler.

« Madame... commença Ruban,

- Acaridie, cela suffit, interrompit-elle.

- Acaridie, reprit Ruban, je voudrais en savoir plus sur la Région-Cendre, la Grande Déchirure, les rebelles, les objets-trouvés... »

Les mots s'entrechoquaient dans la bouche de Ruban tellement il se sentait ému. Il se tut, le souffle court. Acaridie laissa le silence reprendre une certaine épaisseur pendant que Ruban s'imaginait s'autoprogrammant un code d'au revoir qui l'aurait tiré de cette situation pénible. Alors, elle fit un pet sonore, et c'est au déplacement de poussière que Ruban comprit ce qu'il venait d'entendre. Incroyable ! Elle avait fait un bruit avec son cul ! Et petit à petit, un fou rire énorme monta aux épaules de Ruban et, n'y tenant plus, il les secoua franchement. Après plusieurs minutes d'hilarité silencieuse, les yeux pleurant encore, Ruban réussit à articuler :

« Excusez-moi, Acaridie, je ne sais pas ce qui m'a pris...

- L'envie de rire, tout simplement », dit Acaridie.

Quand le calme fut à nouveau installé, Acaridie reprit :

- Vois-tu, au début était le silence, plein et immense. Puis la vie est apparue et elle était bruyante. Et les Êtres naquirent du bruit et à leur tour produisirent du bruit. Puis la grande peur s'empara de beaucoup d'entre eux, et elle recouvra de son manteau cotonneux la plupart des vivants... Épique époque opaque... Certains s'enfermèrent et voulurent retrouver le silence initial, mais leur silence était plein de vide, creux comme une assiette vide, vide comme une assiette creuse. Et les Êtres commencèrent à étouffer collectivement. Sous prétexte de ne pas déranger les autres, ils crurent aimer les autres... Épique époque opaque... Ils voulurent imposer le silence aux Nations, et le bruit fut relégué au Monde Infernal. La Grande Déchirure marqua la fin des conquêtes d'Amounia. Le statu quo règne à présent, cependant, le mal est fait. Un mur de silence nous sépare, mais voilà, les murs ont parfois des oreilles... Épique... Époque... Opaque... »

C'était pour Ruban un bien étrange discours qu'il venait d'entendre là. Il n'avait pas compris grand'chose. Il remarqua que pendant son discours Acaridie s'était un peu agitée et que cela avait provoqué un soulèvement de poussière tout autour d'elle. Celle-ci se déposait avec infiniment de délicatesse sur ses robes.

- Madame...

- Acaridie, Aca, didi, carie, Acaridie, cela suffit.

- Acaridie, s'enhardit Ruban, pourquoi toute cette poussière chez vous et sur vous ?

- Pour ne pas oublier. POUR NE PAS OUBLIER ! Les Êtres-mémoires conservent tout, ne le sais-tu pas ? Ils ne perdent que la mémoire, quelquefois... sinon, ils gardent tout. Tout. Il y a ici de la poussière d'avant la création d'Amounia, te rends-tu compte ? D'avant Amounia... Et ça, sais-tu ce que c'est ?

Elle prit un épais livre sur une des étagères.

- Oui, c'est un livre, je crois ; mon précepteur m'en a déjà montré et m'a dit qu'avant, on était obligé de lire...

- Pas obligé, abruti ! On avait envie de les lire ! On payait même pour pouvoir les lire !

Ruban, qui s'était rapproché pour voir de près le livre, épela les lettres :

- Bi-ble. Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Ça veut dire livre, bible. Le livre des livres, l'histoire du monde, d'avant Amounia, d'après Amounia !... Et celui-ci, regarde... »

Là, au moins, il y avait des hologrammes, mais plats, et représentants des choses que Ruban jugea un peu bizarres.

« Bo-cu-se dans vo-tre cui-si-ne, déchiffra Ruban très fier de lui. Que contient celui-ci, et pourquoi ces hologrammes plats ?

- Je n'ai pas encore tout compris : c'est ésotérique. De la connaissance secrète pour initiés. »

Ruban était saisi de respect devant tant de mystères.

- Acaridie, vous qui connaissez tant de choses étranges, savez-vous ce qu'est un pot d'échappement et comment on fait de la musique avec ?

- Pot d'échappement ? Voyons, voyons, ... c'est un tuyau muni de chicanes placé à l'arrière d'une voiture et qui laisse échapper les gaz brûlés en amortissant le bruit, récita Acaridie. As-tu compris ?

- Pas bien, avoua Ruban...

- Hé bien, c'est pourtant simple : les assiettes du Monde Infernal avaient des pots d'échappement pour atténuer leur bruit.

- Mais les assiettes sont silencieuses, protesta Ruban.

- Je parle des assiettes du Monde Infernal ! Et j'ai dit aVAIENT, s'énerva Acaridie. Elles faiSAIENT du bruit, un bruit terrible, et ce tuyau serVAIT à faire moins de bruit ! »

Et, ce disant, Acaridie fit une pététrade ahurissante dans un nuage de poussière. Ruban fut repris d'un fou rire et secoua ses épaules à s'en démettre les clavicules ! Quand il fut un peu calmé et que la poussière eut repris sa place, Acaridie poursuivit :

« Mais quand à faire de la musique avec, je ne vois pas bien comment... Mais tu devrais aller faire un tour au Boulezodrome.

- Un rebelle du quartier de Viatan m'a parlé, lui aussi, de ce lieu, mais je ne sais pas où c'est, dit Ruban.

- Tiens, voici un billet d'entrée gratuite que tu remettras à l'évêque qui garde le sas de la Région-Cendre. Lui t'indiquera où aller. N'oublie pas de lui parler très fort car il est à moitié sourd. Entraîne-toi même sérieusement si tu ne veux pas qu'il te chasse !... La consultation touche à sa fin maintenant.

Ruban mit la main à sa poche pour en tirer sa carte.

- Pas de ça avec moi, mon garçon. Tu me dois seulement le premier objet-trouvé que tu ramasseras dans la Région-Cendre.

- Mais je ne suis même pas sûr d'y aller un jour...

Acaridie soupira et ajouta seulement :

- Secoue bien tes pieds avant de sortir. »

Ruban remercia, secoua la poussière de ses pieds avec application, et sortit. Les flèches lumineuses clignotaient dans l'autre sens. C'est avec la tête un peu farcie qu'il regagna son unité.

CHAPITRE 6

LE CRI

Une fois arrivé chez lui, Ruban voulut s'arrêter de penser un peu. L'envie de prendre quelques nervas était forte. Ruban se dit qu'il fallait mieux prendre un cachet de musique classique. Il hésita entre un classique-soupe et un classique avec morceaux. Il se dit que le classique-soupe correspondait le mieux à son état. Il plaça le cachet sous la langue, et celui-ci,

tout en commençant à fondre, dégagea une soupe musicale un peu écoeurante, mais rassurante. Ruban avait l'impression d'avoir déjà entendu ça mille fois. Il se détendait un peu. Le précepteur se présenta, et Ruban fut certain de ne pas avoir pensé le code d'apparition. La lumière émise par l'hologramme était d'ailleurs très faible, comme s'il ne voulait pas déranger Ruban, ou comme s'il était déréglé.

« Je ne t'ai pas appelé, s'étonna Ruban.

- Je sais, répondit le précepteur, c'est Ma qui m'a programmé pour que je te voie. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Ruban se sentait énervé par le fait que Ma ait cru bon de programmer cette rencontre. Son énervement redoubla quand, après avoir nettement pensé le code d'au revoir, l'intensité lumineuse de l'hologramme s'amplifia.

« Je ne veux pas te voir, j'écoute un classique-soupe et j'essaie de me détendre. Va-t-en.

- Je vais attendre la fin de ton cachet. »

Le précepteur se fit plus discrètement lumineux, mais resta près de Ruban, avec un sourire triste et un léger balancement. Ruban sentait l'énervement augmenter en lui en même temps que l'angoisse. Allait-il devoir crier ? Ne plus se maîtriser ? Le classique-soupe produisait maintenant un effet inverse. Il se leva brusquement, cracha son cachet sur le sol, le piétina rageusement, poussa un petit cri, et eut le geste imbécile de flanquer un coup au précepteur. Bien sûr, il passa au travers, et fut déséquilibré. Il serra les poings pour lutter contre l'angoisse qui menaçait de le submerger. « Sur le bord de mon cœur », se souvint-il, et la pensée des rebelles rassemblés en cercle évita qu'il ne fut englouti. Il retrouvait peu à peu son contrôle, seule la colère restait présente.

- Tu vois bien que tu as un problème, dit doucement le précepteur.

Ruban prit le parti de s'allonger sur son lit et dit, énigmatique :

- Ce n'est pas un problème que j'ai ; c'est des tas de problèmes, des tas de questions sans réponse, et tu n'y peux rien.

- Essayons voir, reprit le précepteur.

- Comment fait-on de la musique avec un pot d'échappement ? dit Ruban content de lui.

- La musique existe sous forme de cachet : soupe, purée ou avec morceaux principalement, et son effet apaisant est amonialement reconnu. On ne fait pas de la musique, on la laisse fondre en bouche. Quand à pot d'échappement, cela n'existe pas.

- Tu vois que tu ne peux pas m'aider. C'est toi qui n'existes pas. Le pot d'échappement, je l'ai vu, je l'ai touché. »

L'image holographique parut très troublée, vacillante ; seul le sourire triste restait inchangé. Ruban encouragé par les effets qu'il voyait sur l'hologramme répéta, presque méchant :

« Toi, tu n'existes pas ! »

L'hologramme trembla très fort cette fois et disparut, sauf le sourire qui flotta dans l'air un moment avant, lui aussi, de trembloter puis s'effacer. Ruban respira un grand coup et chassa l'air violemment de sa poitrine. Enfin seul... Il était soulagé d'avoir trouvé ces mots pour éteindre l'hologramme, mais en même temps, il se sentait troublé intérieurement. Il passa à la décontamination, fit ses ablutions du soir, mais ne retrouva pas de calme. Il se fit violence pour ne pas prendre de nerva.

L'obscurité était quasi totale et Ruban ne trouvait toujours pas le sommeil. Jamais il n'avait veillé si tard. De la rue, arriva, étouffé, un grand cri, un peu effrayant. Ruban se leva et vit un Être qui courrait en zigzag poursuivi par deux évêques de quartier. Ceux-ci l'attrapèrent assez violemment et le firent monter dans leur assiette. Et l'Être cria à nouveau, et Ruban eut l'impression que sa poitrine se déchirait en l'écoutant. L'assiette disparut et le silence se recomposa, très dense. Ruban avait maintenant, en plus de tout le reste, l'envie folle de crier lui aussi. C'était une envie très puissante, énorme, irrésistible. Il ne lutta plus soudain, sa poitrine se souleva et il hurla du plus fort qu'il put. Tout son corps se mit à trembler, il repensa à l'hologramme de tout à l'heure, et inquiet, il articula : « j'existe ». Puis, épuisé, la gorge douloureuse, il sombra dans un sommeil agité.

CHAPITRE 7

CHEMINS NON BALISÉS

Ruban se leva d'humeur bougonne. Il s'assura d'un rapide coup d'oeil que le précepteur n'était pas en embuscade. Il décida de quitter son unité sans manger pour ne pas avoir à affronter les soupirs de Pa et Ma. Il sortit. Il faisait grand jour, la rue était animée et silencieuse. Objectif de la journée : savoir où était la zone interdite et comment s'y rendre. Donc, aller d'abord dans les Quartiers-bas pour y trouver Viatan ou l'un de ses compagnons. Il sauta dans son assiette et mit le cap sur le marché pour y acheter quelques provisions. La marchande de vitamines était là : Ruban lui acheta quelques pastilles et appuya son regard, comme l'autre fois, quand elle toucha sa carte, et il s'en alla très fier de lui. Il aurait bien poussé un petit cri, mais les consignes de Viatan étaient claires : ne pas se faire remarquer.

Le souvenir de l'arrestation nocturne de l'Être qui criait lui revint à l'esprit. Il remonta sur son assiette, passa près de la fontaine de district, ne s'arrêta cependant pas pour l'écouter : il avait mieux à faire. C'est un peu plus bas qu'il dut s'arrêter. Les assiettes s'empilaient devant un imposant barrage d'évêques. Après une attente où Ruban eut l'impression d'être le seul à s'impatienter, arriva un grand char constellé de lumières multicolores clignotantes. C'était un des Grands-Êtres qui passait, un de ceux qui dirigent Amounia. Ruban aimait bien ce spectacle d'une pyramide lumineuse qui passait, majestueusement. Certaines lumières s'agitaient en tous sens,

dans un fourmillement de couleurs. Le Grand-Être au sommet, agitait mollement la main, et les évêques agitaient la leur. Autour de Ruban aussi on agitait les mains, et Ruban agita tout naturellement les siennes. Lorsque le char fut assez éloigné, les évêques dégagèrent la rue et Ruban reprit sa route.

Arrivé dans les Quartiers-bas, il dut chercher un moment pour retrouver l'unité délabrée où il était venu. Son assiette garée, il redescendit le grand escalier. Dans la salle, il y avait plusieurs rebelles en grande discussion. Ruban en reconnut certains, d'autres pas. Ils s'interrompirent et Ruban exposa sa requête :

« Où est la zone interdite, et comment s'y rend-on ?

- Ça n'est pas très compliqué, lui répondit l'Être qui avait un pot d'échappement la fois précédente. Tu sors de la cité vers l'Est et à chaque carrefour, tu prends la route qui n'a aucune indication. Quand tu es arrivé, tu t'en aperçois ! »

Et tous de secouer leurs épaules en cadence... Poli, Ruban agita les siennes et remercia pour ces indications.

« Attends un moment, nous y allons tous. Pour une première fois, il vaut mieux que tu sois accompagné. »

Ruban acquiesça et s'assit dans un coin pendant qu'ils reprenaient leur discussion. Ruban ne suivait d'ailleurs pas bien le fil, car souvent ils étaient plusieurs à parler ensemble. Il se contenta donc de les regarder: les rebelles étaient étranges : leurs visages étaient comme grimaçants quand ils parlaient, leurs gestes saccadés, véhéments parfois. Ils se tapaient sur l'épaule, se bousculaient même... Brrr ! pensa Ruban, quelle promiscuité !... Tout cela le dégoûtait un peu, mais il était obligé de reconnaître qu'il se sentait attiré par ce groupe et l'étrange chaleur qui semblait s'en dégager.

La discussion parut être réglée puisqu'ils sortirent en invitant Ruban à les suivre. Ils se répartirent dans les assiettes. L'Être au pot d'échappement s'invita dans celle de Ruban.

« Comment t'appelles-tu déjà ?

- Ruban. Et toi ?

- Galet. En avant ! »

Et la colonne s'élança dans un grand courant d'air. L'humeur était plutôt joyeuse et les assiettes s'entrechoquaient parfois, par jeu. Ils s'éloignaient de la cité et les unités se faisaient plus rares. Les carrefours possédaient effectivement une route sans indication aucune. Le paysage était à présent plat et terne. De temps à autre, apparaissaient de très grosses unités avec autour des Êtres soit en méditation, soit prosternés, la tête contre le sol.

« Ce sont des Êtres-cultivés, dit Galet à Ruban. Ce sont eux qui préparent la nourriture d'Amounia. Ils sont très savants, sais-tu. Ils savent tout des bactéries, comment les utiliser ou les neutraliser.

Ils savent aussi regarder à l'intérieur de tout par leur méditation. Ils travaillent en collaboration avec les Quarts-Êtres. »

En effet, Ruban aperçut à plusieurs reprises des Quarts-Êtres. Il n'en avait jamais vu en vrai, car dans la cité même, ils travaillent au cœur de la nuit. Ils étaient facilement reconnaissables : quatre Identiques de petite taille se déplaçant en se tenant toujours par la main. C'est eux qui assuraient les décontaminations dangereuses et le recyclage des pollutions.

Les carrefours se faisaient plus rares et la route devenait plus étroite. La colonne d'assiettes avançait dans un paysage de plus en plus accidenté. Une assiette arriva vers eux à vive allure. C'était Viatan, et il paraissait inquiet.

« Des évêques arrivent en grand nombre, cachez-vous vite. »

La troupe s'égaya en tous sens à la recherche d'un abri. Ruban et Galet s'allongèrent sur le sol, comme les autres. Ils devinèrent au déplacement d'air le passage des évêques. Après un bon moment où tout le monde retint son souffle, ils se relevèrent et reprirent leur route. Viatan remarqua :

« Ils cherchent des rebelles, c'est sûr. D'habitude, ils ne s'avancent pas si loin. Prudence donc ! »

La progression devint plus lente, Viatan ouvrait le chemin, loin devant, et, à chaque escarpement, après avoir regardé prudemment, il indiquait si la voie était libre. Le paysage devenait presque montagneux, et ça et là, d'énormes rochers se dressaient qu'il fallait contourner. Le silence était de rigueur. Un son déchira l'air, comme une longue plainte. Ou comme de l'air se cassant sur un fil. Mais il n'y avait pas de vent. Ruban repensa tout de suite à l'Être criant de la nuit précédente. Mais c'était plus long qu'un cri, plus étonnant aussi. Seule la puissance était identique. D'autres sons suivirent, puis ce fut le silence.

Ils arrivèrent devant un mur de Protect suffisamment épais pour présenter une opacité laiteuse. Tout le long de ce mur clignotaient des mises en garde : zone interdite, risque de contamination définitive, danger. Ils longèrent le Protect un bon moment. Toute trace de chemin avait disparu et les assiettes suivaient les accidents du sol rocheux.

Les cris bizarres reprirent, mais beaucoup plus proches à présent. Ce long hurlement paniquait un peu Ruban alors que Galet, Viatan et les autres paraissaient eux se détendre. Viatan arrêta son assiette et les autres se regroupèrent autour de lui. Ruban découvrit une énorme unité de décontamination encastrée dans le Protect, avec devant, un Être étrange : ses habits étaient en lambeaux et sales, ses bras étaient levés comme pour une acclamation, ses yeux roulaient, terribles, et sa bouche largement ouverte laissait échapper l'incroyable son qu'il entendait depuis tout à l'heure. Les respirations de l'Être étaient brèves et il relançait ce terrible cri en contorsionnant son corps. Le son était si puissant que Ruban le sentait sur sa peau, comme enveloppé par lui. L'Être s'arrêta soudain, fit un grand sourire à Viatan et le serra dans ses bras. Ruban chuchota à Galet :

« Mais, qui est-ce ?

- Vocifère, un ancien évêque gardien à présent de la Région-Cendre, lui répondit Galet.
- Mais pourquoi fait-il ces cris si bizarres ? reprit Ruban.
- Il chante. »

CHAPITRE 8 LA RÉGION-CENDRE

Vocifère s'était tu. A présent, il essayait d'organiser la joyeuse bousculade devant le sas de décontamination. Ruban se tenait à l'écart, la tête résonnant encore du chant qu'il venait d'entendre. Il restait immobile, les yeux grands ouverts, fixé sur les émotions qui se succédaient en lui, comme les vagues quand la mer est agitée. Des frissons lui parcouraient la colonne vertébrale, à la manière des scintillements lumineux sur les chars des Grands-Êtres.

- Tu passes ou tu restes ? Tu es nouveau, toi, qui t'envoie ? aboya Vocifère.
- Acaridie, Monsieur. Elle m'a donné un billet d'entrée, dit Ruban intimidé.
- Parle plus fort ou lève la tête que je vois tes lèvres, je suis un peu dur d'oreille !! hurla le vieillard.
- ACA, DIDI, CARIE, ACARIDIE, dit Ruban du plus fort qu'il lui sembla pouvoir et en regardant prudemment Vocifère.
- C'est bien. Passe et suis les traces. Et attention ! reprit-il plus doucement.

Ruban s'engouffra dans le sas, enjambant ici du Protect éventré, là se baissant pour passer sous une porte visiblement coincée. Après quelques contorsions, il ressortit de l'autre côté, du côté de la zone interdite. Étrange paysage en vérité que celui-ci. Ruban repensa instantanément à sa visite chez Acaridie : la même poussière grise semblait recouvrir l'ensemble de tout ce qu'il pouvait voir de la Région-Cendre. Comme un vieux manteau. Même l'air semblait gris. Le paysage qui s'offrait à Ruban lui parut d'une tristesse infinie. Chaotique, par les accidents du terrain que l'on devinait, mais figé dans cet uniforme gris. Seul le piétinement répété des rebelles faisait apparaître une nuance de gris plus sombre. Le contact avec le sol était curieux, comme spongieux. La poussière grise ne volait pas, à cause d'une humidité que Ruban commença à trouver désagréable, gênante même pour sa respiration. Le silence était énorme, mais c'était un silence inhabité, un silence de mort. Ruban se sentait gagné par l'atmosphère que dégageait ce paysage, il se laissa peu à peu saisir par la tristesse qu'il croyait percevoir, il se sentit très seul. Trop seul. Abandonné. Des larmes jaillirent de ses yeux, roulèrent sur ses joues et commencèrent à mouiller son cou. « Voilà que je deviens une fontaine de district », pensa-t-il, et cette pensée le fit rire, sans pour autant arrêter ses larmes.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas pleuré, et le goût salé des larmes lui remit en mémoire quelques images de la Moumiane où il avait été élevé : un visage inquiétant - celui d'un éleveur ? -

qui répétait : « Tais-toi ! » en se faisant menaçant. Et ce même sentiment d'être abandonné, ce goût des larmes sur son oreiller, ce désir d'un regard compatissant enfin, et une profonde, une irrésistible envie de se laisser mourir...

Ruban se secoua de sa torpeur. Il commençait à s'habituer à ce nouveau décor, et sa respiration se fit plus régulière et moins oppressée. Il décida de suivre la large allée sombre piétinée. Il apprécia presque le contact de ses pieds avec le sol spongieux. Si la lumière était laiteuse, Ruban le découvrait, c'était que le Protect supérieur était lui aussi recouvert d'une fine couche de poussière grise. Et cela faisait comme un plafond, comme une menace diffuse au-dessus de lui.

Le pied de Ruban heurta un objet dur. Il se pencha et écarta de la main la poussière humide et collante. Cela bougea sous les mouvements que faisait Ruban pour le dégager, et quand il tira verticalement, cela céda brusquement et Ruban se retrouva par terre, l'objet-trouvé en main. Le contact avec le sol humide le fit se redresser rapidement, et, en prenant appui avec la main qui tenait l'objet, il sentit une vive piqûre à son avant-bras. S'étant assuré du peu de gravité de sa blessure, il découvrit l'objet-qui-pique. Il enleva avec précaution le reste de la poussière, et il reconnut soudain une petite épée, ou plutôt un couteau. Oui, c'était un couteau, il en avait vu en hologramme, cela servait aux hommes du Monde Infernal pour découper la nourriture, en particulier la viande... A cette pensée, Ruban frissonna de dégoût. Sans poussière, le couteau était superbe : une partie sculptée noire, et une autre brillante et plate, pointue à l'extrémité et coupante sur un côté. Le contact avec la partie brillante était froid, un peu étrange. Ruban se souvint qu'il avait promis à Acaridie le premier objet-trouvé dans la Région-Cendre. Il glissa le couteau dans sa ceinture avec de grandes précautions, puis il reprit sa marche.

Le chemin serpentait entre des masses recouvertes de cette mousse grise. Ruban n'avait pas envie de s'éloigner de la piste tracée. Partout où se posaient ses yeux, Ruban découvrait comme un chaos statufié par cet uniforme gris qui arrondissait quelque peu des angles que l'on devinait vifs. La piste menait à une colline. Cela montait de plus en plus, et des traces de pas glissés incitèrent Ruban à une prudente progression. A plusieurs reprises, il dut mettre une main à terre pour s'aider. Le sommet était tout proche, les derniers pas se firent à quatre pattes.

Un peu essoufflé, Ruban s'arrêta au sommet pour découvrir ce côté-ci des choses : la pente devenait très douce et le chemin n'était plus clairement marqué. Le sol n'était plus accidenté, et la poussière grise paraissait comme un immense tapis. Très au loin, sur la droite, c'était comme un bord de mer, mais avec une eau sombre sans mouvement. Le Protect tombait dans cette eau et l'on devinait assez nettement, malgré la distance, une curieuse trace verticale plus claire. « La Grande Déchirure », pensa instantanément Ruban. Son cœur s'accéléra et la gêne respiratoire se manifesta à nouveau. Ruban arracha son regard à l'attrait fascinant qu'exerçait sur lui ce mince trait luminescent. Il sentit le calme revenir en lui. Il découvrit au loin sur la gauche une masse

circulaire qui devait être énorme vu la distance. Ruban devina à mi parcours un groupe d'Êtres qui se dirigeait vers cette curieuse unité. « Le groupe de rebelles qui me précède », se dit Ruban. C'est donc cette direction qu'il choisit de prendre. La solitude et la désolation du lieu commençaient à trop lui peser.

La distance à parcourir était décidément importante, et au fur et à mesure de sa progression, Ruban se rendait compte à la fois de la taille de ce bâtiment mais aussi de son délabrement. Des brèches importantes étaient visibles à présent ainsi que des éboulements. Sur tout le tour apparaissaient des portes, arrondies sur le dessus. Ruban apercevait aussi des Êtres qui allaient et venaient. Ruban était heureux de revoir des Êtres. Plus il approchait, plus était perceptible une certaine agitation.

A plusieurs reprises, Ruban entendit assez distinctement des sons étranges qui venaient manifestement de l'énorme bâtisse. Tout autour, le piétinement avait été sans doute très important car on ne voyait plus trace de poussière grise. Les Êtres que croisait Ruban avaient l'air affairé et ne prêtaient aucune attention particulière à lui. Il longea le monument et ses étranges ouvertures arrondies au fond desquelles Ruban découvrit des portes massives. En fait, le bâtiment n'était pas vraiment circulaire : il était droit sur les côtés et arrondi aux deux extrémités. Ruban arriva à l'autre demi-cercle de l'édifice et là, il découvrit un attroupement assez important d'Êtres qui s'agglutinaient vers l'une des ouvertures.

Ce rassemblement parut assez vulgaire à Ruban, entendue la rumeur assez bruyante qui s'en dégageait. Quelques marchands de vitamines et autres friandises gesticulaient. Ruban mourait de faim. Il acheta plusieurs boîtes et de quoi boire, par peur de manquer surtout, puis il se joignit à la foule qui se pressait. Les visages étaient inconnus pour Ruban, certains portaient même un masque sur les yeux avec deux fentes. Devant lui, il lui sembla reconnaître la jeune Être qu'il avait vu à la première réunion des rebelles des Quartiers-bas : celle qui avait un objet qui s'était cassé en mille morceaux ! Oui, c'était elle. D'ailleurs, elle croisa son regard et lui fit un petit signe de la tête. La foule se pressait de plus en plus aux abords de la porte. Ruban lut au-dessus, en grosses lettres : BOULEZODROME.

CHAPITRE 9

LE BOULEZODROME

Ruban était mal à l'aise de sentir tous ces corps s'appuyer sur lui, mais il se laissait porter quand même. Une sorte de contrôle se faisait au point de passage le plus étroit et les Êtres brandissaient des bouts de papier. « Le billet qu'Acaridie m'a donné », se souvint Ruban en fouillant ses poches. Au plus fort de l'étreinte, il le tendit au contrôle. On le lui déchira. Ruban fut soulagé que tout se passe bien, mais plus encore de n'être plus serré de tous côtés. Il marcha

dans un haut tunnel qui déboucha sur l'intérieur du bâtiment. Par rapport à l'obscurité de ce passage, l'intérieur du Boulezodrome lui parut presque lumineux.

C'était à ciel ouvert, et la lumière était assez vive malgré le gris du Protect supérieur. Tout le tour du bâtiment était fait de gradins de pierre, un peu comme des escaliers, ébréchés ici, érodés là, mais sans trace de poussière grise, bien nettoyés. Au centre, une piste de dimensions importantes avec d'incroyables assiettes garées en épi : leurs formes étaient extravagantes, avec des courbes délirantes, et des couleurs d'une vivacité extraordinaire. Certaines assiettes étaient chargées de meubles étranges, - « des objets-trouvés », se dit Ruban -, et l'une était remplie d'eau. Les Êtres s'attroupaient autour ou se plaçaient sur les gradins dans une joyeuse rumeur. Une main se glissa dans la sienne et Ruban entendit :

- C'est la première fois que tu viens au Boulezodrome ?

Ruban se retourna et vit avec plaisir la jeune Être qu'il avait reconnu tout à l'heure. Il était ravi, mais très gêné par le contact. Elle le regardait, l'œil amusé, mais tenait fermement sa main.

- Comment t'appelles-tu ? demanda Ruban timidement.

- Volcane. Et toi ?

- Ruban.

- Bien, reprit Volcane, si tu le veux, je vais te guider un peu.

- Avec plaisir », murmura Ruban en s'efforçant de paraître naturel, mais de plus en plus gêné au point qu'il éprouvait quelques difficultés à respirer. Elle lâcha sa main pour fouiller son sac et lui proposa une vitamine. Soulagé, Ruban accepta et en profita pour enfoncez ses mains dans ses poches. Ils firent quelques pas côte à côte. Ruban se sentait vraiment mieux.

« Il n'y a ici que des rebelles ? demanda-t-il.

Volcane secoua ses épaules et dit :

- Mais non, bien sûr ! Regarde tous ces masques : pas un rebelle dessous, rien que du beau monde qui ne tient pas à se faire remarquer... Il y a même des Grands-Êtres qui viennent ici. Pour le reste, ce sont des rebelles, des éleveurs, des marchands, que sais-je encore ! »

Tout en parlant, Volcane et Ruban s'étaient rapproché des curieuses assiettes. Il y en avait six. Volcane jouant des coudes se fraya un passage vers celle qui paraissait la moins entourée. Elle était circulaire, comme une assiette ordinaire, mais plus grande.

- Celle-ci, c'est Jéricho, dit Volcane.

Ruban regardait avec étonnement les bords de l'assiette : on aurait dit le haut d'une tour de château fort, avec des créneaux en pierres ébréchées ci et là. Un peu dans le même état que le Boulezodrome où ils se trouvaient. En revanche, l'intérieur était d'un grand confort et le poste de pilotage d'une modernité surprenante. Derrière le siège du pilote, sur de moelleux coussins, il y avait trois tuyaux de longueurs différentes, brillants et dorés, évasés à l'un de leur bout. Ils étaient

magnifiques. Ruban n'osa pas demander à quoi ils pouvaient servir. Il toucha seulement le bord de l'assiette, et dit avec un ton d'évêque :

- Non protégé, évidemment...
- Aucune assiette ne l'est ici, dit Volcane.

Et devant la mine étonnée de Ruban, elle ajouta :

- Sans aucun risque d'amende.

Elle secoua légèrement ses épaules d'un rire rapide et gracieux. « Elle est jolie quand elle rit », pensa Ruban. Aussitôt, il se sentit gêné, un peu angoissé, comme s'il avait fait un bruit incongru. « Ce n'est tout de même pas normal que j'angoisse quand je pense, même si je pense fort... », se dit Ruban en lui-même. « J'aimerais bien connaître l'éleveur incapable qui s'est chargé de mon éducation ! »

Volcane, les yeux pétillants et sans paraître gênée par le bruit des pensées de Ruban, le tira par la manche pour marcher vers une deuxième assiette exposée. Ruban lu sur le côté : Kling-Klong. L'assiette était elliptique avec des rebords extravagants, un peu comme des vagues multicolores. Contrairement à l'aspect de Jéricho, celle-ci sentait le flambant neuf, mis à part l'énorme objet-trouvé qui trônait derrière le poste de pilotage. Un objet massif, aux angles durs, très abîmé, avec toute une série de manettes blanches et noires sur un côté.

- C'est un piano, je crois, dit Volcane. On n'en a jamais encore entendu ici, mais ils l'avaient annoncé la dernière fois.
- Ça doit donc faire du bruit ? s'inquiéta Ruban.
- Mais bien sûr, dit Volcane sans rire cette fois.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et fit un rapide baiser sur la joue de Ruban. Celui-ci fit de gros efforts pour ne pas laisser paraître son trouble. C'était donc ça, un baiser ? Ce contact doux et légèrement humide avec ce petit bruit de succion ? Ruban était partagé entre un léger dégoût et l'envie de sauter de joie. Il avait entendu parler de baiser sur la bouche et il pensa qu'il était heureux d'y avoir échappé car il se serait sûrement étouffé !...

Ils s'approchèrent de la troisième assiette, la plus imposante du groupe. Le décor était rouge et jaune, ondulant comme des langues de feu : on aurait dit un brasier. Devant le poste de commande, c'était comme la gueule béante d'un animal fantastique. Le pilote présent fit dégager l'avant de l'engin, et dans un grondement rauque, jaillit de la gueule une longue traînée de flammes. Ruban sentit sur son visage le souffle chaud et recula d'un pas. C'était du vrai feu, à n'en pas douter. Le pilote ayant fini sa démonstration, Volcane et Ruban continuèrent de faire le tour de l'assiette. Elle était remplie de portions de cylindres de différentes tailles, dont les sections étaient recouvertes d'une matière blanchâtre un peu translucide. Comme du Protect quand il est très épais, sauf que là, c'était très mince.

- Cette assiette s'appelle Krakatoa et elle est remplie de tambours, commenta Volcane. Tu entendras, c'est sûrement la plus puissante.

- Des tam-bours, articula sans son Ruban pour garder ce nom en mémoire.

L'assiette suivante ressemblait à une grande baignoire ovoïde, remplie d'eau. Les bords étaient découpés comme des cristaux de glace, dans différentes nuances de bleus. L'avant était marqué par une élévation des cristallisations, et l'on devinait plus qu'on ne voyait le poste de pilotage, au cœur de ce qui ressemblait à des petites montagnes pointues.

- Comment se nomme celle-ci ? demanda Ruban à Volcane.

- Bottle of Beer, lui répondit-elle.

Sur la surface de l'eau, Ruban remarqua différents petits tuyaux qui affleuraient, certains seuls, d'autres groupés. Ruban avait plein de questions à poser, mais Volcane semblait comme un peu absente, les yeux émerveillés, et il n'osa pas la déranger de sa rêverie. Elle se dirigea vers les deux dernières assiettes, il la suivit.

- Égoïne ! reconnut Volcane les yeux brillants.

Cette assiette était plus petite, nettement oblongue, et pratiquement remplie par un énorme objet-trouvé.

- C'est une contrebasse, dit fièrement Volcane.

- Con-tre-basse, reprit doucement Ruban, plus décidé que jamais à ne pas poser de questions.

- En plus du pilote, il y a deux Identiques qui se placent de chaque côté des cordes. Ils tiennent un archet.

Ruban acquiesça gravement de la tête. Les cordes, il les voyait bien, mais l'archet... et pourquoi deux Êtres ?... A l'avant, sous le poste de pilotage et assez près du sol, il y avait une longue perche pointue à son extrémité et d'aspect brillant. Ruban reconnut immédiatement la même matière que le couteau qu'il avait trouvé. En touchant prudemment la longue tige, il sentit comme du froid, ce qui confirma son impression première. Volcane fit le même geste et parut surprise par le contact.

- Attention, cela peut blesser, dit Ruban protecteur.

- Oui, je sais, articula Volcane.

Puis elle se dirigea vers la dernière assiette exposée. « On dirait une assiette à fleurs, ou plutôt à plantes », pensa Ruban. En effet, une abondante végétation recouvrait pratiquement toute l'assiette dans un magnifique camaïeu vert, et débordait sur les côtés jusqu'à traîner par terre. Le poste de pilotage était d'un modèle ancien déjà, situé très haut sur le devant. Il fallait être debout pour piloter cette assiette. En en faisant le tour avec Volcane, Ruban lut sur l'avant : Parsifal.

CHAPITRE 10

PRÉSENTATIONS

Depuis quelques instants déjà, des enseignes clignotaient pour inviter les spectateurs à prendre place sur les gradins. Volcane attrapa le bras de Ruban et l'entraîna hors de la piste. Ils s'installèrent le plus haut possible sur les gradins. Le jour baissait. Ruban sortit de sa poche une boîte de vitamines et en offrit à Volcane. Il lui proposa de l'eau et ils burent. Ruban eut une rapide pensée pour Pa et Ma qu'il chassa aussitôt. Il éprouvait un sentiment de liberté nouvelle. Il était assis à un endroit interdit, avec une nouvelle amie, et il allait assister à quelque chose dont il n'avait pas idée, avec des assiettes plus incroyables les unes que les autres. Il se sentait si bien qu'il passa son bras autour des épaules de Volcane. Geste qu'il regretta aussitôt à cause du malaise qui s'en suivit. Comment faire à présent ? Enlever son bras qu'il venait à peine de déposer ? Il décida de se faire une douce violence pour l'y laisser quelques instants.

Volcane suçait ses vitamines sans aucune attention pour Ruban. Elle fixait la piste occupée maintenant par les seules assiettes. La foule, qui finissait de s'installer dans les gradins, parut moins nombreuse à Ruban, plus dispersée. « Un effet de la dimension du lieu », pensa-t-il. Des Êtres firent leur apparition sur la piste, en combinaison et portant un casque sous le coude. La foule leva les bras en agitant les mains, Volcane et Ruban firent de même, au grand soulagement de Ruban qui put ainsi dégager son bras.

Les nouveaux arrivants se placèrent par équipage près de leur assiette. C'était pour la plupart des Identiques. Trois Identiques en jaune d'or pour Jéricho - les trois rousses de la plage, reconnut Ruban - plus un Unique comme pilote. A côté de Kling-Klong, trois Identiques en combinaisons grises, dont le pilote. Quatre Identiques en combinaisons de feu pour Krakatoa plus un pilote. Trois Identiques en combinaisons violacées pour Égoïne, pilote compris. Et un dernier Être vêtu de feuilles qui vint se mettre naturellement à côté de Parsifal. C'était un Unique : Ruban reconnut Vocifère.

Tous se tenaient très droits aux côtés de leurs assiettes, attendant que l'agitation des mains finisse. Après cette ovation, ils mirent leur casque qui avait la particularité d'être ouvert à l'endroit des oreilles. Seul Vocifère n'en portait pas. C'est lui qui sauta le premier dans son assiette garnie de végétation.

L'assiette se souleva de terre légèrement, et silencieusement bien sûr. Vocifère, seul en piste, entama un tour à vitesse modérée, dans un bruissement de feuillage. Ses longs cheveux gris flottaient au vent, et, debout sur son vaisseau végétal, il avait une allure superbe. Après ce tour, les autres équipages étant parés mais toujours immobiles, il se plaça au milieu de la piste, immobilisa son assiette, et sans effort apparent, il se mit à chanter.

Ruban s'y attendait un peu, bien sûr, mais il fut repris par des picotements sur tout le corps. La voix semblait venir de la terre même, elle était grave, chaude, vibrante. Vocifère n'émettait qu'un seul son sur la durée de son souffle qui paraissait démesurément long. L'inspiration était lente aussi, et le silence était si intense que Ruban percevait le sifflement de l'air qui remplissait puissamment sa poitrine. L'incantation dura un bon moment. Le jour était à sa fin et Ruban remarqua que, des gradins et de la piste, se dégageait une douce lumière qui compensait pour une bonne part la baisse du jour. Vocifère se tut. Il fit un geste en direction d'Égoïne.

Celle-ci s'élança prestement sur la piste dans un bourdonnement grave, proche des sons qu'émettait Vocifère. Ruban mit quelques instants à remarquer que les deux Identiques, de part et d'autre de la contrebasse, faisaient glisser un bâton sur ses cordes, dans un mouvement très lent oscillant de l'un à l'autre. « Ce doit être l'archet dont a parlé Volcane », se dit Ruban.

Contrairement à la voix de Vocifère, le son de la Contrebasse était sans respiration ; juste une très brève coupure quand le bâton - l'archet - changeait de sens. Volcane ne cachait pas sa joie et agitait la main de temps en temps. Les sons étaient moins puissants que ceux de Vocifère, plus souterrains. Soudain, les deux Identiques qui tenaient l'archet accélérèrent leur mouvement de va et vient. L'assiette prit également de la vitesse. Des sons grinçants sortaient maintenant de la contrebasse, puis l'assiette partit à la verticale et fit un looping impressionnant, manquant de peu de planter son long dard métallique dans le sol. La foule salua l'exploit en levant les bras. Vocifère leva un bras, lui aussi, mais en signe d'apaisement pour Égoïne qui reprit une allure modérée. Elle vint se ranger à côté de Vocifère.

Alors, Kling-Klong s'élança à son tour. Deux des Identiques se tenaient assis sur le côté du piano où se trouvaient les commandes noires et blanches. Un frémissement de surprise et d'étonnement parcourut le Boulezodrome quand les premiers sons se firent entendre. C'étaient des sons frappés, plus durs que la contrebasse d'Égoïne, certains brefs comme des coups d'épingle, d'autres assez longs ou très longs, mais toujours diminuant de force après le choc initial. Des sons très aigus ou très graves pouvaient être produits par le piano de Kling-Klong. Une impression de puissance se dégageait de l'ensemble, et l'on devinait au léger tangage de l'assiette que le piano devait être très lourd. Kling-Klong acheva son tour de présentation sous une ovation de mains levées et vint se ranger près d'Égoïne. Vocifère fit un petit signe de tête en direction de Jéricho qui s'élança majestueusement sur la piste.

Les trois rousses que Ruban avait reconnu tout à l'heure tenaient chacune un des tuyaux dorés, le petit côté vers la bouche. Elles se relayaient pour souffler alternativement dans leur tuyau, de manière à produire du son continûment. C'étaient des sons impérieux, brillants et chauds. Les trois rousses finirent leur tour en soufflant simultanément dans leurs tuyaux des sons brefs et répétés : c'étaient comme des claques multicolores et Ruban était ravi. Il agita les mains et Volcane esquissa un sourire devant cette manifestation d'enthousiasme. Souffler dans les tuyaux

devait demander un certain effort car les trois rouses avaient le visage écarlate. Le pilote rangea Jéricho après un large virage à côté de Kling-Klong.

Le démarrage suivant, celui de Bottle of Beer, fut très lent, pour ne pas renverser l'eau contenue. Les trois Identiques étaient à moitié immergés dans le liquide. Eux aussi avaient un tuyau en bouche, mais souple, et dont l'autre extrémité était maintenue sous l'eau. Quand ils commencèrent à souffler, des bulles apparurent en surface dans un gargouillis de petites détonations rondes et humides. C'est en tous cas les mots qui vinrent à l'esprit de Ruban pour décrire ce qu'il percevait. Beaucoup, dans la foule d'Êtres, remuaient les épaules doucement. Certains même riaient à s'en décrocher la clavicule. Ruban, lui, ne riait pas : il était tout ouïe. Ces bulles sonores, souples et fraîches, le ravissaient. Des tuyaux qui affleuraient au centre de l'assiette sortirent plusieurs petits jets d'eau. Les gouttes, en retombant, firent un crépitement aigu d'une grande finesse. Vocifère indiqua au pilote de Bottle of Beer de se ranger. Comme l'assiette avait pris une certaine vitesse, elle dut s'arrêter un peu trop brusquement, et les Identiques furent déséquilibrés dans l'eau. En tombant, ils éclaboussèrent abondamment le trio de rouses de Jéricho qui protestèrent par grands gestes sémaphoriques et dont la signification n'échappa à personne. Ruban et Volcane secouèrent joyeusement leurs épaules devant cet incident sans conséquence.

Un nouveau geste de Vocifère et Krakatoa s'ébranla. Ce furent d'abord des coups sourds qui rythmèrent régulièrement le lent glissement de l'assiette géante. Comme un cœur qui bat dans un moment d'émotion intense, sauf que là, le cœur était à l'extérieur. C'était le plus grand des tambours qui était ce cœur. Les trois autres Identiques de l'équipage, silencieux et immobiles jusqu'à maintenant, agitèrent brusquement leurs bras sur les tambours, et l'air se mit à crépiter de détonations sèches très violentes. Ruban resta un instant le souffle coupé par la puissance de l'ensemble, impression peut-être accentuée par le fait que l'assiette gardait un déplacement lent et majestueux. Le crépitement des tambours s'arrêta aussi net qu'il avait commencé. Seule continua un moment la grosse caisse grave, et Ruban ne sut plus exactement si ce n'était pas son propre cœur qu'il percevait.

CHAPITRE 11

LE COMBAT

La nuit était complète à présent à l'extérieur du Boulezodrome. On ne voyait plus le Protect supérieur ni sa poussière. Ruban aimait particulièrement la nuit à cause de cette apparente disparition du Protect supérieur. C'était pour lui comme s'il pouvait se tenir plus droit, sans risque de se heurter la tête. Peut-être que le Protect supérieur n'existait pas la nuit ? C'était idiot de penser cela, mais c'est pour cette raison que Ruban aimait la nuit.

Des coups sourds de Krakatoa, très doux, effacèrent sa rêverie. Le cœur qui battait avait repris. Ou peut-être ne s'était-il pas arrêté. La lumière émanant du Boulezodrome était douce et permettait un relief visuel très précis. La foule immobile semblait s'incruster dans les gradins de pierre. Vocifère recommença sa mélopée grave, dans une lente rotation sur lui-même de son vaisseau végétal. En balayant le Boulezodrome comme un phare, sa voix semblait changer de forme constamment, avec de petits échos subtils renvoyés par les gradins. Les cinq assiettes restantes amorcèrent elles aussi un mouvement en produisant chacune des sons.

A partir de cet instant, tout devint complexe pour l'oreille de Ruban, tellement les événements sonores se superposaient et se mélangeaient ensemble. C'était comme un immense manège sonore multicolore qui se mettait en place. Ruban était secoué par des frissons et des vagues d'émotion se succédaient en lui. Il sentait qu'il perdait le contrôle de lui-même, peu à peu. C'était comme si les vibrations sonores avaient eu une action sur les structures atomiques de son corps même. La dislocation moléculaire qu'il ressentait semblait partagée par l'ensemble des Êtres présents. C'était plutôt agréable, sauf qu'on ne se contrôlait pas, et Ruban aimait bien se contrôler.

Pour éviter de se noyer dans ce bain sonore, il choisit donc de prendre une certaine distance mentale par rapport à tout ce qu'il vivait. Ce qui était clair, c'est que ce labourage intérieur et cette chirurgie atomique s'opéraient grâce à l'enchevêtrement des sons qu'il percevait.

La rotation sur lui-même de Vocifère s'était progressivement accélérée puisque Ruban entendait le bruissement du feuillage. Toujours debout et chantant, Vocifère avait les yeux blancs, révoltés vers le Protect supérieur. Les autres assiettes semblaient aussi avoir pris de la vitesse. Une excitation croissante était nettement perceptible. Jéricho dépassait même les autres assiettes, et les trois rousses virant à l'écarlate, lançaient des sons brefs et puissants, répétés ensemble.

Arrivées à la hauteur d'Égoïne, les trois rousses tournèrent leurs tuyaux vers ses occupants, et poussèrent des sons pour, manifestement, leur casser les oreilles. La réaction d'Égoïne fut immédiate. Dans une accélération foudroyante, elle se remit à la hauteur de Jéricho, et ses occupants sortirent des sons grinçants et grimaçants de la contrebasse, réellement odieux. Les trois rousses et le pilote de Jéricho durent même se protéger les oreilles avec leurs mains un instant. Le pilote reprenant les commandes en faisant une brusque embardée pour éviter les gradins, heurta l'arrière de Krakatoa. Les Êtres tambours, furieux, se déchaînèrent sur leurs cylindres pendant que le pilote fit une large boucle pour se retrouver derrière Jéricho. Il fit alors cracher le feu à sa gueule béante et les rousses n'eurent que le temps de s'aplatir au fond de leur assiette pour éviter la longue flamme. La folie semblait s'emparer de tous, y compris dans les gradins où des Êtres agitaient les bras en signe d'excitation, d'une manière tout à fait désordonnée. Des voisins prirent même des claques et commençaient à les rendre.

Kling-Klong, sans motif apparent, s'excita aussi : il fit demi-tour et commença à tourner à l'envers des autres provoquant des embardées à chaque assiette croisée. Sa lourde masse

oscillait tout en prenant de la vitesse, et un choc contre lui aurait fait des dégâts ! Bottle of Beer était l'assiette la plus lente et semblait un peu à part de la mêlée. Non, pas vraiment, puisqu'à chaque passage de Kling-Klong, les tuyaux gorgés d'eau aspergeaient copieusement les occupants de l'assiette piano, dans des gargouillis jubilatoires. Vocifère continuait de tourner sur lui-même, les yeux toujours révoltés, toujours chantant et enlacé dans ses plantes, comme la rotation d'une vis sans fin.

Le spectacle était aussi dans les gradins : des évêques ceinturaient des Êtres pour les évacuer et essayaient d'en calmer d'autres comme ils pouvaient. Le niveau sonore était énorme. Une hystérie s'emparait de tous. Ruban s'accrochait au gradin pour essayer de rester lucide. Volcane était extrêmement agitée, sa respiration haletante. C'était assez effrayant à voir. Krakatoa soufflait le feu sur tout ce qu'il pouvait. Il réussit un début d'incendie sur Jéricho, heureusement vite maîtrisé. Kling-Klong était presque silencieux car ses occupants démontraient à présent les manettes blanches et noires une par une, pour en bombarder les autres assiettes. Égoïne, vive et rapide, se faufilait un peu partout; les deux Êtres qui actionnaient la contrebasse paraissaient la scier dans leur incessant mouvement de va et vient. Égoïne faisait aussi de temps en temps un looping.

Un des objets lancés par Kling-Klong vint frapper assez durement un des occupants de Krakatoa. Le paroxysme approchait, Ruban le devinait. Krakatoa s'immobilisa au milieu de la piste, tambours battants, attendant fermement le retour de Kling-Klong. Celui-ci arriva lancé de tout son poids, toujours tanguant, et Krakatoa ouvrit le feu longuement sur l'assiette qui ne pouvait plus freiner à présent. Elle vint s'empaler enflammée sur Krakatoa. Le piano, en se brisant, fit un craquement effroyable, mais superbe, pensa Ruban. Les deux assiettes brisées étaient un brasier confus d'où fuyaient les Êtres en traînant leurs blessés. Égoïne dans un ultime looping vint s'empaler sur Bottle of Beer, qui, perdant son eau, vint servir d'extincteur aux assiettes enflammées. Vocifère s'écroula dans ses feuilles, sans connaissance.

On n'entendait plus à présent que le crépitement des flammes et le bruit de l'eau qui les éteignait progressivement. Le public, comme abattu et épuisé, se levait et quittait peu à peu les gradins. Déjà des Êtres commençaient à nettoyer la piste. On emmena Vocifère sur une civière. Ruban resta assis, abasourdi, avec autant de bruits dans la tête que tout à l'heure sur la piste. Avec des sifflements en plus. Il se tourna vers Volcane, elle-même hébétée, et il fut presque sûr qu'elle pouvait entendre les bruits dont il avait la tête remplie.

CHAPITRE 12

LA GRANDE DÉCHIRURE

Volcane et Ruban furent parmi les derniers à quitter le Boulezodrome redevenu silencieux. Ruban lut une grande lassitude dans les yeux de Volcane. Il se sentait le besoin d'être seul pour réfléchir, ou pour tout simplement être seul. Ils se dirent au revoir, et Volcane s'enfonça dans la pénombre. Ce n'était pas la direction du chemin qu'il avait pris pour venir, mais il avait remarqué le piétinement sur le sol gris qui semblait tracer une route plus noire, se confondant avec la nuit : il y avait bien sûr un autre passage sans doute plus direct, et c'est pourquoi il n'avait rencontré personne en venant.

Ruban resta immobile un long moment, les oreilles toujours un peu sifflantes. L'air frais de la nuit lui faisait du bien. Un instant, il pensa rentrer, hésitant sur le chemin à prendre tout en scrutant la nuit. Il aperçut une très faible lueur au loin, sur sa gauche. Il s'éloigna du Boulezodrome et de son étrange rayonnement pour mieux observer. Cela venait de la région de la Grande Déchirure qu'il avait observé à l'aller.

La fatigue le quitta d'un coup lorsqu'il se décida à marcher vers ce point faiblement lumineux. Il s'élança d'un pas décidé, un peu frissonnant. L'air plus frais, sans doute. Ou peut-être l'excitation qui le gagnait. Son pas était souple et rapide sur le sol spongieux. Ruban évitait de cligner des paupières par peur de perdre la trace lumineuse vers laquelle il marchait. Le petit halo de lumière ne semblait pas se rapprocher encore tant la distance était grande. Il fallut un long moment de marche encore pour que Ruban ne distingue, non plus une lumière floue, mais la trace verticale de la Grande Déchirure. Il se retourna une fois pour contempler le Boulezodrome et sa douce lumière jaune : on aurait dit un jouet. Puis il reprit sa marche, le cœur battant comme le grand tambour de Krakatoa.

Plus il avançait, plus Ruban distinguait de nouveaux détails : le trait vertical lumineux se répétait au niveau du sol, comme un reflet, et Ruban se souvint d'avoir vu comme un bord de mer. Tout le long du trait vertical, à intervalles réguliers, il y avait une dizaine de traits plus courts, horizontaux : ils formaient comme une échelle, ou plutôt une cicatrice. Oui, pensa Ruban, c'est une cicatrice puisqu'il y a eut déchirure... une Grande Déchirure, rectifia-t-il mentalement avec le sentiment d'avoir manqué de respect.

Aux sifflements de sa tête s'ajoutaient d'autres sifflements en provenance de la Grande Déchirure. Le sol devenait de plus en plus spongieux et ralentissait la progression de Ruban. Il résolut de s'approcher du plus qu'il pouvait. Des bouffées d'odeurs fétides s'exhalèrent à chaque pas. Les sifflements qui provenaient de la Grande Déchirure étaient comme le son d'un énorme vent, mais sans aucune variation de force perceptible à l'oreille. Comme le bruit d'un ballon qui se dégonflerait sans fin, mais un ballon gigantesque. La lumière était suffisamment forte pour éclairer la surface du liquide qui semblait du plomb, ou de l'encre noire épaisse. Un souffle frais caressait

le visage de Ruban contrastant agréablement avec les remugles du marais ; ce dernier était à peine plus solide que liquide. Ruban s'enfonçait maintenant jusqu'au genou et progressait très lentement.

La Grande Déchirure portait bien son nom : c'était un cicatrice absolument géante. Ruban voyait maintenant nettement que les traits horizontaux plus courts étaient en fait d'énormes câbles qui devaient sans doute servir à maintenir fermée l'énorme déchirure. Et le grand bruit de vent témoignait simplement d'un défaut d'étanchéité. Ruban mesurait la distance encore importante qui le séparait de la base du Protect plongeant dans le liquide noire. Il pensa que le bruit du vent devait être insupportable plus proche.

Les deux jambes enfoncées dans la boue noire, la tête légèrement reversée pour voir la déchirure sur toute sa hauteur, Ruban ne bougeait plus, simplement accueillant à ce vent, au spectacle hallucinant de cette brèche lumineuse recousue, soulé par le bruit continu de l'air pénétrant en force dans la zone interdite. En dehors de la fétidité du lieu qu'il finissait par oublier, le vent apportait à Ruban quantité d'odeurs mélangées qu'il identifiait mal. Pas hostiles, ces odeurs, mais pas familières non plus. La notion du temps qui s'écoule échappait complètement à Ruban, perdu dans sa contemplation. Il observa un changement dans la lumière. La nuit s'en allait, le jour pointait. Il fut certain d'avoir dormi debout, sinon, comment déjà le jour ?

Avec le jour naissant, le vent tomba petit à petit, les sifflements se firent de plus en plus doux, jusqu'à leur arrêt complet. La Grande Déchirure n'était plus lumineuse, mais seulement plus claire que le reste du Protect grisonnant. Ruban se sentait étrangement reposé, malgré l'engourdissement de son cou à force d'être resté la tête en l'air si longtemps. Il décida qu'il était plus que temps pour lui de rentrer et de rassurer Pa et Ma sur son sort. Il retrouva le chemin de la veille avec l'étrange impression d'avoir vécu dix cycles en un jour.

CHAPITRE 13

PROJETS D'AVENIR

Cette journée un peu folle passée dans la Région-Cendre ne modifia pas en apparence le comportement de Ruban. Il retrouva Pa et Ma avec leur inquiétude, il rétablit un rapport courtois mais distant avec son précepteur holographique. Ruban se sentait plus serein. Il faisait même des projets d'avenir. Il deviendrait éleveur. Pour l'utilité sociale bien sûr, et pour avoir accès aux Grandes Archives. Pour affronter aussi les Moumianes et participer à cette grande œuvre de silence voulue par Placentès.

Les rebelles avaient perdu tout l'attrait qu'ils exerçaient sur Ruban. L'aventure du Boulezodrome l'avait convaincu que les rebelles ne tenaient, à Amounia, qu'un rôle toléré et

accepté par tous. Ils jouaient à se faire peur, à affirmer leur différence. Ils se croyaient libres parce qu'en révolte, mais Ruban devinait l'hypocrisie. Ce n'était qu'un jeu où chacun tenait son rôle. Et Ruban avait soif de liberté, mais plus encore de vérité. Bien sûr, Ruban leur devait tout de même d'avoir découvert des sensations sonores nouvelles. C'est grâce à eux aussi qu'il était entré pour la première fois dans la zone interdite. Mais Ruban sentait intuitivement que les rebelles ne lui seraient d'aucune utilité pour sortir d'Amounia. Et sortir d'Amounia, c'était son désir le plus secret, son espérance aussi.

Il avait décidé de prendre son temps. Car il ne s'agissait pas de sortir puis de rentrer : il s'agissait de passer dans le Monde Infernal, et depuis Placentès, personne n'était sorti d'Amounia et personne n'y était entré. Le précepteur était formel là-dessus. Même Acaridie - que Ruban était allé revoir pour lui offrir le couteau trouvé -, avait gardé le silence devant cette question. Cela n'empêchait pas Ruban d'avoir au fond de lui la certitude qu'il pouvait sortir. Mieux : qu'il sortirait.

Depuis la contemplation de la Grande Déchirure, un plan simple s'était comme imprimé en lui avec une grande évidence : pour passer dans le Monde Infernal, il suffisait d'escalader le mur du Protect et de passer par l'endroit d'où venait la fuite d'air. Les détails techniques à résoudre ne l'intéressaient pour l'instant pas. Ruban se refusait même à y penser. Mais cette certitude qu'il passerait un jour par là lui donnait comme une nouvelle assurance. Et paradoxalement, il faisait des projets d'avenir dans Amounia. Ce n'était pas contradictoire en Ruban : c'était comme une tension libérante.

Depuis qu'il avait annoncé qu'il serait éleveur, l'entourage de Ruban était plus calme, comme rassuré. Le précepteur, surtout, lui signifiait que c'était là sa réelle vocation, et Ruban pouvait avancer sans entrave d'aucune sorte. Il faut dire pour être tout à fait juste, que Ruban n'évoquait plus la zone interdite, et qu'il gardait enfoui au plus profond de lui ce sourd désir qu'il avait de sortir d'Amounia. Il s'interdisait même d'y penser par crainte que ce désir puisse être perçu par son précepteur. Naturellement, la spécialisation qu'il avait choisit était liée au monde sonore qu'il affectionnait : Éleveur-en-bruit. Sa tâche, au sein des Moumianes, consisterait à faire redécouvrir aux enfants la valeur du silence dans une éducation de l'oreille.

Sa place était donc trouvée, et Ruban en concevait un peu plus d'assurance. A part le précepteur, Pa et Ma qui approuvaient inconditionnellement ce choix, les réactions des autres étaient partagées entre deux sentiments : soit un peu d'admiration inquiète, soit une certaine condescendance que Ruban percevait comme un peu méprisante. Mais lui, il se sentait fier, avec l'impression d'aller au combat pour la juste cause et de donner le meilleur de lui pour le confort de tous.

La seule inquiétude qui l'habitait était les Moumianes proprement dites. Il ne pourrait y pénétrer qu'après l'obtention de son diplôme, et les descriptions qui lui étaient faites sur les conditions de bruit en particulier n'étaient pas vraiment rassurantes. Et puis, il y avait ses propres

mauvais souvenirs qui étaient flous dans la forme, mais vifs dans la sensibilité. N'allait-il pas avoir envie de fuir ce lieu où il lui semblait qu'il avait souffert ? Tout ça n'était que petites ombres sur fond de grande lumière, et le positif était largement dominant dans cette aventure. D'ailleurs, la progression qu'il effectuait dans le parcours d'apprentissage théorique était pleine de succès, et les satisfactions que lui apportait la réussite étaient plus fortes que ces quelques doutes.

Ces doutes lui servirent d'ailleurs à se tirer d'une situation embarrassante. Il se reposait dans sa chambre, étendu et les yeux ouverts. Il repensait aux événements auxquels il avait assisté dans la Région-Cendre, mais sans retenue, pour une fois. Et l'image mentale de la Grande Déchirure s'imposa à lui avec une grande force. Il ressentait la même immobilité du temps, il lui semblait même entendre l'énorme sifflement et respirer les étranges odeurs qu'il avait alors perçues. Avec le même sentiment d'hypnotisme. C'est le visage de son précepteur penché sur lui qui le fit sortir brutalement de ce rêve éveillé.

- Tout va bien ? questionna celui-ci, avec un fond d'inquiétude bien perceptible.

- Oui, se ressaisit Ruban en essayant de ne rien laisser paraître de son trouble.

Et il raconta ses craintes de pénétrer dans une Moumiane compte tenu des mauvais souvenirs qu'il gardait de sa propre enfance. Le précepteur fut tout à fait rassuré et s'employa à calmer ses inquiétudes. Depuis ce jour, Ruban redoubla de vigilance pour conserver secrètes ses pensées les plus profondes et ne pas les laisser affleurer en présence de son précepteur ou de quiconque.

Une autre motivation faisait avancer Ruban : c'était la possibilité qu'il aurait, une fois éleveur, de consulter les Grandes Archives. Là, il espérait bien trouver des informations précieuses sur la création d'Amounia et sur le Monde Infernal... Mais ici encore, Ruban surveillait ses pensées afin qu'elles ne débordent pas le périphérique intérieur de son cortex.

CHAPITRE 14

ÉLEVEUR

Pendant son cycle d'études, la partie que Ruban préféra fut d'apprendre à confectionner les cachets-classiques. C'était de la chimie pure qui permettait d'agir directement sur le nerf auditif. En dosant différentes molécules, on arrivait à une assez grande variété de sensations sonores. De la musique propre. De la musique sans bruit pour les voisins, puisque seul celui qui consommait un cachet pouvait « l'entendre », ou plutôt la ressentir. Bien sûr, les cachets commercialisés étaient très standardisés par rapport à ce que l'expérimentation permettait. C'était normal, puisque le but de ces cachets était non de surprendre, mais de rassurer. Le marché de ces produits était important car il entraînait directement en concurrence avec celui des nervas.

Les compositeurs de cachets - Ruban le découvrait - s'évertuaient à apporter d'infimes différences dans leur composition, afin de ne pas choquer les utilisateurs et de conserver leur pouvoir soporifique.

- Mais pourquoi changer, alors ? avait demandé Ruban naïvement.

- Mais pour toucher les droits d'auteurs, évidemment, lui avait-on répondu.

Le métier de compositeur de cachets, Ruban le voyait bien, n'était pas sans risque. Quelques molécules en plus ou en moins, et l'utilisateur pouvait ne plus vouloir en consommer. Pire, vouloir consommer celui du concurrent ! C'était tout l'art du changement dans la continuité. Ruban, en découvrant tout ceci, savait qu'il aurait à utiliser ces cachets dans les Moumianes, les nervas étant interdites aux enfants. Mais quand il goûtait un cachet dit nouveau, ou une composition de son expérimentation, il repensait parfois à la violence des sons du Boulezodrome. Histoire de se faire un petit frisson...

Durant cette période, Ruban se fit des relations, mais ne construisit pas de véritables amitiés. Il se sentait de passage. Bien là où il était, mais de passage tout de même. Et pourtant, la vie d'éleveur était comprise comme une vocation, un engagement total et définitif. Mais Ruban n'y voulait pas songer : il était dans son élément, il apprenait tous les jours, et surtout il se sentait en permanence conforté dans cette voie par ses maîtres et son entourage. C'était bien son bonheur qui se construisait là, et de plus, un bonheur utile à tous, nécessaire, vital. Ruban se sentait exister à travers ces mots si lourds : utile, nécessaire, vital. Il se sentait aussi fort dans sa volonté de bonheur que Placentès à ses débuts, du moins l'imaginait-il.

A cette époque, il put même penser que son désir de quitter Amounia était un rêve auquel il ne croyait plus vraiment. Il rangea ce sentiment d'être de passage au rayon des souvenirs attendris. Il se sentait mûrir et désirait finalement, plus que tout, être un Être parmi les autres. Respecté. Comme tout le monde, enfin. Intégré, assimilé, accepté. Aimé.

Quand le temps de l'examen arriva, Ruban eut quelques appréhensions, mais il s'en sortit très bien. Il fut reçu avec honneur dans la grande famille des éleveurs, spécialiste en bruits. Le moment vint naturellement de sa première Moumiane.

CHAPITRE 15

LA MOUMIANE

Les jours qui précédèrent son entrée en Moumiane furent agités pour Ruban. Cela se traduisit surtout par une consommation de cachets-classiques et de nervas inhabituelle. C'était une angoisse souterraine alimentée par les mauvais souvenirs qu'avait Ruban de sa propre enfance, et à cela s'ajoutait un sentiment de crainte possible face à un groupe. Mais enfin, Ruban n'était plus enfant, il était éleveur, reconnu comme tel par d'autres éleveurs, avec une qualification

en bruits. Que risquait-il ? Tout cela, Ruban se le redisait avec force quand l'inquiétude se faisait un peu pressante.

Le jour tant redouté arriva. Ruban fut affecté dans une Moumiane des Quartiers-bas, pas très loin de l'endroit où il avait fait, naguère, la connaissance de Viatan et des rebelles. Le bâtiment était dans un état de négligence identique à celui des unités qui l'entouraient. Ruban en franchit le sas d'entrée avec un sentiment double, de fierté et de crainte.

Pour ce premier jour, son seul travail consistait à faire connaissance avec les autres éleveurs, les lieux, et les enfants. Le Grand-Être qui dirigeait la Moumiane, bien que de petite taille, impressionna beaucoup Ruban par l'énormité de sa voix. Il ne parlait pas : il éructait. Un peu dans la puissance de Vocifère, mais sans le polissage du travail. Un groupe d'enfants jouant se jeta dans leurs jambes, et lui, renforçant encore sa voix jusqu'à en devenir rouge, les fit se disperser rapidement comme une volée de moineaux. Très impressionné, Ruban écouta les conseils de fermeté et de prudence que lui prodigua le Grand-Être.

On lui présenta d'autres éleveurs que Ruban salua poliment, sans pouvoir retenir leur spécialisation. La seule chose qu'il retint, c'est qu'il était le seul spécialisé en bruits dans cette Moumiane. Le cadre des différentes unités paraissait vaguement familier à Ruban. Ça, c'était plutôt sécurisant. A part la voix tonitruante de son hôte, Ruban ne fut pas particulièrement marqué par le bruit ambiant qui était pourtant d'un niveau sonore très répréhensible. Ce sont les odeurs qui retenaient toute son attention. Des odeurs acides de sueur, mélangées à l'urine, avec de forts masques de propre sur un fond assez sale. Et ce mélange d'odeurs était le même que dans le souvenir de sa propre Moumiane. Exactement le même. Et Ruban respirait profondément cette odeur de connu.

On lui montra aussi l'unité qui lui était affectée pour dispenser son élevage. Peu à dire de particulier tant les unités de la Moumiane se ressemblaient toutes. Étant le seul éleveur en bruits, il fut convenu qu'il recevrait par groupes de vingt-cinq environ la totalité des enfants présents dans la Moumiane, soit un peu plus de six cents. On indiqua aussi à Ruban où se trouvait sa mangeoire, ce qui en jargon d'éleveur signifie le lieu où sont transmises les informations et les directives propres à chaque éleveur. Ruban, devant toutes ces nouveautés, se sentait gagné par une excitation. Il en concevait même une certaine impatience de commencer. Rendez-vous fut donc pris pour le lendemain.

Le lendemain donc, après une nuit remuante, Ruban se présenta à son travail. Sans l'accompagnement du Grand-Être et de sa voix, c'était plus inquiétant. Ruban passa à sa mangeoire pour prendre connaissance des consignes puis se rendit à son unité. Elle était recouverte de plusieurs couches de Protect, plus ou moins déchirées. Le premier groupe d'enfants entra, très impressionné par Ruban. Celui-ci, pas moins impressionné, se présenta et décrit le déroulement du cycle. Ruban usait d'une voix moyenne pour que tous l'entendent bien, et dont il

modulait la puissance en fonction du relatif silence qui régnait. La crainte était dans les regards, elle était aussi dans le cœur de Ruban.

D'autres groupes suivirent le premier, avec la même attention et la même réciproque observation. La journée se passa. Ruban était un peu abruti, d'avoir beaucoup parlé, mais aussi d'avoir vu tant d'enfants. Toute la semaine se passa de la sorte, Ruban sentant ses peurs diminuer au fur et à mesure qu'il découvrait l'ensemble des enfants. Et puis, tout se passait bien.

Ce n'est qu'à partir de la deuxième semaine que les difficultés commencèrent. Les plus hardis cherchaient à se faire remarquer par de l'agitation et des mots chuchotés. Et Ruban cherchait à maîtriser la situation. L'inquiétude revint en force, Ruban sentant qu'un dérapage devenait possible. Le véritable travail commençait. Et ce n'était pas celui que Ruban avait imaginé. Ruban se sentait comme un pompier avec très peu d'eau pour éteindre des débuts d'incendie qui n'en finissaient pas de renaître. Transmettre la fabrication des cachets classiques, transmettre l'histoire du silence à Amounia, transmettre l'amour de l'écoute, la beauté de l'harmonie silencieuse, le plaisir de goûter les bruits fins, tout ce pourquoi Ruban s'était formé pendant des cycles, tout cela devenait secondaire par rapport au problème n° 1 : obtenir des enfants qu'ils écoutent et fassent un silence acceptable. La guerre était ouverte désormais, seule l'issue était incertaine : qui, de Ruban ou des enfants, sortirait vainqueur ?

Malgré une certaine déception, Ruban se jeta dans la bataille avec toute son énergie et son enthousiasme. La plupart du temps, il avait le dessus, il pouvait transmettre quelques bribes de son amour et de sa passion. Mais parfois, il sentait qu'il reculait, il se laissait flotter comme un bouchon pour reprendre souffle, mais chaque recul nécessitait un redéploiement d'énergie énorme. Et à chaque nouveau cycle, c'était une nouvelle vague d'enfants qui arrivaient, plus turbulente, plus bruyante que la précédente. Et il fallait tout recommencer depuis le début, refaire les mêmes batailles, en gagner et en perdre. Les enfants étaient toujours nouveaux, Ruban était toujours le même. Avec le sentiment de perdre son énergie vitale, comme une hémorragie incontrôlable. Comme le rocher est usé par les vagues de la mer, Ruban se sentait vieillir prématurément.

Les autres éleveurs partageaient ce sentiment de perte d'énergie, mais chacun le vivait à sa manière. Certains, rares il est vrai, ne se plaignaient pas. Ils étaient à leur aise et ne concevaient pas qu'on ne le soit pas. D'autres vivaient mal leur situation d'éleveur. Le sentiment de devoir répondre à une vocation et la quasi certitude de ne pas pouvoir quitter ce travail augmentaient, chez beaucoup, ce sentiment d'être prisonnier, de ne pas pouvoir en sortir. Il y avait quelque chose de définitif dans ce métier, et cela, Ruban le vivait de plus en plus mal.

En fait, la seule porte de sortie était de devenir fou. Oui, fou ! Parce qu'alors on vous retirait la charge d'éleveur, par peur de l'éventuel danger que vous pouviez représenter pour les enfants. Et Ruban vit plusieurs de ses confrères basculer dans la folie : certains très brutalement, du jour au

lendemain. Sans prévenir. Et d'autres, plus nombreux, dans de lentes dérives vers une folie. Ruban connut un éleveur qui se mettait du Protect dans les oreilles pour ne plus entendre les enfants. Un autre qui se prenait pour un précepteur holographique, et qui régulièrement se prenait des portes et des murs en pleine face. D'autres qui étaient en overdose de nervas permanente et tenaient des propos incohérents quand ils ne dormaient pas devant les enfants. Ceux-ci, dont la folie était relativement douce, restaient éleveurs malgré tout, jusqu'au jour où à leur tour ils basculaient plus brutalement, avec très peu d'espoir de retour à une vie normale.

Ruban ne se sentait pas devenir fou, mais il savait aussi que les fous se croient normaux. C'était plutôt une amertume profonde qui remontait, avec le sentiment d'avoir été trompé. Trompé par qui ? Ruban ne pouvait pas encore répondre à cette question. D'autant plus qu'il avait été consentant dans le choix de devenir éleveur. Plus même : acteur. Acteur inconscient, sans doute, mais acteur tout de même. Et Ruban s'en voulait de ce manque de lucidité et de cette capacité prodigieuse qu'il avait de se fondre avec le paysage, de s'adapter à toute situation, même aux plus insupportables. Était-ce vraiment lui qui avait choisit d'être éleveur, où plutôt ne s'était-il pas conformé à d'autres volontés plus puissantes que la sienne, à un point de fusion telle que c'était comme devenu sa propre pensée, ses propres désirs ?

« Je pense donc je suis », avait découvert Ruban dans ses études. C'était le « je pense », et plus précisément le « je », qui l'inquiétait soudainement.

CHAPITRE 16

LES GRANDES ARCHIVES (Premier sous-sol)

Alors que le projet de quitter Amounia s'estompait de plus en plus dans la tête de Ruban, une autre idée, elle, se faisait plus pressante : aller aux Grandes Archives. Avec son statut d'éleveur, Ruban y avait normalement accès. La seule chose qui le retenait était la peur d'affronter sa propre mémoire. Ruban avait envie de comprendre, il craignait aussi de savoir. Les exemples ne manquaient pas dans l'entourage de Ruban d'expériences malheureuses aux Grandes Archives. Souvent il se disait qu'il vivait bien sans les Grandes Archives et que l'équilibre auquel il était arrivé était, somme toutes, satisfaisant. Mais l'idée mûrissait en lui, et arriva le moment où il se sentit prêt. Il prit rendez-vous. L'expérience devait durer cinq jours et cinq nuits.

L'accès aux Grandes Archives était sévèrement contrôlé par plusieurs évêques. Après avoir longuement vérifié l'identité de Ruban, sa situation d'éleveur, et son autorisation d'entrer en séjour long, les évêques laissèrent Ruban s'engager avec son petit sac de provisions dans l'impressionnant escalier qui descendait aux Grandes Archives. Le bâtiment était exclusivement souterrain, d'une taille gigantesque, puisqu'en constante évolution, en constant agrandissement au fur et à mesure de la naissance de nouveaux Êtres. Ruban savait que c'était un immense dédale

dans lequel même on pouvait se perdre. En bas de l'escalier, un nouveau contrôle d'épisopes eut lieu, moins tatillon, et Ruban reçut une ceinture balise afin d'être repéré et éventuellement secouru s'il n'était pas réapparu après le délai des cinq jours. On lui murmura bonne chance. Une lourde pièce métallique pivota sur le sol, découvrant un puits noir. Ruban se pencha un peu : cela semblait sans fond, faiblement éclairé, et des barreaux d'échelle s'enfonçaient, eux aussi, dans les profondeurs de la terre. A leur contact, Ruban eut un frisson: il reconnut la fraîcheur du métal. Avec précaution, il commença sa descente. Il faisait froid par rapport à la surface. Ruban entendit le lourd couvercle se refermer au dessus de lui ; le son résonna longtemps, signe de l'absence de Protect.

Ruban trouva cette descente périlleuse et se souvint que l'on disait les Grandes Archives peu accessibles aux Êtres-en-Vieux, à cause des efforts que cela représentait. Il fallait être relativement jeune pour descendre et surtout pour remonter ! pensa Ruban. Un premier palier arriva, avec plusieurs départs de galeries creusées à même le roc. C'était l'étage où l'on enterrait les Êtres après leur mort.

Ruban s'avança dans une galerie au hasard, et ressentit aussitôt une grande paix. La pénombre était forte, le silence parfait, la fraîcheur reposante. Il y avait une bonne odeur de terre un peu humide que Ruban respirait lentement, à fond. Tout le long de la galerie, sur la gauche et sur la droite, il y avait des cavités creusées, les unes au dessus des autres, de la taille d'un corps environ. Ces tombes étaient très anciennes, parmi les premières d'Amounia, et il ne restait rien des corps. Rien que de la poussière de la couleur de la terre, et une impression de grande paix. A certains endroits, on voyait encore des traces de noms gravés sur des morceaux de pierres blanches, dans une langue ancienne.

La galerie devint plus large et plus haute pour devenir comme une petite salle souterraine. Une tombe trônait au milieu, fermée, elle, et dans un bien meilleur état que les autres. Quatre hologrammes s'inclinaient sans arrêt devant la tombe, dans le plus grand silence. C'étaient des images d'un autre âge, d'une conception sûrement très ancienne, avec une définition très mauvaise. Ruban s'approcha de la tombe et lut sur le couvercle : PLACENTES. Après s'être assuré que les hologrammes étaient indifférents à tout mouvement qu'il pouvait faire, Ruban essaya de se recueillir un peu devant le créateur d'Amounia. Mais ce n'est pas de la reconnaissance émue qui monta dans le cœur de Ruban, c'est une puissante envie de crier, d'exprimer par un son toute une souffrance profonde. Ruban laissa monter en lui cette vague qu'il reconnaissait bien. Sa poitrine se souleva, et se déchira dans un cri violent, plus proche de celui d'un animal que d'un Être. Le silence se recomposa. Les hologrammes continuaient leurs prosternations muettes. Ruban fut étonné de ne pas avoir à combattre l'angoisse et la culpabilité qui auraient du normalement suivre. La paix de ce lieu avait décidément raison de tout. Le cœur léger et l'humeur presque polissonne, Ruban continua sa promenade souterraine.

Au fur et à mesure de sa progression, les tombes semblaient plus récentes. Des ossements et des crânes étaient visibles ci et là, et de plus en plus, les tombes étaient fermées par de grandes plaques de pierre blanche. De temps en temps, Ruban essayait de déchiffrer une inscription, un nom. Soudain, il se pétrifia. Il relut plusieurs fois l'inscription où le hasard avait porté ses yeux : CREPITIANE... C'était la tombe de la mère de Ma, sa propre Grande Ma ! Elle était morte quand il avait dix cycles, après une longue maladie où elle ne pouvait plus proférer un son ni faire un geste. Surpris, Ruban ne bougeait plus, envahit par des images mentales plus présentes que des hologrammes. Il la revoyait, sa chère Crépitiane, dans des gestes de la vie courante, et il retrouvait le son de sa voix, d'avant sa maladie. Il revivait le contact de sa douce peau parcheminée quand il l'embrassait, et se laissait caresser par ce regard si triste qu'elle avait pendant les derniers cycles de sa maladie, quand elle ne pouvait plus ni bouger, ni parler. Et Ruban se mit à sangloter au souvenir si vif de sa mort. Les mêmes hoquets d'enfants secouaient ses épaules en silence devant l'inacceptable inévitable : la séparation d'avec ceux qu'on aime. Et parmi tous les Êtres-en-Vieux qu'il avait connu, Crépitiane était celle qu'il avait le plus chéri.

Quand Ruban se sentit plus calme, il continua lentement à découvrir les noms gravés sur les tombes voisines. D'autres noms lui apparurent comme familiers, certains avaient un visage, d'autres une voix, d'autres n'évoquaient qu'un très vague souvenir, comme une impression fugitive. A plusieurs autres évocations, les épaules de Ruban se secouèrent de sanglots. Les mêmes que pour Crépitiane. Comme s'il n'avait qu'un seul registre de sanglots !

Ruban pensa qu'il aurait du pouvoir moduler ses pleurs en fonction des différents Êtres dont il se souvenait. Mais Ruban n'avait qu'un modèle de sanglots, silencieux et désespérés, Ruban n'avait qu'une souffrance de séparation, toujours la même, aussi vive qu'il y a vingt cycles, sans espoir de guérison ou d'apaisement. C'était d'une pauvreté absolue, surtout pour un spécialiste en bruits... Cette pensée fit rire Ruban au milieu de ses larmes.

De l'agitation plus loin dans la galerie interrompirent Ruban dans l'évocation de ses ancêtres. Quatre Quarts-Êtres approchaient avec un brancard où l'on devinait la forme d'un Être, recouvert d'un linceul blanc. Sans se soucier le moins du monde de la présence de Ruban, ils firent glisser le corps dans une des nombreuses cavités vides. Ils disparurent un moment, puis revinrent portant une longue plaque qu'ils scellèrent sur le tombeau avec une grande adresse. Ruban attendit qu'ils disparaissent à nouveau pour oser s'approcher. Plein d'appréhensions, comme s'il allait lire son propre nom, il déchiffrà l'inscription : ANANIAS, et poussa un soupir de soulagement : il ne connaissait aucun Ananias.

Fatigué par le choc émotionnel qu'il avait subi, Ruban choisit de s'arrêter à cet endroit, au milieu de ses ancêtres. Il tira de son sac quelques vitamines et un peu d'eau et se restaura. Puis, naturellement, il s'allongea dans une tombe vide pour dormir un peu. Pour se donner du courage, il pensa à la frayeur qu'il pourrait infliger aux Quarts-Êtres si ceux-ci venaient à vouloir murer sa tombe...

La nuit que passa Ruban fut très agitée, entre la veille et le sommeil, fréquemment entrecoupée de sanglots et peuplée du souvenir de ses disparus.

CHAPITRE 17

LES GRANDES ARCHIVES (Deuxième sous-sol)

A son réveil, Ruban mit un long moment à situer l'endroit où il se trouvait. Ses membres étaient engourdis par le froid et l'humidité. Il sortit de son tombeau avec l'impression d'être rouillé. « Dur de ressusciter ! », pensa-t-il. Après un repas léger, il reprit son errance souterraine, non sans avoir eu une pensée émue pour Crépitiane, ce qui faillit à nouveau déclencher une crise de larmes.

Il marcha assez longtemps encore, découvrant toujours de nouvelles tombes, puis il retomba sur celle de Placentès. Un des hologrammes était dérégulé : il ne se prosternait plus, il sautillait, tantôt sur ses pieds, tantôt sur sa tête. Ruban sourit devant ce manège loufoque puis continua son chemin vers le puits.

En arrivant devant l'échelle, Ruban fut tenté un instant de remonter. Sa ceinture-balise indiquait vingt-cinq heures. Non, il fallait continuer, c'était trop bête d'en rester là. Il reprit donc les froids barreaux de l'échelle et descendit. Il compta 348 barreaux avant le palier suivant. L'air était toujours aussi humide, mais beaucoup moins froid. Un seul départ de galerie s'offrait à Ruban qui s'y engouffra.

Après très peu de pas, la galerie déboucha sur une salle d'une hauteur énorme, et dont Ruban ne voyait pas les limites. Tout était baigné dans une lumière bleue électrique, et Ruban percevait, ici et là, comme des mouvements incessants et répétitifs. Une extraordinaire rumeur sonore montait de cette salle. Comme un bruit de vagues continu avec en plus une multitude de gargouillis. En tant que spécialiste en bruits, Ruban goûta cette rumeur surprenante, qui n'avait ni début, ni fin. La curiosité en éveil, il s'engagea dans cette salle.

C'était un véritable capharnaüm, amoncellements de machines et d'hologrammes, la plupart en activité, d'autres immobiles, comme figés dans l'éternité. Certains hologrammes étaient d'une taille gigantesque, Ruban n'en avait jamais vu d'aussi grands. Ils racontaient chacun un épisode de l'histoire d'Amounia avec un mouvement oscillant répétitif. Les machines, de modèle ancien - voire très ancien - étaient ce qu'on appelait des computers. Ruban avait étudié tout cela et en avait vu de nombreux en hologrammes, mais jamais en vrai et surtout en telle quantité.

La plupart de ces machines, agitées de soubresauts, étaient équipées d'écrans plats où apparaissaient des images plates elles aussi, qui rappelèrent à Ruban les images du livre qu'il avait vu chez Acaridie. Une incroyable brocante d'où montaient toutes sortes de discours et de sons qui se mélangeaient et formaient cette étonnante rumeur que l'on entendait, en pénétrant

dans la salle. L'amoncellement rappelait aussi à Ruban sa première vision de la zone interdite, avec toutefois moins de poussière. Ruban essaya de fixer son attention sur un hologramme trois fois grand comme lui qui avait une expression de colère, des yeux exorbités, et un fort accent :

« Il ne faut pas laisser s'installer la chienlit ! Goumiras, démission ! Goumiras, démission ! La parole est d'argent, le silence endort ! Li-bé-rez - les - cordes vocales ! Li-bé-rez - les - cordes vocales ! Vous ne m'empêchez pas de parler, vous êtes déjà morts ! Laissez passer les vivants ! Goumiras, démis... »

Suivaient de sèches détonations, et l'hologramme paraissait s'effondrer dans un râle d'agonie. Puis aussitôt, il se regonflait, reprenait son expression de colère : « Il ne faut pas laisser s'installer la chienlit ! Goumiras, démission !... »

Goumiras avait été un des successeurs de Placentès, et c'était un court épisode d'une révolte qui était retracé là. Ruban poursuivit, fasciné surtout par les computers. Eux aussi répétaient des discours, des bribes de l'histoire d'Amounia, avec ces hologrammes plats mouvants, et ce son venu d'un autre âge, d'une pauvreté absolue, sans aucun relief, sans vie. Les plus drôles étaient ceux qui produisaient du papier sans interruption, avec des sons d'une nervosité comique, et sur lequel était réécrit continuellement le même morceau d'histoire dont ils avaient sans doute la charge. Avec un œil et une oreille plus critiques, Ruban commençait à bien identifier différentes époques, suivant la qualité du son produit ou de la définition de l'image lumineuse.

Parmi les machines les plus anciennes, les altérations du son rendaient parfois presque inaudible le message, et les images plates n'étaient plus que quelques centaines de points lumineux sans forme. De plus petites machines étaient aussi là, sans images, qui produisaient du son seulement. Toujours de l'histoire d'Amounia, répétitive, difficile à suivre dans le brouhaha général créé par la proximité des autres appareils et des hologrammes. Ruban choisit de se laisser guider au gré de ses découvertes. A certains endroits, il fallait enjamber les machines pour pouvoir avancer. Les bribes de discours que Ruban percevait dans sa progression prenaient des sens mystérieux : « ... au cours de la 2340^{ème} poussée... il fut content d'avoir été choisi pour... 18 heures - bip - six minutes - bip - ...condensation qui se forme tombe... dans l'harmonie silencieuse... un accident de 353 assiettes empilées au bas ... Êtres reproducteurs au service... de l'épaisseur du Protect dans la mer... restera couvert avec des apparitions... démission ! Goumiras, démission ! ... » Celui-là, pensa Ruban, on ne peut pas le rater !

Ruban tournait un peu en rond. Il décida d'avancer là où la rumeur se faisait la moins confuse. Assez vite, il s'orienta vers ce qui lui sembla être le fond de la salle gigantesque. Les rares hologrammes à présent étaient souvent muets, et les machines, de plus en plus inertes et silencieuses. Cela reposait les oreilles et l'esprit. Alors, Ruban perçut un faible sifflement, comme une fuite d'air. Son cœur s'accéléra aussitôt : c'était le sifflement de la Grande Déchirure.

Il marcha dans la direction du son qui s'amplifiait peu à peu. Il s'éloignait nettement des machines et de la lumière bleutée pour s'enfoncer dans une pénombre inquiétante. Le sifflement devint insupportable, et Ruban ne put s'approcher plus. Alors, il sentit la boue lui saisir les jambes, une multitude d'odeurs l'assaillirent, et apparut, comme suspendue dans l'air, la Grande Déchirure, faiblement lumineuse. Ruban retrouvait les sensations qu'il avait vécues autrefois à la sortie du Boulezodrome, mais avec une analyse de ces sensations, comme une distance. D'un côté, il aurait pu jurer que ce qu'il voyait, entendait, et sentait était réel, mais de l'autre, sa raison lui rappelait qu'il était sous terre, à des lieux de la zone interdite. En revanche, ce qui était clair pour Ruban, c'était que son désir de quitter Amounia était toujours très vivant en lui, aussi vif qu'au premier jour, aussi impérieux, sans aucune altération du temps.

Le sifflement commença à perdre de sa force et finit par s'arrêter. A la différence d'avec son souvenir, le jour ne se leva pas, mais l'obscurité devint totale. Ruban se retourna, aperçut le halo bleuté et reprit sa marche. Il déambula longtemps encore au milieu des machines. Avant de quitter ce lieu, il alla saluer avec humour une dernière fois l'hologramme géant et dit avec lui : « Il ne faut pas laisser s'installer la chienlit ! Goumiras, démission !... »

Puis, de retour au puits, il s'enroula dans une feuille de Protect trouvée là, et s'endormit pour la deuxième fois.

CHAPITRE 18

LE LABYRINTHE

Ruban se réveilla plus facilement que la veille. Il avait eu assez chaud grâce au Protect. A sa ceinture-balise, il lut quarante et une heures sur le total des cent vingt auxquelles il avait droit. Du puits s'exhalaient des bouffées d'air nettement plus chaud, toujours chargé d'humidité. Ruban descendit. Les derniers échelons arrivaient dans une salle circulaire, toute blanche, et garnie de portes tout autour. Il constata avec soulagement que cela semblait être le dernier palier. En tous cas, il n'y avait pas de nouveau départ de puits dans le sol carrelé, blanc lui aussi. Il aurait pu se croire dans une unité quelconque s'il n'y avait pas eu ces portes fermées. Ruban s'y reprit à deux fois pour en compter vingt-quatre.

Il en poussa une au hasard, et découvrit un couloir dont il n'apercevait pas le bout, avec de chaque côté, des portes, toutes identiques. Prudemment, Ruban choisit la première sur sa gauche pour ne pas s'égarer. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un nouveau couloir parfaitement semblable au premier. Inquiet, il fit marche arrière pour revenir à la salle circulaire. Il ouvrit la porte juste à la gauche de la première qu'il avait poussé : il retomba sur un même couloir rectiligne. Affolé il poussa la première porte à droite. A nouveau un couloir avec des portes à perte de vue. Une nouvelle porte à droite, et la même perspective. Ruban revint précipitamment à la salle du puits, inondé de sueur : C'était impossible ! Absolument impossible et complètement fou !

A l'évidence, il se trouvait dans un labyrinthe où ses repères par rapport à la réalité basculaient. Un lieu à la fois réel - Ruban pouvait ouvrir des portes qui étaient faites avec de la matière -, mais dont l'architecture des couloirs n'était physiquement pas possible, même pas représentable à l'esprit. Ruban mit un long moment à contrôler la panique qu'il ressentait. Un peu calmé, il dut combattre aussi sa forte envie de remonter à la surface. La présence de sa ceinture-balise l'aida beaucoup dans la décision de poursuivre l'exploration, au-delà de sa raison qui ne pouvait comprendre la réalité physique de ce labyrinthe. Il poussa une troisième porte et commença à marcher lentement dans l'interminable couloir qui s'offrait à sa vue, en s'obligeant à écouter son cœur pour rester calme.

Ruban se dit que le principal n'était pas de sortir du labyrinthe pour le moment, mais d'y entrer. Cette pensée lui fit du bien, et c'est le cœur plus léger qu'il commença de pousser tantôt une porte à droite, tantôt une porte à gauche. C'était vraiment vertigineux pour l'esprit, mais Ruban le prenait petit à petit comme un jeu. Soudain, une porte donna sur une petite pièce cubique. Là, surprise : six portes ! Une sur chaque surface, y compris le sol et le plafond ! Et une totale impression d'apesanteur qui permettait l'accès à n'importe laquelle des six portes. Il flotta un moment en l'air, tournant sur lui-même au moindre mouvement de ses bras. Il se sentait léger, bien comme rarement il s'était senti depuis longtemps. Il constata qu'il ne savait plus par quelle porte il était entré, mais ne s'en inquiéta pas. Ouvrant une des six portes et la franchissant, il retrouva un effet de pesanteur normal.

Le couloir dans lequel il s'avavançait à présent était un peu différent des autres, en ce sens qu'il lui rappelait vaguement quelque chose. Il poussa une nouvelle porte et, fut surpris d'entrer dans une petite pièce remplie de jouets, avec au milieu un Être-en-Vieux habillé comme un enfant. Celui-ci ne prêta aucune attention à Ruban, tout occupé qu'il était à déplacer des cubes de couleurs vives. Ruban se gratta un peu la gorge et dit :

- Bonjour, je m'appelle Ruban et j'ai du m'égarer dans le labyrinthe...

- Tu sais comment tu t'appelles et tu serais égaré ? » lui dit l'Être-en-Vieux d'une voix étonnamment jeune et sans s'interrompre dans son jeu. « Non, tu es de passage, tu es une comète, un astéroïde, une étoile filante, un planqué, quoi. »

Il eut un léger haussement d'épaules. Puis il se retourna lentement, et Ruban découvrit son étrange regard : c'était des yeux vitreux, un peu comme ceux d'un mort, et il regarda Ruban comme on regarde un hologramme, sans vraiment le voir, d'un regard qui traverse, qui semblait voir très au-delà de Ruban qui se sentit transparent.

- T'es un planqué... Tu sais comment tu t'appelles... » Puis son regard vide retourna vers les cubes et il ajouta plus bas, comme pour lui-même :

- Et moi, comment je m'appelle ? Je ne le sais pas... Je l'ai su ? Je ne sais plus... Il faut continuer d'essayer, de toutes façons ; je n'ai rien à attendre d'un planqué, ni d'une comète, ni d'un Ruban... Essayer encore... »

Et Ruban vit nettement des larmes couler de ces yeux sans vie et s'écraser sur les cubes dont il reprit la manipulation. Et sur les cubes de couleurs vives, Ruban vit ce qu'il n'avait pas remarqué d'abord : des lettres de l'alphabet. Ruban se retira sans bruit en refermant la porte derrière lui, ému par la détresse qu'il venait de rencontrer chez ce vieillard.

Ce nouveau couloir parut davantage familier à Ruban. Il lui rappelait confusément les couloirs de la Moumiane de sa petite enfance : c'était la même couleur indéfinissable et les portes avaient un espace transparent qui permettaient de voir au-dedans. Ruban regardait par ces fenêtres et découvrait des salles vides, très proches de celles qu'il connaissait comme élèveur aujourd'hui. Il découvrit des Êtres dans l'une d'elles : c'était un groupe d'enfants de quatre ou cinq cycles, qui travaillaient de manière très concentrée, avec devant eux une éleveuse d'un certain âge avec un visage que Ruban connaissait. Il poussa la porte et entra.

La vieille éleveuse dictait visiblement un texte en articulant seulement, sans aucun son. La situation était jusque là normale, sauf que les enfants ne la regardant pas, ils ne pouvaient pas suivre ce qu'elle dictait. Et pourtant, ils écrivaient tous, sauf un qui était visiblement embarrassé et avait une grande crainte dans le regard. Ruban fut indigné de la situation : il manquait le son, l'éleveuse n'avait pas le droit de faire ça. Il s'avança vers elle pour le lui faire remarquer, mais elle ne parut pas le voir, et continua son articulation muette. Ruban voulut frapper sur une table pour l'interrompre, mais sa main traversa la table comme on traverse un hologramme. Ruban eut le réflexe de vouloir se pincer, mais ses doigts ne saisirent que du vide.

Le monde qu'il voyait paraissait bien réel, mais lui avait moins de consistance qu'un hologramme. Il essaya de parler pour rompre cette leçon muette, mais il n'entendit aucun son sortir de sa gorge. Il était le témoin invisible de cette scène qui lui était familière.

Il regarda à nouveau les enfants, mais n'en vit surtout qu'un : celui qui paraissait paniquer et ne suivait pas. Il s'approcha de lui pour essayer de l'encourager, mais l'enfant non plus ne pouvait le voir. Son regard apeuré était au bord des larmes. Ruban le regardait intensément et fut bouleversé de ressentir son émotion et sa détresse dans tout son être. Et il le reconnut : ce petit garçon, c'était lui !...

Tout remué de cette émotion intacte qu'il retrouvait de sa propre enfance, il ressortit, retrouva immédiatement sa consistance et sa voix et dit tout haut pour se soulager : « il pourrait au moins y avoir le son dans ces souvenirs ; la conservation est vraiment incomplète et les responsables de l'entretien devraient bien faire quelque chose ». Le silence seul lui répondit et il continua d'avancer.

Les couloirs à nouveau se suivaient sans fin. Ruban profita de ce répit émotionnel pour prendre quelques vitamines et un peu d'eau. Durant son errance et au hasard des portes qu'il poussait, Ruban retrouva plusieurs souvenirs, mais avec souvent moins de qualité sensorielle que celui de la Moumiane de son enfance. L'image était souvent incomplète, ou les traits des personnages comme effacés, et le son n'était pas bon. Mais ça n'était pas très important, puisque

chaque souvenir portait en lui un contexte émotionnel précis, et surtout Ruban revivait ces émotions intérieures sans altération du temps. De plus, il gardait le contrôle puisqu'à tout moment il pouvait choisir de franchir une porte. Cela lui fut d'ailleurs bien utile quand il traversa une série de cauchemars où il fut saisi de violentes terreurs enfantines : là, Ruban ne traîna pas...

Bien sûr, plus les souvenirs étaient ou proches dans le temps, ou riches en émotions, plus les détails en étaient précis. Certaines portes poussées ouvraient sur des souvenirs d'extérieur avec paysage plus ou moins flou. Mais toujours restait cette porte d'accès qui permettait heureusement de ressortir. Ruban se reconnaissait de mieux en mieux, notamment quand s'évoquaient des souvenirs de la petite enfance. Il se regardait avec de la tendresse, et était très ému de se voir enfant.

Une nouvelle porte poussée lui livra un lieu étrange, qui ne lui rappelait rien. Chose curieuse, il n'était pas dans la scène. Il crut un moment s'être trompé, être dans le souvenir de quelqu'un d'autre, mais apparurent assez nettement pour qu'il les reconnaisse, Pa et Ma. Ils étaient plus jeunes que dans ses souvenirs les plus anciens, et discutaient avec un Être en blouse blanche, du moins le supposa-t-il, car l'image était à peu près nette, mais le son absent. Pa et Ma désignaient un tube transparent, rempli de liquide transparent lui aussi, l'Être en blouse blanche acquiesçait de la tête, Pa et Ma s'embrassaient, et Ruban n'éprouvait toujours rien. Les trois Êtres scrutaient le tube avec intensité. Ruban s'approcha. Le tube faisait loupe et il aperçut un long filament transparent. Et il entendit distinctement la voix de Ma qui disait : « On l'appellera Ruban, regarde, on dirait vraiment un ruban, n'est-ce pas ? »

Ruban aurait pris une assiette déprotégée en pleine figure, il n'aurait pas été plus sonné. Ce n'était pas possible d'abord qu'il se souvienne de ça. Impossible dans un état pré embryonnaire d'avoir la moindre mémoire. Mais encore, cet anachronisme n'était rien à côté de l'abîme de réflexions dans lequel il était plongé par la découverte de l'origine de son nom. Ça avait été si peu réfléchi, et cela lui correspondait pourtant si bien ! Et là, sans que Ruban ait eu besoin de pousser une porte, c'est une foule de petits souvenirs qui se précipitaient dans sa tête, avec un cortège de déductions. Oui, il vivait comme un ruban, il en avait la souplesse, amortissait les coups qu'il pouvait prendre, au sens propre comme au sens figuré. Il se sentait ondulant comme le filament d'A.D.N. qu'il avait aperçu, sans charpente, sans ossature. Il lui était impossible de se tenir droit, impossible d'être dur, impossible d'être ferme, impossible d'être en révolte, il était un ruban... il était Ruban.

Ce flot de prise de conscience de lui-même continua un long moment. Il était à nouveau dans un des longs couloirs. Ruban se sentait vidé. Avant de se décider à chercher la sortie, il voulut pousser encore une porte. Il entra dans une petite pièce remplie de jouets qu'il reconnut aussitôt. Il se vit regardant l'Être-en-Vieux habillé comme un enfant, et s'entendit dire aussitôt : « Bonjour, je m'appelle Ruban et j'ai du m'égarer dans le labyrinthe... » Ruban ressortit précipitamment en

entendant la réponse qu'il connaissait par coeur : « Tu sais comment tu t'appelles et tu serais égaré ?... » La porte refermée, il se retrouva dans la salle circulaire, avec les échelons pour remonter.

CHAPITRE 19

REMONTÉE

Il restait encore douze heures à la ceinture-balise, et Ruban se sentait trop faible pour remonter sans s'être reposé. Il s'allongea donc après avoir avalé quelques pilules et s'endormit presque aussitôt. Son sommeil fut agité par les souvenirs qu'il avait redécouverts dans le labyrinthe. Il s'éveilla en pleurs. Sa ceinture-balise clignotait. Il restait moins d'une heure. Un nouveau souvenir avait fait son apparition : la première unité de base dans laquelle il avait vécu. Cette unité avait été détruite après le décès de Crépitiane, et Ruban découvrait une blessure profonde et comme une révolte : comment un lieu qu'il avait aimé, celui de son enfance, rempli de souvenirs avec des d'Êtres chers aujourd'hui morts, comment ce lieu avait osé disparaître, ne laissant plus de traces visibles de son existence ? Et pourquoi les souvenirs apparemment si flous et incomplets, effilochés, amputés, comment ces ombres portaient-elles autant de puissance émotionnelle et paraissaient si intimes, si proches ? Le temps altère-t-il ou n'altère-t-il pas ? Il faudrait savoir enfin !

Et Ruban ne pouvait que pleurer, accroché aux barreaux de l'interminable échelle. Il n'était même plus sûr de vouloir remonter et se demandait s'il ne ferait pas mieux de rester avec ses chers souvenirs. Ruban se sentait exprimé par ses larmes : elles étaient comme la preuve tangible que le passé vivait en lui aujourd'hui. L'idée folle d'enlever sa ceinture-balise et de se jeter à corps perdu dans le labyrinthe lui traversa l'esprit. Mais la vision du vieillard enfant s'imposa brutalement. Ruban se sentit tellement proche de la douleur de ce pauvre Être qui cherchait son nom, qu'il fut à peu près sûr que c'était lui qu'il avait vu par anticipation. C'est cela qu'il allait devenir s'il restait dans le labyrinthe. Peut-être même qu'il était déjà trop tard pour en sortir. Ruban revoyait les pauvres yeux morts pleurant. Il voulait vivre. Vivre quand même. Vivre absolument.

Il s'arracha à ses souvenirs et commença à se hisser péniblement, de barreau en barreau, toujours pleurant, mais avec une énergie désespérée. Ce n'était pas les pieds qui le faisaient avancer, c'était ses bras qui le tiraient hors du puits, animés par sa seule volonté. La ceinture-balise émettait à présent de véritables éclairs lumineux qui obligeaient Ruban à poursuivre son ascension les yeux fermés.

Le temps réglementaire était écoulé depuis trente minutes lorsqu'il arriva à la surface. Des évêques l'attendaient dans une grande agitation, prêts pour une expédition de secours. Ils furent soulagés de revoir Ruban et lui firent même des reproches de s'être attardé aussi longtemps en bas. Ruban se moqua de leurs remontrances, tout occupé à reprendre ses esprits et son souffle,

et c'est un peu titubant qu'il remonta le dernier escalier. Il fut heureux de retrouver la lumière du jour, et fut agréablement surpris aussi de se sentir plus droit, presque plus grand. Moins ruban, mais davantage Ruban.

CHAPITRE 20

DERNIÈRE VISITE A ACARIDIE

Les conséquences de son passage aux Grandes Archives furent multiples pour Ruban. D'abord, il se tenait effectivement plus droit et avait le sentiment de mieux se comprendre. Il s'arrêta du jour au lendemain de consommer nervas et autres cachets classiques. Mais surtout, le désir de quitter Amounia avait mûri. Ca n'était plus un rêve inaccessible ou une envie honteuse. Quand ? C'était la seule véritable question à présent.

Ruban avait repris son travail d'éleveur sans enthousiasme mais plus sereinement. Il retourna une fois dans la Région-Cendre pour mettre au point les derniers détails. Rien n'avait changé. Les problèmes matériels à résoudre étaient : 1) traverser le marais d'eau noire, 2) escalader le Protect, 3) se protéger les oreilles du sifflement, 4) choisir le bon moment pour passer, 5) constituer un bagage de survie pour le Monde Infernal.

Ruban énumérait ces questions posément dans sa tête. Il se sentait plus fort, plus sûr de lui. Pour la première fois peut-être, il avait le sentiment de diriger sa vie. Il ressentit tout de même le désir de prendre d'ultimes conseils. C'est Acaridie qu'il eut envie de revoir avant de partir.

Il retrouva aisément la petite unité où elle vivait, avec les lumières clignotantes, et Acaridie trônant dans la poussière, en tout point semblable à leur première rencontre. Ruban s'assit sur le seul tabouret et attendit qu'elle rompe le silence.

- Alors, tu vas partir ?... dit-elle dans un souffle. Ruban, le cœur battant, acquiesça de la tête.
- Tu vas aller dans le pays d'où on ne revient pas, poursuivit-elle. As-tu besoin de quelque chose ?
- Madame,...
- Aca, Didi, Carie, Acaridie, cela suffit, le reprit-elle.
- Acaridie, comment escalader le Protect ?
- Très simple.
- Comment se protéger les oreilles ?
- Enfantin.
- Comment traverser le marais ?
- Élémentaire. Tu as d'autres questions ?
- Oui. Qu'est-ce que je vais découvrir de l'autre...
- Ah non ! s'exclama Acaridie. Tu ne veux quand même pas un hologramme détaillé avec les auberges et les points de vue ? Tu choisis de partir, c'est ton droit, c'est même ton chemin ; mais

fini la sécurité. La sécurité, c'est ici, à Amounia. De toutes façons, personne ne pourra te dire ce qu'est le Monde Infernal. A tes trois premières questions, je réponds. Escalader ? Couteau. Se protéger ? Couteau. Traverser le marais ? Couteau. »

Acaridie se leva pour prendre sur une étagère un couteau que Ruban reconnut : c'était celui qu'il lui avait offert au retour de sa première incursion dans la Région-Cendre. Elle poursuivit ses explications avec force mouvements et dans une agitation croissante.

- Cou-teau ! Tu vas pouvoir déchirer le Protect avec ce couteau. Pour les oreilles, découpes-en de petits morceaux et enfonce-les dans tes oreilles. Tu trouveras des débris de bois dans la Région-Cendre. Avec le couteau, tu pourras te construire un radeau. COU-TEAU ! Pour grimper sur le Protect, il te suffira de planter ton couteau avec énergie dans le mur de Protect : tu pourras ainsi y mettre ton pied ou ta main. Mais attention, ne traîne pas, car le Protect se referme assez vite. COU-TEAU !...

Le débit d'Acaridie devenait de plus en plus saccadé car elle sautait d'un pied sur l'autre en brandissant son couteau, et un énorme nuage de poussière entraînait aussi dans la danse. Acaridie s'excitait en criant « COU-TEAU ! COU-TEAU !... » Ruban s'était levé pour échapper à la poussière. Il fut obligé rapidement de se mettre debout sur le tabouret. La poussière montait toujours. « COU-TEAU !... » La dernière chose qu'il vit avant d'être lui aussi pris par la poussière fut la lame brillante du couteau émergeant par saccades au rythme de la danse effrénée d'Acaridie. Puis un choc sourd suivit d'un brusque silence mit fin à cette agitation.

Ruban, les yeux fermés, essayait de retenir sa respiration en attendant que la poussière redescende. Il entendit distinctement la respiration haletante d'Acaridie. La poussière retombait. Ruban put descendre de son tabouret et respirer normalement. Acaridie apparut comme dans un lever de brouillard : elle était couchée sur le sol, la respiration toujours rapide, et souriait à la poussière qui la recouvrait presque entièrement. Elle regarda Ruban paisiblement. Celui-ci vit alors le manche du couteau enfoncé dans sa poitrine, et une rigole de sang vermillon couler sur sa robe. Un duvet de poussière recouvrait ce sang par endroit, comme une fine dentelle de moisissure. La respiration se faisait de plus en plus lente. Ruban, lui aussi couvert de poussière, ne savait pas quoi faire, et gardait les yeux fixés sur ce ruban rouge et gris qui serpentait sur le sol. Il était pétrifié devant cette vie qui s'écoulait dans la poussière. Acaridie grimaça un sourire et lui dit :

- Tu vois, on sort tous d'Amounia d'une manière ou d'une autre... Dans quelques instants, tu pourras prendre ce couteau. N'aie pas peur de tirer fort : j'ai eu du mal à le planter... ma chère poussière... je viens à vous... que mon sang vous féconde... ma chère poussière... » La voix s'amenuisait, et elle articula seulement à l'adresse de Ruban : « Tire-toi... vite... » Et en inclinant la tête, elle mourut.

Ruban attendit un long moment sans oser bouger. Puis il s'approcha prudemment. Il faillit perdre l'équilibre en glissant dans le sang mélangé à la poussière. Il regarda les yeux ouverts sans

vie et attendit encore, guettant un mouvement ou quelque chose. Mais plus rien. Le silence devenait oppressant et Ruban, la gorge irritée par la poussière, se décida à poser la main sur le manche du couteau. Il vérifia que le corps restait bien inerte, et tira. Pas assez fort. Le couteau restait enfoncé jusqu'à la garde. Il dut enjamber le corps pour prendre à deux mains le manche, et tira à nouveau, plus fort. Le couteau sortit et Ruban entendit le frottement de la lame d'acier sur les côtes. Un nouveau flot de sang, plus bref et plus foncé se répandit sur la poitrine d'Acaridie.

Ruban se précipita vers la sortie, les jambes flageolantes. Il se retrouva un peu hagard dans la rue, tout imprégné de la vision du drame auquel il venait d'assister. Il ne remarqua pas l'étonnement qu'il provoquait sur son passage. Certains se retournaient pour regarder passer cet Être couvert de poussière qui tenait dans sa main un objet étincelant et ensanglanté.

CHAPITRE 21

LA FUITE

Ruban se décontamina plus longtemps que d'habitude en rentrant chez lui. Il nettoya aussi soigneusement son couteau. Il n'était pas encore remis de ses émotions lorsqu'il entendit son récepteur holographique annoncer la découverte du corps d'Acaridie. Ruban se précipita vers l'image et revit la scène qu'il avait quittée précipitamment. L'annonceur commentait la tragédie :

« Des traces visibles de lutte montrent qu'Acaridie s'est défendue ; d'autre part, il est certain qu'elle connaissait son agresseur, sinon, celui-ci n'aurait pas pu être admis à entrer chez elle. Les évêques chargés de l'enquête s'interrogent sur la nature de l'arme qui a pu provoquer cette blessure mortelle : un tel tranchant n'est pas possible à Amounia. La piste de recherche va s'orienter dans les milieux rebelles qui fréquentent la Région-Cendre. Rappelons ici qu'il est formellement interdit d'y pénétrer à cause des multiples dangers encourus. Ce drame en est l'illustration. Un des évêques de quartier a recueilli différents témoignages d'Êtres qui ont vu au même moment un individu couvert de poussière, l'air hagard, et tenant un objet avec du sang dessus. N'hésitez pas à donner toute information susceptible de mettre hors d'état de nuire ce dangereux individu. »

L'image, durant ce commentaire, faisait un grossissement sur les méandres du sang dans la poussière, et Ruban y lut comme la signature de son nom. Il n'y avait pas un instant à perdre. Ruban prépara son bagage : le couteau, un maximum de vitamines, de cachets classiques et de nervas, une bonne ration d'eau et une feuille de Protect pour lutter contre le froid. Il fallait fuir absolument. Tout l'accusait dans cette mort tragique et il ne pourrait certainement pas faire valoir son innocence. D'ailleurs, était-il vraiment innocent ? C'est lui qui avait rapporté l'arme à Acaridie. C'est aussi lui qu'on avait vu avec sortir de chez elle. Il n'y avait plus qu'à partir, vite. Et en évitant de se faire repérer. C'était une question de vie ou de mort pour lui à présent.

Contrôlant comme il pouvait son affolement, il sortit de son unité en s'appliquant à faire un pas le plus glissé et le plus discret possible. Il préféra prendre une assiette de secours plutôt que la sienne, au cas où il aurait déjà été identifié. Il se fit violence pour la conduire avec une prudence exemplaire, mais sans exagération non plus, ce qui aurait pu paraître suspect. Ruban, au milieu de sa peur, était émerveillé de voir les Êtres qu'il croisait ne prêter aucune attention à lui. Il était pourtant Ruban, celui que l'on recherchait pour le meurtre d'Acaridie. C'était vraiment incroyable que personne ne le démasque. Ruban sut à ce moment précis qu'il n'était pas transparent, que ses sentiments n'appartenaient qu'à lui, et que ses pensées étaient inviolables.

Le soir arrivait. Sans encombre, il parvint à l'entrée de la Région-Cendre. Vocifère ne chantait pas : il nettoyait les abords du sas en marmonnant. Ruban resta caché. Il ne tenait pas à ce que Vocifère puisse renseigner d'autres épiscopos de son passage en zone interdite. Profitant de ce qu'il lui tournait le dos, Ruban se glissa dans le sas et le traversa. Il se retrouva en Région-Cendre. Sans perdre de temps, il marcha vers la Grande Déchirure. Il ramassa quelques morceaux de bois pour se confectionner un radeau. La nuit était tombée et l'obscurité se faisait de plus en plus épaisse. Arrivée sur le point le plus haut, Ruban eut un regard pour le Boulezodrome que l'on apercevait au loin, semblable à une luciole jaune. Puis il tourna son regard à l'opposé, vers le mince trait luminescent vertical de sa destination.

Le bois qu'il portait ralentissait un peu sa marche. Il se rendit compte du chemin qu'il avait déjà parcouru quand le sifflement devint audible. Il sortit son couteau et découpa de minces bandes de Protect dans la feuille qu'il avait emportée. Deux d'entre elles furent mises en boules dans ses oreilles. Il conserva les autres pour construire son radeau. Le sol, spongieux, passa progressivement de l'état solide à un état plus liquide. Le marais reflétait la cicatrice. Ruban assembla les quelques morceaux de bois avec les bandes de Protect qu'il avait découpé. Il fit un essai : cela allait assez bien. Ce n'était pas très stable, mais cela flottait suffisamment. Seuls les pieds de Ruban restaient sous la surface noire. Il n'était pas utile d'aller plus loin pour le moment. C'est à l'aube que Ruban devait passer, à l'heure où le sifflement s'arrête, et avant qu'il ne reprenne.

Ruban resta là, les deux pieds dans la boue, fixant la cicatrice lumineuse. En lui se heurtaient deux torrents : il pensait à tout ce qu'il allait perdre, à tous ceux qu'ils n'allaient plus jamais revoir, à Pa et Ma notamment ; et puis, pour compenser son émotion, il imaginait ce qui lui arriverait si on l'arrêtait.

L'aube pointa. Ruban s'assit à califourchon sur son radeau et se servit de ses mains pour avancer vers le mur de Protect. Le sifflement était encore très puissant, charriant son flot d'odeurs étranges qui se mêlaient aux relents du marais. Malgré le Protect dans ses oreilles, Ruban grimaçait. Il arriva au mur, à la verticale de la cicatrice. Le sifflement baissait d'intensité au fur et à mesure que le jour se levait. Ruban tira son couteau et en frappa le Protect. Il vérifia qu'il pouvait

enfoncer sa main et la retirer. Ce n'était pas une excellente prise car cela était un peu glissant. Mais en plantant son couteau en biais, de haut en bas, cela fit une meilleure prise. Ruban fit plusieurs entailles pour se faire comme une échelle et commença son ascension, prudemment.

Son radeau abandonné dériva sur l'eau noire. « Plus de retour en arrière possible à présent », songea Ruban. Après quelques efforts, il atteignit le premier câble horizontal qui fermait la Grande Déchirure. Le diamètre de ce câble était de plus d'un mètre et s'enfonçait en partie dans le mur. Ruban n'était pas au bout de ses peines, puisqu'il avait calculé que c'était le sixième câble qui offrait le défaut d'étanchéité. Le sifflement était presque inaudible à présent, grâce tout de même au Protect.

Péniblement, Ruban continua son ascension, tantôt le couteau entre les dents, tantôt plantant sa lame. Le sixième câble fut à portée de main. Et Ruban découvrit comme un boyau qui s'enfonçait le long de ce câble, sans qu'il puisse en apercevoir l'extrémité. C'était par là que s'engouffrait l'air qui provoquait le sifflement. L'espace libre suffisait à peine pour pouvoir se glisser le long du câble, mais c'était la sortie. La seule. De toutes façons, les entailles faites par Ruban n'étaient déjà plus visibles pour la plupart: elles se refermaient d'elles mêmes comme Acaridie le lui avait dit.

Alors, il commença à ramper dans ce tunnel, s'aidant du couteau pour prendre appui tantôt sur le câble, tantôt dans le Protect. Ruban essayait de ne pas respirer trop fort, car alors il sentait la pression du Protect sur tout son corps, et c'était assez angoissant. La progression se faisait très lentement et de plus en plus difficilement. Le Protect étant isolant, la chaleur devint vite insupportable. Voyant le passage se rétrécir, Ruban voulut faire demi-tour. Mais impossible de reculer. Avec l'énergie du désespoir, il progressa de quelques centimètres encore, griffant, plantant, lacérant l'étroit goulot avec son couteau. Ruban sut alors qu'il allait mourir, étouffé.

Sa respiration se fit de plus en plus haletante après les efforts qu'il venait de faire. Puis il se calma un peu. Il pensa à abrèger son agonie, comme Acaridie, mais il ne pouvait plus retourner son couteau vers lui : son avant bras ne passait pas ! Il se sentait mourir petit à petit, comme engourdi par l'air de plus en plus vicié qu'il respirait.

Puis il se sentit comme poussé par derrière, par une force qui n'en finissait pas de s'amplifier, et il comprit, avant de sombrer dans l'inconscience, que le courant d'air, à présent inversé, cherchait une sortie.

Et lui, il faisait le bouchon.

LE MONDE INFERNAL

CHAPITRE 22 TÊTE-DE-LOUP

Tête-de-Loup s'était levé tôt ce matin pour aller pêcher. Selon son habitude, il avait préféré y aller en courant. Sitôt réveillé, Tête-de-Loup courait. C'était plus qu'une habitude, c'était une nécessité. Il courait pour le plaisir bien sûr, mais aussi pour tous ses déplacements. Ainsi, à l'aube, il aimait respirer les senteurs moussues, la bonne odeur de terre, et les herbes mouillées de rosée. Quand le rythme de sa course était bien pris, il avait l'impression d'être immobile et que c'est la terre qui défilait sous ses pieds, comme un équilibriste sur un gros ballon. Souvent, aux beaux jours, il rentrait de ses longues courses dans les chemins creux la tête couverte de toiles d'araignées : ce qui lui avait valu son surnom, « Tête-de-Loup ». Il faut dire qu'il était grand et pourvu d'une abondante chevelure crépue.

A peine la nuit avait commencé à se retirer qu'il s'était mis en route pour aller pêcher au lac de la Bulle. Il savait qu'il ne serait dérangé par personne à cet endroit, peut être même pas par les poissons qui se faisaient rares dans cette eau sombre et tranquille. On ne pouvait s'approcher de cet endroit qu'au petit matin ou à la tombée de la nuit, à cause d'un fort sifflement le reste du temps qui provenait d'un défaut d'étanchéité de la Bulle. La Bulle n'avait pas bonne réputation et le sifflement décourageait les plus audacieux. Bref, c'était un coin tranquille que Tête-de-Loup aimait particulièrement. Une fois dans sa petite barque, sa canne à pêche dépliée, il goûtait le calme de l'endroit et s'adonnait à la rêverie. Quand le sifflement s'arrêtait, il donnait un coup de rame pour s'approcher au plus près de la bulle. Là, il en était sûr, il devait y avoir de gros poissons centenaires, de ceux que tout pêcheur rêve de prendre au moins une fois dans sa vie. Et les yeux posés sur la surface immobile et sombre, il imaginait les hésitations et les mouvements de quelque gigantesque poisson, là, juste sous lui, avec un délicieux frisson.

Tête-de-Loup ne l'avait pas remarqué tout de suite, mais ce matin, le calme de l'entre-deux sifflements durait beaucoup plus que d'habitude. Il consulta sa montre pour constater en effet qu'à cette heure, il aurait du normalement avoir regagné le bord pour atténuer les effets du sifflement. Il était en train de secouer sa montre pour vérifier que tout marchait bien lorsque l'explosion eut lieu, suivit immédiatement du sifflement. Un peu le bruit d'un bouchon de champagne qui saute.

Tête-de-Loup eut juste le temps de lever la tête pour apercevoir un corps, apparemment inerte, qui glissait sur la Bulle pour finir en un grand plouf, tout proche de sa barque.

Lâchant sa canne, Tête-de-Loup plongea aussitôt. L'eau n'était pas très profonde et il eut la chance de sentir le corps du premier coup. D'un coup de pied au fond, il remonta son fardeau dont il maintint la tête hors de l'eau, puis il nagea vigoureusement vers la rive, délaissant sa barque où il n'aurait pas pu hisser le corps inanimé. Était-il encore vivant ? La souplesse du corps le laissait penser. Tête-de-Loup le traîna sur le sable, appuya sur sa poitrine pour faire sortir éventuellement de l'eau. En lui pinçant le nez, il lui fit un bouche-à-bouche comme il avait déjà vu faire à un cours de secourisme. Rien. Il plaqua son oreille sur sa poitrine et entendit de faibles battements. Alors, il le secoua et lui flanqua une série de gifles à assommer un bœuf. Le corps parut se regonfler sous l'action de l'air qui pénétra brusquement. « Il est sauvé », se dit Tête-de-Loup. Il se passa tout de même plusieurs minutes avant que le blessé n'ouvre un œil.

- Alors, comment ça va ? dit Tête-de-Loup. Rien de cassé ? Une chance que je pêchais par là ! Vous êtes tombé d'avion ou quoi ? Vous avez peut-être avalé votre langue ? Dites quelque chose, quoi. Do you speak english ? Sprechen Sie deutsch ? Non, il ne comprend pas... Non e difficile parlare italiano... non plus... Ah oui, t'es sourd ? T'as les esgourdes ensablées ? Tu es muet peut-être, mais on va finir par se comprendre, tu vas voir..."

Ruban respirait de mieux en mieux mais ne distinguait pas encore complètement le visage penché sur lui. Il pensa qu'il avait été capturé par un évêque et que celui-ci articulait sans son. Ruban lisait bien sur les lèvres un mot par ci par là, mais le sens du discours muet lui échappait. Pourtant, le visage n'avait pas l'air du tout hostile. Voici maintenant que l'Être faisait de grands gestes, montrait sa bouche, ses oreilles, souriait. Il montra les oreilles de Ruban, les toucha, puis il prit soudain l'air étonné, se pencha vers la tête de Ruban, fouilla son pavillon pour en retirer une mince bande de Protect. Et là, Ruban entendit distinctement parler l'Être dans sa langue, avec un très fort accent :

- Pas étonnant que t'entendes rien avec cette purée dans les oreilles, non mais, regardez-moi ça ! C'est de l'automutilation que de se boucher les oreilles avec cette matière de merde ! Et maintenant, tu m'entends ? Toi entendre moi ? Toi pouvoir parler ? Comment toi t'appeler ?

- Oui, j'entends, je parle et je m'appelle Ruban. Mais ne criez pas s'il vous plaît, j'ai les oreilles un peu fragiles...

CHAPITRE 23

PREMIERS PAS

Ruban avait complètement recouvré ses esprits et découvrait ce nouveau monde : le paysage était composé d'une abondante végétation verdoyante. L'espace n'avait plus la limite du

Protect supérieur et paraissait immense, bleuté. L'air avait une transparence particulière. A chaque inspiration, une fraîcheur envahissait ses poumons, presque douloureusement. A l'oreille, le sifflement était dominant, bien sûr, mais la sensation de transparence et d'immensité était la même que pour l'espace. Tête-de-Loup le regardait avec amusement :

- Ca y est ? Ca va mieux ? Mais d'où tu sors, toi, avec un accent pareil ? Et ces fringues! Du Moyen-Âge, sans doute. T'as découvert la machine à remonter le temps... ou plutôt à le descendre ?!

- Je viens d'Amounia, dit Ruban faiblement en montrant le Protect.

- De la Bulle ? Tu viens de la Bulle ? Ça, c'est incroyable ! Et vous êtes nombreux là-dedans ? L'expérience continue donc toujours !... Alors, tu t'es évadé ?

- Oui, en quelque sorte, dit Ruban qui n'avait pas envie de rentrer dans les détails. Comment vous appelez-vous ?

- Tête-de-Loup. De la Bulle ... T'es sorti de la Bulle... Quand les copains vont savoir ça, ils ne nous croiront pas, c'est sûr !... Tu peux marcher, heu... machin ?

- Ruban, dit Ruban un peu piqué.

- C'est vraiment un nom marrant, ça, Ruban. Et tu peux marcher ?

- Ça ira, je pense, dit Ruban en se redressant.

- Bon, je vais chercher mon attirail de pêche et j'arrive, dit Tête-de-Loup en plongeant dans l'eau noire. »

Pendant qu'il nageait rapidement vers la barque, Ruban s'essaya à faire quelques pas glissés : ses pieds s'accrochèrent aussitôt dans les longues herbes et il perdit l'équilibre. Il recommença plusieurs fois pour trouver le pas idéal : lever très haut les jambes pour éviter de trébucher. Tête-de-Loup remonta sa barque sur la berge et éclata de rire en voyant appliqué à sa nouvelle démarche.

- Formidable, ton pas ! Tu vas avoir un de ces succès !... Allez, on y va, ça va être l'heure de la bectance... heu... Ruban ! »

Ruban vérifia que son sac était toujours bien fixé sur ses épaules et fit signe qu'il était prêt. Il n'avait perdu que son couteau dans sa chute.

Tête-de-Loup ne marchait pas, il trottait sur le chemin, loin devant Ruban, faisait demi-tour, revenait vers celui-ci, passait derrière lui, puis repassait à nouveau devant lui, soufflant bruyamment, avec de petits gestes d'encouragement à l'adresse de Ruban. Celui-ci faisait de gros efforts pour lever les pieds juste ce qu'il fallait pour passer sans trébucher. De temps à autre, un cri d'oiseau faisait sursauter Ruban qui s'émerveillait de la netteté du son dans ce monde non-protecté.

La végétation se faisant plus clairsemée, des unités apparurent. Des unités étranges, avec des formes cubiques et des arêtes vives. Dures, même, pour l'œil de Ruban. Certaines unités

étaient très hautes. Et devant chacune, il y avait des assiettes étranges, avec des roues et des habitacles fermés. En passant près d'une, Ruban aperçut un curieux poste de commande avec une nouvelle roue, plus fine celle-ci. Il eut un moment de joie en pensant qu'il voyait enfin des assiettes du Monde Infernal, ces assiettes qui font de la musique avec un pot d'échappement.

Tête-de-Loup ne courait plus, il marchait devant Ruban en se dandinant comme s'il allait tomber à chaque pas. Ils croisèrent plusieurs Êtres. Tête-de-Loup en salua certains, et tous regardaient Ruban avec étonnement. C'était agaçant. Ruban essaya de se dandiner comme son compagnon : il lui sembla que les regards sur lui étaient moins insistants. Il s'appliquait donc quand un ronflement sauvage venant de derrière lui le fit se jeter sur le côté, par peur d'être renversé. Une assiette venait de passer. Devant la mine étonnée de Tête-de-Loup, Ruban se justifia :

- Je n'ai pas l'habitude d'entendre la musique des assiettes à roues du Monde Infernal...
- Quel charabia ! s'esclaffa Tête-de-Loup. Si à chaque voiture qui passe, tu te jettes dans le fossé, on ne va pas avancer bien loin !... La musique des assiettes ! T'es pas possible, toi ! Ha ! Ha ! Les assiettes à roues... Formidable !...

Ruban, un peu vexé, se vengea en pensant que Tête-de-Loup n'aurait pas survécu longtemps à Amounia, qu'il aurait fini comme Placentès, renversé par une assiette... ou une voiture sans roue, au choix.

Tête-de-Loup s'engouffra dans une Unité, poussa une porte et cria :

- Hé ! Les gars ! Venez voir ! Il y a un nouveau. Arrivez que je vous présente Ruban-de-la-Bulle aux oreilles fragiles !...

CHAPITRE 24

LE CUBE

Des pas rapides dévalèrent une volée de marches et un visage souriant apparut à Ruban.

- Carburator, Ruban... de la Bulle, dit Tête-de-Loup en guise de présentation.

Ils échangèrent une poignée de main.

- Bienvenue au Cube, dit Carburator.

Ruban fit un signe de remerciement et se retourna. Un pas lent et lourd descendait l'escalier; le sol tremblait.

- Je te présente Caillasse, dit Tête-de-Loup à l'adresse de Ruban.

Caillasse s'avança avec un pas de sénateur. Il était couvert de pierres. Seules ses mains et sa tête ne l'étaient pas, et encore, son crâne dégarni et lisse allait assez bien avec le reste. Sans sourire, mais sans dureté non plus, Caillasse leva son bras pour tendre sa main à Ruban. Les cailloux s'entrechoquèrent comme un léger éboulis et Ruban, en saisissant la main, sentit tout leur poids.

- Salut, dit Caillasse content de l'effet qu'il produisait sur Ruban.

- Salut, dit Ruban en essayant de prendre l'accent qu'ils avaient tous.
- Y a-t-il assez à manger pour lui ? s'enquit Tête-de-Loup auprès de Carburator.
- Pas de problème, répondit celui-ci.
- J'ai de quoi manger, ajouta Ruban en déposant son sac.

Une bordée de jurons lancée depuis le haut de l'escalier le fit se redresser. Un curieux pas descendit les marches et apparut sur une seule jambe un Être qui paraissait furieux.

- Bordel de merde ! Ce n'est pas un peu fini ces plaisanteries à la con ? Où avez-vous planqué mon pied ? Tas de rigolos de mes deux !

Carburator, hilare, lui montra sous l'escalier une chaussure avec un bout de mollet qui dépassait.

- Ah, c'est malin ! C'est malin ! dit l'Être à cloche-pied en sautillant vers sa prothèse qu'il fixa en un tournemain.

- Ruban, je te présente l'Émietté, dit Tête-de-Loup avec un grand sourire.

L'Émietté, enfin sur deux pieds, s'avança vers Ruban et grimaça un sourire en lui tendant la main. Ruban la saisit et, horreur, il se retrouva avec un morceau d'avant-bras et la main de l'Émietté dans la sienne, mais... sans l'Émietté ! Un éclat de rire général salua l'événement. L'Émietté, très content de lui, récupéra son avant-bras et sa main pour les fixer, et Carburator annonça, comme à la foire :

- L'Émietté ! Pratiquement plus une seule pièce d'origine et entièrement démontable !...

Ruban encore sous le coup de sa frayeur secoua ses épaules par politesse, et Tête-de-Loup lança entre deux rires :

- Allez ! A table à présent. »

Ruban fut invité à s'asseoir. Carburator ajouta un couvert et Tête-de-Loup raconta comment il avait sauvé Ruban de la noyade. Les questions fusèrent et Ruban dut confirmer qu'il venait bien de la Bulle. Devant leur scepticisme, il alla chercher dans son sac une boîte de vitamines et leur fit goûter. Ils reconnurent que cela ne ressemblait à rien de ce qu'ils connaissaient, et il fut donc admis que Ruban venait sans doute de la Bulle, mais que la chose devait rester secrète entre eux, vue l'étrangeté de l'affaire. Ruban s'efforça de goûter la cuisine de ses nouveaux amis. Il apprit que Tête-de-Loup et l'Émietté travaillaient ensemble au Cube à confectionner des objets - auxquels il ne comprit rien - avec le Protect, pour les vendre ensuite. Il apprit aussi que Carburator bricolait les voitures - ces espèces d'assiettes à roues -, et que Caillasse, sans emploi, s'occupait à muscler son corps en augmentant régulièrement la charge de pierres qu'il portait.

Quand Ruban annonça qu'il était spécialiste en bruits, cela fit beaucoup rire, et il dut s'expliquer sur son métier d'éleveur, qui visiblement recouvrait ici un autre travail. Tête-de-Loup proposa à Ruban de travailler avec lui et l'Émietté dans l'atelier, ce que Ruban accepta avec joie, heureux de se sentir intégré aussi rapidement. Pour clore le repas, les hôtes de Ruban entonnèrent un chant qui rappela à ce dernier la voix de Vocifère. Ils chantèrent puissamment, Carburator virant rapidement au rouge avec une veine bleutée saillante zébrant son cou. Ruban,

hypnotisé par la veine et craignant une éventuelle rupture, prit un bain de sensations sonores nouvelles. A la violence du chant succéda un silence paisible. Chacun vida sa coupe et se leva de table.

- Viens voir l'atelier, proposa Tête-de-Loup à Ruban. Ils gravirent les marches et, arrivés à l'étage, Tête-de-Loup poussa une porte et dit à Ruban :

- Tu dormiras ici avec Caillasse, il reste un matelas de libre. Carburator te passera des habits plus... normaux ! Vous devez avoir la même taille. L'atelier est au fond. »

En pénétrant dans l'atelier, Ruban faillit se sentir mal : des feuilles de Protect étaient roulées ou empilées ça et là, et Ruban retrouvait la même sensation auditive qu'à Amounia. Il n'en dit rien, et pendant qu'il retrouvait un calme intérieur, Tête-de-Loup donnait quelques explications :

- On découpe des morceaux de cette matière de merde sur la Bulle. Avec cette petite machine, on arrive à faire des feuilles très minces. Puis on les traite dans ce bain chimique et on leur donne la forme appropriée. Ce disant, il attrapa une poignée de petits objets souples et translucides.

- Et comment appelle-t-on ça chez vous ? dit Ruban vivement intéressé.

- Des capotes, répondit Tête-de-Loup.

- Et à quoi ça sert ? reprit Ruban.

- Ha ! Ha ! Formidable !... Il est impayable ! A quoi ça sert les capotes !... Il faudra que je la ressorte celle-là... Ha ! Ha ! Ha ! T'es vraiment un marrant, toi !...

CHAPITRE 25

GLAISE

La vie au Cube faisait du bien à Ruban. Il commençait à perdre son accent et il apprenait rapidement le vocabulaire du Monde Infernal. Il découvrait aussi que la norme, c'était le Monde Infernal, et l'exception, la Bulle. Il se débrouillait plutôt bien à l'atelier et avait enfin compris à quoi servent les capotes. Car, dans le Monde Infernal, les Êtres s'accouplaient, comme les animaux. C'était une coutume qui semblait à la fois barbare et enviable à Ruban. Barbare, car il venait d'un monde où cette tâche était laissée aux Êtres reproducteurs et aux biologistes, tandis qu'ici, tout le monde risquait parfois sa vie dans des ébats qui paraissaient à Ruban d'un autre âge. Et les maladies transmises par le sexe étaient nombreuses, et certaines mortelles. D'où le relatif succès de leur fabrique artisanale de capotes.

Mais coutume enviable aussi, car Ruban devinait dans certains embrassements et enlacements amoureux qu'il avait surpris au hasard de ses promenades, des trésors brûlants qui lui semblaient interdits. Bien sûr, il avait appris depuis Amounia à se soulager dans son lit, seul, le soir, discrètement et avec la dose de honte nécessaire et jamais suffisante. Mais se nourrir exclusivement de fantasmes le laissait sur sa faim. A part cette question - qu'il ne pouvait même

pas oublier lorsqu'il travaillait -, il avait entrepris de courir, comme Tête-de-Loup. Au début, ce fut très difficile : non seulement il n'avancait guère plus vite que s'il avait marché, mais en plus il s'essouffait et revenait avec des courbatures si douloureuses, dans les mollets notamment, que l'Émiété lui avait conseillé d'aller voir un prothésiste de sa connaissance. Mais à force de volonté, Ruban réussit à ne plus trop souffrir.

Ses courses matinales le conduisaient régulièrement aux abords de la Bulle, là où Tête-de-Loup l'avait repêché. Il y revenait sans nostalgie, simplement parce que c'était un coin tranquille. A part Tête-de-Loup et lui, personne ne s'aventurait dans ces parages. Comme ces courses se faisaient à l'aube, Ruban savait si Tête-de-Loup était passé avant lui aux fils de toiles d'araignées qu'il y avait ou pas.

Ruban avait remarqué que quand il prenait un fil à hauteur du visage, il entendait nettement son craquement fin et sec. Il en fit part à Tête-de-Loup qui ne l'avait jamais remarqué avant que Ruban ne le lui dise. Tête-de-Loup en conçut une certaine admiration pour Ruban que désormais il appela parfois « l'Oreille ». Toutes ces sorties au lever du jour faisaient du bien à Ruban. Il n'allait nulle part puisqu'il revenait toujours à son point de départ, mais intérieurement, il se sentait en mouvement.

Il y avait beaucoup de passage au Cube et toujours de l'ambiance. L'un des visiteurs les plus réguliers était Glaise. « Des tierces, des sixtes, avec du patchouli ! », c'était le cri de guerre de Glaise. Glaise était collant. Il se trouvait grand musicien. Dès qu'il était au milieu d'un groupe, il fallait qu'il organise ce qu'il appelait de la musique : des tierces, des sixtes,... Et il s'évertuait à faire chanter ces intervalles au groupe réquisitionné. Il se vautrait littéralement dans ses harmonies suaves avec un bonheur qui faisait d'abord plaisir à voir, puis finissait par agacer. Son visage alors pouvait se résumer à deux yeux fermés derrière une paire de lunettes plantée dans une barbe souriante. Au moindre relâchement, des yeux noirs s'allumaient derrière ses lunettes, puis se refermaient de plaisir.

Le problème était qu'il ne voulait plus s'arrêter. Le groupe en avait rapidement assez de chanter des tierces, mais lui ne manifestait jamais un signe de fatigue. Cela dégénérait toujours. Les chanteurs finissaient par n'en faire qu'à leur tête et rigolaient. Glaise se fâchait tout rouge devant un tel manque de respect et la perte de ses tierces, et tout le monde lui tombait dessus pour lui flanquer une volée. La barbe hérissée et les lunettes de travers, Glaise s'étouffait d'indignation et protestait véhémentement. Mais sitôt calmé, il n'était pas rare de le voir revenir à la charge.

L'arrivée de Ruban dans le groupe modifia la situation car ce dernier eut l'idée un jour de faire goûter à Glaise un des nombreux cachets classiques qu'il avait apporté d'Amounia. L'effet fut immédiat. Glaise se roula dans l'herbe durant toute la durée du cachet, avec un contentement proche de la béatitude, puis finit par s'endormir en suçant son pouce. Les fois suivantes, Glaise

n'importuna plus le groupe, mais dès que Ruban était là, il se mettait non loin de lui et le fixait, les yeux mouillés de reconnaissance, le suppliant. Ruban n'aimait pas trop cette situation et y mettait fin en offrant un cachet classique au malheureux qui s'adonnait alors à l'extase que lui procurait cette pilule.

Parmi les nouveautés qui fascinaient Ruban, il y avait les voitures, ou plus précisément leurs bruits. Cela le rapprochait de Carburator qui passait ses journées le nez dans les moteurs. Quand ce dernier expliquait l'utilité de telle pièce ou le problème technique qu'il avait à résoudre, Ruban acquiesçait sans tout bien comprendre, mais heureux de découvrir ces étranges machines. Et quand venait le moment de l'essai, là, Ruban était tout ouïe, classant les différents bruits qu'il percevait et sensible à toutes les vibrations. Ce qu'il préférait par dessus tout, c'était la mise en chauffe des voitures plus sportives, avec des accélérations répétées, et les sons expressifs des gaz expulsés par le pot d'échappement. Oui, c'était vraiment de la musique, et Carburator partageait complètement ce sentiment. La plupart des pannes étaient détectées grâce à des variations sonores, et les plus fins réglages se faisaient aussi à l'oreille. Et la tête sous le capot, ils communiaient au plaisir d'un moteur qui tourne rond en tirant sur le câble d'accélérateur. L'Émietté les avait surpris plus d'une fois et répétait à qui voulait l'entendre : « Tant qu'ils prennent leur pied, ils laissent les miens en paix... »

CHAPITRE 26

L'ÉMIETTÉ

L'Émietté était un chef-d'oeuvre de haute technologie. Sa présence attirait du monde au Cube : des scientifiques, des journalistes et des curieux. Les curieux étaient rapidement écartés par l'Émietté lui-même qui produisait un des nombreux scénarios qu'il avait mis au point pour chasser les intrus. Cela pouvait être la blague qu'il avait faite à Ruban, les rires en moins et des cris de douleurs en plus. Ou bien il agitait un de ses bras de gestes désordonnés et prétendait qu'il échappait à son contrôle. Puis il se battait avec le membre en révolte qui lui allongeait quelques claques, et renversait un peu de vaisselle. Il suppliait alors le ou les Êtres présents de fuir pendant qu'il en était encore temps. Pour les plus poisseux, ceux qui avaient deviné la blague, l'Émietté s'asseyait, les fixait sans un mot, et commençait un terrifiant démontage : il posait son dentier sur la table, puis sa mâchoire inférieure, son palais, - sa langue était d'origine -, son nez, un œil, puis l'autre... C'était assez effrayant et insupportable à voir. Aucun curieux n'avait atteint le deuxième œil.

En revanche, les journalistes et les scientifiques de passage étaient bien accueillis. Ils venaient moins pour les curiosités anatomiques de l'Émietté que pour réfléchir avec lui à la question : « qu'est-ce qui constitue l'identité d'un Être ? » Il était en effet facile de comprendre que

l'Émietté moins une jambe et moins un bras restait toujours l'Émietté, mais l'Émietté n'était pas seulement couvert de prothèses : il était aussi rempli de greffes, et peu d'organes restaient d'origine. Même le cerveau était partiellement remplacé ! Et après chaque nouvelle opération, lorsqu'on lui posait au réveil la question rituelle : « Qui êtes-vous ? », l'Émietté répondait toujours : « L'Émietté, qui continue à vous emmerder!... »

Sa mémoire n'était pas parfaitement intacte, mais ni plus ni moins défaillante que celle d'un autre Être de son âge. Bref, l'Émietté était un champ d'exploration pour les scientifiques, de bons papiers pour les journalistes, et une question métaphysique pour tout le monde... sauf pour l'Émietté lui-même.

Ruban lui avait demandé comment il en était arrivé là, et l'Émietté lui avait raconté son enfance pauvre et misérable, et la chance qu'il avait eu de rencontrer un premier chirurgien qui cherchait un volontaire pour des essais de greffes d'organes moyennant un confortable dédommagement. L'Émietté, devant l'espoir de n'être plus pauvre, avait tout de suite accepté. Puis d'autres médecins étaient venus : des prothésistes, des chirurgiens des pieds, des chirurgiens des tripes, des chirurgiens des cheveux, des psychiatres même. Bref, tout ce que le corps médical compte de sommités. L'Émietté avait toujours monnayé ses opérations pour continuer à n'être pas pauvre. Il connaissait un certain répit depuis qu'il avait rencontré Tête-de-Loup et qu'il travaillait à l'atelier du Cube. Et puis, il fallait bien le reconnaître, l'Émietté n'avait plus grand-chose à vendre de lui-même !... Il fallait juste prévoir de temps en temps le remplacement d'une prothèse usée, certaines étant encore sous garantie - pièces et main-d'oeuvre -, mais d'autres, hélas, plus.

L'Émietté était heureux au Cube, il continuait à se sentir lui-même. Le seul inconvénient à sa situation qu'il reconnut devant Ruban, c'était l'impression désagréable de toujours oublier quelque chose lorsqu'il faisait un mouvement. Quand il se levait d'une chaise, par exemple, il avait pour manie de regarder sous et autour du siège. Au cas où un morceau serait tombé. Mais à part cet inconvénient, somme toute relatif, l'Émietté se sentait bien dans sa peau. Du moins dans ce qu'il en restait.

CHAPITRE 27

RÊVES DE GLOIRE

En découvrant ce monde et ses nouveaux amis, Ruban se demandait ce qu'il allait faire de sa vie. Il ne se voyait pas confectionner des capotes le restant de ses jours. Même si Tête-de-Loup l'encourageait souvent en lui disant que, s'il le voulait, il pouvait continuer la fabrication, qu'il était doué pour ce travail. Mais Ruban se méfiait de cet avis et se souvenait qu'il s'était retrouvé éleveur à Amounia en suivant les avis.

Il se rendait compte qu'il faisait surtout un très bon compagnon de travail, vue la maîtrise qu'il avait de lui-même, fruit de l'éducation qu'il avait reçue à Amounia. Alors que ses amis du Cube avaient leur caractère bien affirmé, leurs moments de colère, leurs excitations passagères ou leurs fâcheries, Ruban, lui, restait d'humeur égale, était discret, ne polémiquait pas, essayait d'apaiser les querelles et n'élevait jamais la voix. Il comprenait très bien Tête-de-Loup et se mettait facilement à sa place : quel bonheur de travailler avec quelqu'un qui ne se met jamais en opposition, est de nature dévouée et cherche à bien faire !

Le problème était qu'il n'était pas Tête-de-Loup. Il était Ruban. Et son éducation et son caractère lui conféraient une qualité qui avait un terrible revers : la qualité, c'était l'adaptation, et le revers, c'était une continuelle crise d'identité. Il se trouvait bien partout, mais lui-même nulle part. Il enviait l'Émiété qui ne doutait pas de lui-même malgré son côté démontable, alors que lui, au contraire, se sentait en constant danger de dispersion, comme un puzzle mal ajusté, sans trouver l'unité profonde de son Être.

Le monde du bruit l'attirait, il le comprenait bien, comme un nécessaire contrepoids à son propre silence. Et ce qu'il vivait comme un manque de consistance se muait parfois en révolte. Oui, le monde saurait qu'il existe, lui, Ruban ! Alors, il nourrissait l'espoir de marquer de son empreinte son passage dans ce monde. Il se sentait ambitieux, et aurait facilement admis qu'il espérait devenir célèbre. Il rêvait de gloire et s'amusait à se promener avec des lunettes de soleil en rasant les murs et en imaginant que tout le monde voyait en lui le génie qu'il était devenu. Le seul résultat était que le peu d'Êtres qui auraient pu le reconnaître ne l'identifiait plus sous son déguisement.

Dans ces moments de mégalomanie, le seul bruit qu'il jugeait digne d'intérêt était le bruit médiatique. Laisser son nom dans l'histoire, d'une manière indélébile, irréfutable. Que le monde enfin, infernal ou pas, sache qu'il existe ! Que l'on répare cette injustice monstrueuse : ne pas l'avoir reconnu comme un génie ! « Génie de quoi ? » se demandait-il. « Là n'est pas la question », se répondait-il aussitôt sans se démonter. Génie. Un point c'est tout.

Son rêve d'immortalité en prit un sérieux coup lorsqu'il apprit que le monde n'en avait plus que pour 4,5 milliards de cycles - ou d'années, comme on disait ici - Si l'immortalité devait s'arrêter à cette barrière prévisible et inévitable, il sembla à Ruban qu'il ne valait même plus la peine d'essayer d'être célèbre. « A quoi bon bâtir, laisser une trace, une œuvre, répandre mon génie, si c'est pour que tout ça s'évanouisse dans 4,5 milliards d'années ? » s'énerma Ruban, mi ironique, mi sérieux.

Le monde devint subitement trop étroit pour son désir de conquêtes. Alors Ruban commença à regarder le ciel, à contempler les étoiles. « Au moins, quand ce monde-ci aura fini de vivre, d'autres étoiles, d'autres planètes continueront, elles », se dit-il. Cela recula cette ridicule limite de 4,5 milliards d'années, et permit à Ruban de nourrir l'espoir de perdurer quand même...

CHAPITRE 28

BITUME ET CAILLASSE

En attendant une hypothétique gloire, Carburator apprit à Ruban à conduire les voitures. Elles n'avaient pas la souplesse des assiettes, mais étaient en revanche beaucoup plus amusantes à piloter. Et beaucoup plus dangereuses du fait de leur non protection. Ruban aimait bien le côté remuant des voitures, et surtout les bruits qui en sortaient. C'était d'une grande variété sonore, avec de grandes différences d'un modèle à l'autre.

Il y avait bien sûr les bruits du moteur proprement dit, variant suivant le nombre de cylindres, la vitesse de rotation et l'architecture de l'ensemble. Mais il y avait aussi ceux de l'échappement, des différentes commandes du tableau de bord comme le clignotant, le klaxon, l'essuie-glace, les lèves vitres électriques, les bruits de la boîte de vitesse, des pédales, etc. Il y avait encore les bruits de roulement, différents suivant les bitumes ou les revêtements : leur plainte variait avec la vitesse de la voiture.

Ruban avait découvert une portion de route particulièrement sonore. Il avait remarqué qu'à faible vitesse et haut régime moteur, on entendait clairement deux sons produisant un intervalle parfaitement mesurable ; la tierce, notamment, parmi quelques autres possibles.

Lorsque sa provision de cachets classiques fut épuisée et que Glaise fut à nouveau insupportable, Ruban emmena celui-ci en voiture pour lui faire remarquer ce phénomène. Glaise fut ravi et vint s'entraîner souvent pour produire cette tierce qu'il affectionnait tant. Et il retrouvait alors un bonheur attendrissant. Hélas pour Glaise, cette portion de route droite était étroite et fréquentée par un trafic important. Et Glaise, pour obtenir sa chère tierce, était obligé de rouler vraiment doucement. Alors se produisait toujours le même scénario : les voitures s'agglutinaient à celle de Glaise, s'énervaient rapidement de la lenteur de son véhicule, et ne pouvant pas dépasser, klaxonnaient. Glaise, furieux de ces dissonances, gratifiait ses suivants de gestes sémaphoriques désobligeants, ce qui avait pour effet d'augmenter le nombre de mécontents et le volume sonore du cortège. Glaise finissait alors par s'arrêter, sortait de sa voiture pour faire taire ces klaxons blasphématoires, et là, il se trouvait toujours trois ou quatre automobilistes excédés qui venaient lui flanquer une raclée. La barbe en pétard et les lunettes de travers, aussi méprisant qu'il pouvait l'être sans risquer de se prendre une seconde volée, Glaise laissait passer ces Êtres frustrés qui ignoraient la jouissance de la tierce. La vie de Glaise n'était pas drôle tous les jours. Mais enfin, pendant ce temps, il fichait un peu la paix aux habitants du Cube.

Caillasse, lui, ne réclamait rien à personne et était peu loquace. Ruban ne l'avait jamais vu faire un geste rapide ou violent. Caillasse ne participait jamais aux raclées de Glaise. Il faut reconnaître que c'était préférable ainsi... La lenteur, le refus du geste inutile, le parfait contrôle de

soi et le culte de son corps étaient toute la philosophie de Caillasse. Ruban, qui partageait sa chambre, avait pour lui du respect. On en aurait eu à moins.

Tous les soirs avant de se coucher, Caillasse se dévêtait : il quittait les grappes de pierres fixées sur un treillis de son invention, et Ruban pouvait admirer son corps aux muscles saillants, comme à l'étroit sous sa peau. Et les jours de repos, Ruban pouvait suivre le travail de son compagnon. En effet, chaque matin à heure fixe, Caillasse réveillait ses muscles un à un, avec une grappe de pierres, dans de lents mouvements. Ruban, dans un demi sommeil, aimait entendre les pierres s'entrechoquant délicatement, auxquelles s'ajoutaient les craquements plus sourds des articulations. Caillasse finissait ses exercices par la fixation de toutes les grappes de pierres qu'il avait décidé de porter pour la journée. Il devenait une sorte de menhir ambulante. Le plus grand plaisir que l'on pouvait lui faire, c'était de lui offrir une belle pierre. Il se faisait alors un devoir amical que de l'adjoindre à celles qu'il portait déjà. C'était, pour Caillasse, comme s'il avait porté un peu des difficultés de celui qui lui avait fait ce don.

Caillasse ne travaillait pas, mais il avait un rôle pacificateur au Cube, et rassurant pour ses habitants. Sa seule présence calmait les excités et dissuadait d'éventuels agresseurs. Le seul qui se risquait à l'asticoter et ne paraissait pas le craindre était l'Émietté, qui aimait à se moquer de lui et de son culte du corps en soulignant qu'il y avait deux muscles que Caillasse ne faisait pas beaucoup travailler : son cerveau et son sexe. Et Caillasse, qui n'aurait pas admis ces plaisanteries d'un autre que l'Émietté, restait de marbre pendant ces attaques. Il esquissait un sourire en coin où on lisait en gros ceci : « Cause toujours, je peux bien tolérer ça d'un Être si diminué, et ma protection t'es toujours acquise. »

CHAPITRE 29

ANGOISSE

Il y avait maintenant presque une année complète que Ruban vivait au Cube. Un matin, il décida de se réveiller tôt, juste avant les échauffements de Caillasse, pour aller faire sa course en solitaire. Quand il se mit à trotter sur ses chemins préférés, il sut aussitôt que Tête-de-Loup n'y était pas encore passé à cause des nombreux fils d'araignée qu'il rompit. Le temps était assez lourd et Ruban peinait malgré sa faible vitesse. Il mettait toute son application à poser les pieds doucement pour éviter les chocs qui lui occasionnaient à la longue des douleurs dans le dos.

Il arriva près du lac de la Bulle. Le lever du jour était assez avancé, le moment de l'étal approchait : le sifflement devenait très faible, comme expirant. Ruban se trouvant plus fatigué que d'habitude à cause de la tendance orageuse prit le parti de se reposer un peu face à l'eau noire. Pendant qu'il retrouvait une respiration plus calme, il goûtait cet instant de paix. Paix qui devint profonde avec le complet arrêt du sifflement. L'esprit de Ruban papillonnait d'une idée à l'autre, lorsque son regard fut attiré vers la cicatrice. Tout était calme. Le silence était un peu épais à

cause de l'orage qui approchait, mais tout était calme. Ruban sentit une peur sourdre en lui, comme une terreur enfantine. Rien pourtant n'avait bougé. C'était l'égal, et le silence était absolu. Sauf que Ruban avait le cœur qui cognait, une suée brutale qui lui mouillait le front, et comme une incontrôlable panique qui l'envahissait. Il eut le besoin de se cacher et se traîna dans les buissons derrière lui tout en continuant à observer la Grande Déchirure.

Il avait envie de partir, de courir sans se retourner, de céder à cette panique, et en même temps il se sentait cloué au sol, comme dans ces cauchemars où le corps refuse de fuir un danger imminent. Son regard restait fixé sur le passage par où il était venu. Ça allait venir aussi, il en était sûr, par le même chemin qu'il avait emprunté voici un an. Et ça allait arriver maintenant, sous ses yeux dilatés par la peur. Un peu de rouge apparut sur le Protect à hauteur de la fuite, puis se forma comme une coulée de sang qui descendit lentement sur toute la hauteur de Protect pour finir dans l'eau noire.

Terrifié, Ruban vit la coulée de sang devenir plus forte pendant un moment, puis elle sembla se tarir. Alors un premier corps broyé apparut lentement par le passage, sanguinolent et apparemment sans vie, qui glissa le long du Protect comme un pantin désarticulé et s'enfonça dans l'eau noire, sans bruit. Puis un autre suivit, plus rapidement expulsé, et un autre, et encore un autre, comme une diarrhée de viandes inertes. Ruban, au comble de l'horreur, en compta dix, et au dixième le sifflement reprit.

L'eau noire retrouva sa surface lisse. Ruban ne savait pas nager, et même s'il avait su, il n'aurait jamais pu aller vers ces amas de chairs sanglantes tant était grande sa répulsion. Avec le retour du sifflement, Ruban sentit un soulagement immédiat. Et il commença à respirer plus normalement. Un soudain bouillonnement de l'eau apparut à la base du Protect. Son sang se figea. Une tête émergea de l'eau noire et autant que Ruban put le distinguer malgré la distance, les orbites étaient vides. Le crâne approchait lentement du rivage, puis un corps entier sortit de l'eau, un corps sanglant d'une maigreur effrayante, un squelette partiellement recouvert de chairs. Une fois hors de l'eau, la chose parut humer l'air. Ruban, à une vingtaine de mètres à peine, se tassa derrière son bouquet de feuillages. Puis le regard vide se posa sur Ruban, et la chose se mit en mouvement.

Ruban eut juste le temps d'apercevoir que la chose tenait dans une main son couteau, et il se jeta en arrière dans les fourrés et courut comme s'il avait la mort à ses trousses. Jamais il n'avait couru si vite de sa vie. Il arriva au Cube dans un piteux état, ayant du mal à retrouver son souffle. Caillasse et Carburator s'efforcèrent de le calmer. Tête-de-Loup et l'Émietté, réveillés par l'agitation, vinrent aux nouvelles. Ruban exigea que l'on ferme la porte à clé et, toujours sous l'emprise de la peur, il décrivit à ses amis ce qu'il avait vu ce matin et le lien qu'il faisait avec son passé à Amounia. Il raconta pour la première fois en détail comment il était sorti d'Amounia après le suicide d'Acaridie. Chacun paraissait désolé de voir Ruban dans cet état.

Tête-de-Loup prit la parole et suggéra qu'il avait été sans doute victime d'une hallucination, que c'était les remords qui le poursuivaient, et que le mieux, pour dissiper toute crainte, était d'y retourner tous ensemble tout de suite. Ruban refusa d'abord, puis sous l'amicale pression du groupe, et se rendant compte du ridicule et de l'irrationalité de sa peur, il consentit à y retourner.

L'orage avait éclaté et une pluie forte les accueillit. Caillasse ouvrait la marche d'un pas puissant et rassurant, Tête-de-Loup avait pris Ruban par l'épaule ; Carburator, rendu inquiet par le récit de Ruban, avait empoigné une clé à molettes de trente. Seul l'Émietté était gai et plaisantait. Arrivant dans les chemins creux, ils se mirent en file indienne et avancèrent en silence. La pluie cessa, et on n'entendit plus que les gouttes des arbres s'écrasant sur le tapis de végétation, et les légers frottements pierreux de Caillasse, sur fond de sifflement qui s'amplifiait. Ce dernier devint très fort : ils arrivaient au bord du lac. Ruban chercha des traces sur le rivage et n'en trouva pas. Ils scrutèrent tout le Protect le long de la cicatrice et n'aperçurent aucune trace de sang.

- Avec la pluie qui est tombée, les traces ont dû s'effacer, suggéra Ruban.
- A moins qu'il n'y en ait jamais eu, rétorqua Tête-de-Loup, pensif.
- Si au moins on retrouvait mon couteau au fond de l'eau, je serais complètement rassuré..., soupira Ruban.

Chacun admit qu'il paraissait difficile de le retrouver dans ce cloaque. La petite troupe s'en revint un peu plus détendue. Seul Ruban resta d'humeur sombre.

CHAPITRE 30

A LA MER

Pour les premières vacances qu'ils décidèrent de passer ensemble, ils choisirent d'aller au bord de la mer, à la grande joie de Ruban. L'immensité de l'horizon fit du bien à tous. Ruban découvrait enfin les grandes vagues auxquelles il rêvait jadis, leur inexorable gonflement, leur fracas sur les rochers et leurs gerbes d'écume. C'était une atmosphère qui purifiait, balayait et lavait les yeux, les oreilles et la tête de Ruban. Il resta des heures entières à contempler ce spectacle grandiose, toujours changeant, et s'émerveillait de la fantastique palette sonore de la mer.

L'eau noire du lac de la Bulle n'était plus ici qu'un mauvais rêve. Caillasse arpentait les rochers, et quand il découvrait un très beau galet, il le mettait à la place d'une de ses pierres les moins jolies qu'il jetait alors dans l'eau en essayant de faire des ricochets. Tête-de-Loup, toujours actif, nageait quand il ne courait pas, et l'Émietté pêchait le crabe en utilisant sa main artificielle comme appât.

Seul Carburator, qui préférait les moteurs au bord de mer, était peu présent. Il s'était lié avec une bande de motards : Êtres qui chevauchent des voitures à deux roues appelées motos. La

seule brume qui vint voiler ce beau séjour fut d'apprendre que Glaise avait eu un accident de la route. Ses jours n'étaient heureusement pas en danger. Ils surent un peu plus tard, par la plume même de Glaise, que ce dernier, fatigué d'avoir à se battre régulièrement sur la portion de route où il venait produire ses tierces, avait eu l'idée de les produire à l'octave supérieure. Le résultat était qu'il fut obligé de lancer son véhicule à très grande vitesse, qu'il en perdit le contrôle, que celui-ci quitta la route et fit plusieurs tonneaux. Il s'en tirait avec une jambe cassée et des contusions diverses.

Pour en savoir plus, Tête-de-Loup téléphona à l'hôpital pour prendre des nouvelles auprès du personnel soignant. Rassuré, il vint ensuite raconter à ses amis que les médecins étaient pressés que Glaise se rétablisse complètement, à cause des minis scandales qu'il provoquait dans l'établissement de soins. Glaise avait en effet décrété que l'on pouvait souffrir en musique, et même gémir à plusieurs en produisant des tierces, ce qui, à son avis, n'augmentait pas la douleur et favorisait la guérison. Et Tête-de-Loup redonna la description que lui avait faite au téléphone le médecin-chef : Glaise courant avec son plâtre et ses béquilles, poursuivait par deux ou trois malades plus vaillants que les autres, mais particulièrement excédés, dont parfois certains avec leur gouttes à gouttes ! Glaise était immanquablement rattrapé et prenait alors une volée. Le personnel hospitalier se gardait bien d'intervenir, argumentant que les participants à la correction recouvraient un excellent moral, et que ça, c'était réellement bon pour leur guérison !...

A ce récit, tous rirent beaucoup. Carburator et Caillasse s'essayèrent à rire en tierces, et cela dégénéra en un gigantesque fou rire. Ce fut une soirée très gaie.

CHAPITRE 31

BULLES SONORES

Le lendemain, sur la plage, Ruban eut l'idée de confectionner un ballon avec une des capotes qu'il avait toujours sur lui. Pour ne pas se fatiguer à souffler, il avisa Carburator qui travaillait sur la moto d'un de ses nouveaux amis. Ruban fixa la capote sur le pot d'échappement et pria Carburator de mettre la machine en route. La capote se gonfla en se remplissant de fumée, Carburator mit les gaz puis coupa le moteur en remarquant : « Quel silencieux efficace ça fait ! Tu mets des capotes en série et c'est la faillite de la boîte ! Sans pétarade, y'a plus un pékin qui voudra acheter une bécane ! » Ruban s'amusa de la réflexion, fit un nœud à son nouveau ballon et remercia Carburator.

C'était une journée superbe, sans vent, avec un grand soleil. Le groupe joua un bon moment avec le ballon improvisé, puis se mit à l'ombre d'un rocher pour manger les quelques provisions de leur déjeuner. On n'entendait que les bruits de mastication de l'Émietté qui avait depuis longtemps renoncé à donner de l'éducation à ses prothèses. Soudain, tout près d'eux, surgit avec beaucoup

de netteté le démarrage d'une moto, suivit d'une accélération, puis d'un arrêt moteur. Ils se retournèrent ensemble pour découvrir un peu de fumée bleutée montant des débris de la capote que tenait encore, par une pince, un assez beau crabe qui n'était pas le dernier étonné. Carburator, qui avait immédiatement reconnu la moto qu'il avait réparé le matin, fut le premier à dire quelque chose :

- Merde de merde ! Vous avez entendu ça ? Le bruit de la moto était dans la capote ! Ce n'est pas possible...

- Ouais, dit Tête-de-Loup, la fumée je veux bien, mais le bruit ?...

Ruban ne dit rien mais il prit aussitôt une autre capote, la gonfla en criant dedans, ce qui fit très peu de bruit à l'extérieur. Il fit un noeud puis, les yeux pétillants, il approcha son nouveau ballon du crabe encore mal remis de sa première frayeur. Celui-ci se défendit du mieux qu'il put avec ses pinces de cette nouvelle attaque, et le ballon creva. Chacun put entendre distinctement, en lieu et place du crabe, Ruban crier... Ils rirent tous beaucoup devant cette propriété insoupçonnée du Protect. Ruban, lui, était émerveillé et pensait déjà à toute la richesse qu'il pouvait tirer de cette trouvaille.

Pour Ruban, ce fut le moment le plus important de ses vacances. Il passa la fin de son séjour à étudier ce phénomène avec les motos, avec un très grand succès auprès de leurs propriétaires.

De retour au Cube, Ruban poursuivit ses expériences et arriva aux conclusions suivantes :

1) Le Protect gonflé éclatait sans bruit au contact d'un objet pointu ou tranchant. 2) En cas d'éclatement, le Protect qui stockait l'énergie sonore - sans qu'il comprit comment - restituait tout ou partie des vibrations qu'il avait emmagasiné. 3) Les sons, phénomènes vibratoires, se transformaient en chaleur. 4) En gardant au frais - ou mieux, au congélateur - les bulles et leurs sons prisonniers, la conservation était la meilleure possible, sans pertes audibles, et ce plusieurs semaines après.

Pour éviter les inconvénients d'odeurs de gaz expulsés ou d'avoir à souffler, Ruban inventa un petit appareil portable, semblable à un filet à papillons, qui lui permit de confectionner ses bulles sonores. La force des sons ne dépendait pas de la taille des bulles. La dimension indiquait seulement la longueur du phénomène sonore. Ainsi, on pouvait, dans une toute petite bulle, avoir un son très puissant mais très bref. Certains des motards qu'il avait rencontrés lui écrivirent alors pour lui acheter une bulle de bruit de leur machine préférée. C'est ainsi que commença doucement le nouveau commerce de Ruban. Tous au Cube l'encouragèrent, d'autant que c'était un nouveau débouché pour la fabrique de capotes. Ruban trouvait dans cette activité un épanouissement. Il mettait sous bulle tout ce qu'il pouvait, avec une préférence marquée pour les moteurs et les machines. Il étiquetait ses bulles et les stockait au frais, dans la cave.

Le premier problème qu'il rencontra fut avec la poste : une bulle contenant le son d'une moto de course éclata lors du tri postal, provoquant un début de panique parmi les employés et

l'évanouissement de la directrice du centre. Ruban fit parvenir ses excuses au centre de tri et du s'engager à modifier ses emballages. Il mit alors les bulles dans des cubes en carton, ce qui lui facilita par ailleurs le stockage et le rangement. Il obtint un vif succès en lançant sur « le marché des amoureux éloignés » une petite bulle en forme de coeur d'où jaillissait un baiser sonore.

Glaise, bien remis de son accident, trouva l'invention de Ruban formidable, mais fut choqué du peu de goût de ce dernier quand au choix des sons qu'il mettait sous bulles. Il demanda à Ruban de lui confectionner un filet à sons identique au sien, et commença une collection de... tierces musicales ! Glaise se mit à fréquenter alors des chanteurs, des chanteuses et des musiciens. Il les harcelait deux par deux, pour qu'ils produisent les tierces tant convoitées. Relativement, il se prit très peu de volées, car une fois les tierces « embullées », il n'insistait plus et, sautillant comme un satyre, il rentrait chez lui et venait déposer sa nouvelle bulle auprès des autres.

Glaise stockait ses bulles dans son unique pièce qu'il ne chauffait pas, conformément au conseil de Ruban pour leur conservation. Rapidement, elles envahirent son espace vital. Il dut dormir sur ses bulles, son matelas étant totalement recouvert. Et le soir, Glaise se vautrait dans ses bulles silencieuses, mais prometteuses de tellement de plaisirs... Il les chevauchait comme des poupées gonflables, leur parlait, les caressait, de plus en plus coincé qu'il était entre leur niveau et celui du toit. Et il s'endormait dans un sommeil qu'il aimait à décrire comme « le plus délassant, le plus reposant » qu'il ait jamais connu.

Glaise était presque aussi assommant avec bulles que sans bulle. Il n'en finissait pas de venir raconter ses exploits, ses rencontres avec telle ou telle célébrité, l'exceptionnelle qualité des tierces qu'il avait capturées... du bonheur sans fin qu'elles lui procureraient... bref, Glaise était insupportable, comme à son habitude.

C'est l'Émietté qui eut le premier l'idée, non de lui flanquer une raclée, mais d'aller troubler son sommeil « si reposant, si délassant », et tout et tout. L'endroit où dormait Glaise n'était pas très loin du Cube. Alors, une nuit, après avoir bien préparé leur mauvais coup, ils veillèrent et attendirent que tout fut endormit dans le quartier.

Caillasse avait même pris le soin d'enlever ses grappes de pierres pour éviter tout éboulis. L'Émietté tenait dans sa main artificielle trois beaux oursins aux piquants acérés. Tête-de-Loup avait capturé une famille entière de hérissons qu'il tenait précautionneusement dans une boîte en bois. Carburator avait acheté au marché un gros crabe qui bullait dans un récipient plein d'eau, et Ruban avait ramené d'un feu d'artifice plusieurs petites bulles qui promettaient de redoutables détonations. Le plan d'attaque était réglé.

Ils marchèrent silencieusement jusqu'à chez Glaise. Caillasse et l'Émietté firent le guet du côté rue. La fenêtre de Glaise était évidemment fermée, occultée sur toute sa hauteur par des

bulles. Seul un vasistas était ouvert sur le toit, pour donner un peu d'air. Tête-de-Loup, Carburator et Ruban s'affairaient côté jardin. A grand-peine ils réussirent à pousser la porte compressée par les bulles avec Glaise au-dessus. En déplaçant en force quelques bulles, ils firent un petit passage au niveau du sol. Par la porte entrouverte, ils introduisirent dans l'ordre : la famille de hérissons, le crabe à moitié endormi, et le feu d'artifice de Ruban. Ils refermèrent doucement la porte et rejoignirent leurs compagnons sur la rue.

Caillasse prit alors un des oursins que lui tendit l'Émietté. Il attendit un long moment que les nuages voilant la lune se déchirent. Quand ce moment arriva, il lança l'oursin vers la lucarne et celui-ci pénétra dans la pièce. Rien ne se produisit. Sans sourciller, Caillasse prit le deuxième oursin et le lança avec la même adresse. Là, le concert des tierces commença. Caillasse, imperturbable, lança le troisième oursin qui prit le même chemin. Sans doute que Glaise devait s'agiter sur son lit de bulles et provoquait de nouveaux éclatements. De puissantes voix s'élevèrent, auxquelles se mêlaient des instruments. Certainement que dessous, effrayés par le bruit, les hérissons et le crabe participaient à leur manière. C'était inouïe, assez proche du Boulezodrome dans l'insolite. La maison semblait prise de folie. Dans le final, se mêlèrent les explosions du feu d'artifice ponctuées par des cris de terreur de Glaise. Puis ce fut le silence. Glaise sortit de derrière la maison, la barbe hirsute, les cheveux dressés sur la tête, et tenant dans ses mains une bulle non éclatée. Les compagnons s'étaient reculés derrière la haie et contenaient difficilement leur fou rire. Des voisins commencèrent à hurler : « Y en a marre! », « Cette fois ça suffit ! », « Trop, c'est trop !... »

Et aux pieds de Glaise, on voyait en ombre chinoise le gros crabe, les pinces tournées vers lui, qui semblait dire : « Qu'il approche un peu, celui-là, et je le dégonfle comme les autres... »

CHAPITRE 32

BRUIT DE FOND

De cette nuit mémorable, Glaise ne garda pas un bon souvenir. Il soupçonna évidemment le Cube d'être à l'origine de cette vilaine farce, et plus particulièrement Ruban d'en être l'artisan. Les relations restaient cependant courtoises : on se saluait. Mais Ruban lisait derrière sa façade de barbe souriante un regard dur et méchant. « C'est probable, pensa Ruban, qu'il mijote quelque mauvais coup ». Mais comme aucun danger ne se déclarait, il ne prêta plus attention à la rancœur de Glaise.

Ruban poursuivit ses investigations dans deux directions complémentaires : la confection de bulles sonores, et la découverte du monde. Avec son filet à bulles, il poussait les portes des entreprises, petites ou grandes, et découvrait là des trésors de bruits mécaniques, de rythmes, d'ambiances toutes plus étonnantes les unes que les autres. A certains endroits, les bruits étaient formidables : des pilons assenaient des coups sourds, d'énormes rouages broyaient, des métaux

criaient sous le travail. A d'autres endroits, ce n'était que cliquetis délicieux et fins, dans un rythme soutenu et léger à la fois. Sur les circuits de courses où Carburator l'emmenait, Ruban écoutait, ravi, les voitures surpuissantes dont les sons déchirent l'air, avec les échos et les réponses des gradins qui font un contrepoint parfait.

Ce monde produisait des bruits partout, avec une variété stupéfiante. Et dans le même temps, Ruban découvrait que ce monde produisait aussi de la musique et la diffusait partout, mais avec un manque d'imagination alarmant. Ruban achetait des légumes au marché ? On diffusait de la musique. Il se promenait ? Chaque fenêtre ouverte laissait échapper son flot continu de musique. Il allait voir un médecin ? Dans la salle d'attente, il y avait de la musique. Les Êtres, pour la plupart, quand ils montaient dans leurs voitures, mettaient de la musique. Dans les rues mêmes parfois, était diffusée de la musique. Dans les restaurants, il y avait de la musique. Jusqu'aux toilettes où l'on était poursuivi par le flot doux et tendre. Tout le monde ouvrait son robinet à musique. Ruban, qui découvrait des merveilles musicales dans l'histoire et la culture du monde, ne comprenait pas. Il ne comprenait pas pourquoi le tri n'était pas fait, sinon à la diffusion, mais au moins à la réception. Qu'un imbécile programme des musiques abêtissantes, soit. Mais pourquoi personne ne protestait ? L'Émietté lui donna un début de réponse :

- Personne n'écoute plus la musique.
- Mais si personne ne l'écoute plus, pourquoi continuer à la diffuser ? dit Ruban.
- Pour masquer le bruit de l'autre, pour servir de bruit de fond, ajouta l'Émietté.
- Oui, c'est ça, la musique est devenue du bruit de fond, se répétait Ruban, songeur.

En poursuivant ses investigations, Ruban rencontra plusieurs groupes qui se réunissaient pour faire ou pour entendre de la musique, un peu comme au Boulezodrome. Ces groupes sortaient de l'uniformité générale, mais souvent, ils formaient des chapelles à l'esprit sectaire, et n'aimaient qu'une forme de musique, ou qu'une époque, ou qu'un compositeur et méprisaient le reste. Les « Adorateurs de la Tierce » étaient les plus nombreux. Glaise en faisait partie. « L'Académie du Diapason » regroupait 435 ou 440 membres et n'avait jamais réussi à se mettre d'accord sur leur nombre exact. Il y avait la secte satanique du « Triton » dont la devise était : « Diabolus in musica ». Le « Cercle Intègre du Vieux Jeu Authentique Certifié Conforme » avait pour but de jouer de la musique ancienne, avec des instruments anciens, dans l'esprit de l'époque. Ses membres avaient une répulsion marquée pour tout modernisme ou toute évolution. Le progrès était pour eux signe de trahison. Ils étaient facilement identifiables grâce à leurs oreilles particulières, refaites « à l'ancienne ».

Ruban fréquenta ces groupes et d'autres, en assistant à des rassemblements que l'on appelle concerts. Il découvrit alors une constante à ces rassemblements : de nombreux Êtres ne venaient pas découvrir une œuvre ou une interprétation, ils venaient entendre ce qu'ils connaissaient déjà par cœur, en guettant les passages difficiles pour surprendre des erreurs éventuelles. Et s'ils n'en

délectaient pas, leur déception était visible. Ils venaient vérifier que l'on jouait bien exactement la musique, et s'ils ne trouvaient rien à redire, ils avaient cette frustration que Carburator appelait : « le sentiment du contrôleur fiscal qui ne peut procéder à aucun redressement ».

Ruban se lia avec certains musiciens et leur montra ses bulles. Les réactions étaient de deux sortes : il y avait ceux qui aimaient et en redemandaient, et ceux qui avaient un doute sur la santé mentale de Ruban... Restait pour Ruban une énigme : les Êtres, dans leur grande majorité, disaient ne pas aimer le bruit ; ils disaient aussi aimer la musique. Alors pourquoi utilisaient-ils la musique comme bruit de fond ?

CHAPITRE 33 LE MIRACULÉ

Quand la vengeance de Glaise arriva, il y avait bien longtemps que Ruban ne s'y attendait plus. Un matin, alors qu'il réfléchissait à ses projets, Ruban vit arriver le facteur, tout essoufflé :

- Monsieur Ruban ! Une lettre importante... pour vous !

Étonné, il prit le pli officiel et l'ouvrit. C'était une convocation du juge, sur plainte de Glaise... Ruban se sentit aussitôt anéanti, comme un château de cartes qui s'effondre. Le juge le convoquait, et déjà il se voyait traîné au tribunal, enchaîné, condamné et conduit en prison. Car pour Ruban, c'était une évidence : il était sûrement coupable. Il cacha comme il put sa détresse à ses compagnons jusqu'au jour de la convocation.

Il se présenta donc devant le juge qui lui parut aimable. Amabilité que Ruban perçut comme les dernières douceurs que reçoit un condamné à mort lorsqu'on lui demande ses dernières volontés. Renforcé dans sa culpabilité par cette gentillesse suspecte, Ruban ne contesta même pas les faits qui lui étaient reprochés et qui lui parurent pourtant fantaisistes. Il s'étonna de ressortir du bureau du juge libre, et qu'il y ait eu encore besoin d'un procès. Pour Ruban, c'était la fin.

Quand il revint au Cube, il s'effondra, et ses compagnons n'eurent pas à insister longtemps pour qu'il se confie enfin. A l'écoute de ses démêlés judiciaires, l'Émietté et Carburator étaient les plus remontés :

- Il te faut absolument un avocat, dit l'Émietté.
- Pourquoi faire ? Je suis coupable, répondit Ruban.
- Mais non ! Il ne faut pas te laisser faire ! dit Carburator.
- A quoi bon...

Voyant la déprime profonde de Ruban, le Cube veilla tard et tint conseil. Il fut décidé que Ruban irait voir le Miraculé. Carburator et l'Émietté se portèrent volontaires pour accompagner Ruban.

Dès le lendemain, nos trois compagnons se mirent en route. Le Miraculé habitait le centre du creux dépressionnaire, bien connu de tous les météorologues. C'était un Être exceptionnel qui

avait tout vu, tout connu, tout subit. Il aurait du être tué mille fois, aurait du se suicider à chaque instant dramatique de sa vie, mais il survivait, envers et contre tout. En approchant du lieu où vivait le Miraculé, le temps se fit très lourd. La lumière devint grise jaune. Le paysage était aussi triste que celui de la Région-Cendre. Le Miraculé habitait là, dans cet endroit étrange où l'on avait immédiatement cette impression des tristes matins pluvieux qui annoncent une journée perdue à broyer du noir. Le Miraculé habitait le centre du creux dépressionnaire...

Il reçut le trio dehors, sur l'herbe, et les salua. Les traits de son visage étaient très tirés, des valises sous les yeux, un air de chien battu. Tout son être respirait la lassitude, et pourtant, il dégageait une force. Déjà qu'il put tenir debout semblait un petit miracle. Il ne marqua aucune joie particulière à recevoir ses visiteurs, et les fit asseoir dans l'herbe, auprès de lui. L'orage grondait au loin. C'est Carburator qui présenta l'affaire de Ruban. Le Miraculé écouta, sans poser de questions. Ruban, à deux ou trois reprises, précisa le propos de Carburator. L'orage était tout proche à présent. Le Miraculé plongea son regard dans celui de Ruban, et dit :

- La situation est désespérée, mais pas grave.

Au même instant, un vent violent et tourbillonnant les enveloppa, et Ruban vit une tuile, puis deux, trois, et la moitié du toit de la maison du Miraculé s'envoler. Le Miraculé y jeta un coup d'œil puis, sans sourciller, il dit à Ruban, plus fort à cause du vent :

- Il va falloir te défendre ; il va falloir que tu choisisses d'exister, même si tu ne t'en sens pas la force.

L'orage se déchaînait et les éclairs zébraient le ciel noir. La foudre tomba sur la maison qui commença à brûler. Le Miraculé eut pour elle un bref regard, et ajouta :

- Pour t'aider, il te faut prendre aussi un très bon avocat. Va voir celui-ci de ma part.

Le Miraculé tendit à Ruban une petite carte que ce dernier s'empressa de mettre à l'abri dans sa poche. Ils étaient tous trempés. Un Être arriva en courant, ruisselant, et cria à l'attention du Miraculé :

- Maître ! Vos impôts sont arrivés ! Ils ont encore augmentés !

Le Miraculé parut s'arrêter de respirer, il vira au rouge, au blanc, puis encore au rouge, et réussit finalement à conserver son empire sur lui-même. Il respira profondément, regarda encore Ruban, et lui répéta :

- La situation est désespérée, mais pas grave. Adieu.

Ils le saluèrent et coururent pour quitter ce lieu terrible. Ruban, se retournant une dernière fois, aperçut un énorme bloc de rocher qui s'abattit sur les restes de la maison du Miraculé qui regarda ce désastre sans broncher, puis il reprit sa course.

Ruban se sentit nettement mieux après cette visite et trouva le courage de préparer sa défense. Il contacta l'avocat recommandé par le Miraculé : Maître Ténor, du barreau. Puis le jour du procès arriva.

Tout le Cube était là, pour soutenir Ruban, ainsi qu'un nombreux public de curieux. Ruban se sentait bien, mais était impressionné par l'ambiance du tribunal. Maître Ténor, heureusement, était parfaitement à l'aise et rassurait son client. Le Président procéda aux vérifications d'identité, fit prêter serment aux témoins qui se retirèrent ensuite dans une salle à côté. Il tapa alors quelques coups avec un petit maillet, ce qui fit taire la foule, et réveilla le Procureur qui somnolait.

CHAPITRE 34

LE PROCÈS

Président: Silence ! Je déclare la séance ouverte. Procureur, lisez l'acte d'accusation.

Procureur: Le prévenu a été mis en examen pour les crimes et délits suivants :

(embrumé) 1- Bruits ou tapages (R 623-2) troublant la tranquillité d'autrui.
2- Atteinte au respect dû aux morts (225-17) en instituant une minute de bruits à la mémoire des sons disparus.
3- Diffamation et injures (R 621-1) à l'encontre de l'Ordre des Musiciens.
4- Vol de bruits (311-1).
5- Recel de bruits (321-1).
6- Abandon d'ordures, déchets ou autres objets (R 632-1).
7- Acte de terrorisme en introduisant dans l'atmosphère une substance - ici le bruit – de nature à mettre en péril la santé des Êtres (421-2).
8- Et crime contre l'humanité, puisque tendant à détruire partiellement l'Ordre des Musiciens en portant atteinte grave à leur intégrité psychique (211-1).
Voilà. Le total des peines encourues est assez astronomique, je n'ai pas tout à fait fini l'addition, monsieur le Président,... *(il se rendort)*.

Président: Bien. Alors se sont constitués comme Parties Civiles l'Ordre des Musiciens, représenté par monsieur Glaise, la S.A.C.E.B., Société des Amateurs de Chansonnettes et Ennemis du Bruit, représentée par monsieur Papelard, et le Marais Écologique, représenté par monsieur Pommavers. J'ajoute qu'ont été mises sous scellées comme pièces à conviction plusieurs « bulles » confectionnées par le prévenu, monsieur Ruban, domicilié au Cube. Est-ce bien exact ?

Ruban: Oui, monsieur le Président.

Président: Je déclare donc ouverts les débats. Tout d'abord, prévenu, contestez-vous la matière des faits qui vous sont reprochés ?

Ruban: Cela dépend, monsieur le Président.

Président: Comment ça, cela dépend ?

Ruban: Cela dépend de ce qu'on nomme musique et de ce qu'on appelle bruit.

Papelard: Le bruit engendre le bruit !

Pommavers: Le bruit est une pollution !

Glaise: Le bruit est le contraire de la musique !

Président: Toc ! Toc ! Parlez à votre tour et avec mon autorisation, s'il vous plaît. Êtes-vous éclairé, prévenu ?

Ruban: Pas tout à fait encore. J'aimerais que l'on me précise la limite de la musique d'avec le bruit.

Papelard: Facile ! Je peux répondre, monsieur le Président ?

Président: Allez-y.

Papelard: La musique doit pouvoir s'écrire sur une partition, dans un langage universel qui est le solfège. Le reste, c'est du bruit.

Ruban: Au risque de vous attrister, j'ai ici apporté une partition que vous n'aurez, je pense, aucune peine à lire, sur le démarrage d'une moto, puis son départ. Les signes de l'écriture musicale ne sont pas censés décrire le timbre, n'est-ce pas ?

Papelard: *(les sourcils froncés, déchiffrant la partition) ...*

Président: Et moi, je peux voir ?

Ruban: Vous pouvez voir et entendre, puisque c'est une bulle qui fait partie des pièces à conviction.

Président: Produisez la bulle en question. *(On apporte la bulle)*. C'est bien celle-là ?

Ruban: *(vérifiant)* Oui, monsieur le Président. Il suffit de la crever.

Président: Hé bien, crevons. *(On entend la moto qui démarre, puis s'éloigne)*.

Glaise: Arrêtez ! Pitié pour mes oreilles !

Papelard: Le bruit engendre le bruit !!

Pommavers: Ça me rappelle la moto de mon grand-père...

Président: *(souriant)* C'est intéressant. Et conforme à la partition, pour ce que je connais de la musique. Alors, monsieur Papelard, trouvez-nous autre chose pour différencier bruit et musique.

Papelard: Heu... La musique doit être faite avec des instruments de musique. Tout le reste n'est que bruit.

Ruban: Alors, Wagner faisant frapper sur des enclumes ne fait pas de musique, il fait du bruit ?...

Glaise: Nous nous égarons, monsieur le Président. En fait, la musique fait du bien, voilà tout, et le bruit fait du mal. Puis-je produire deux témoins ?

Président: Huissier, faites entrer les deux premiers témoins.
(Entrent deux bouchers en tenue de boucherie)

Boucher 1: Je suis ici pour témoigner que la viande est meilleure quand on met la musique, à l'abattoir.

Président: ...?

Boucher 2: Ouais. Elle est plus tendre. Avant, les bœufs étaient stressés, vous comprenez, ils angoissaient avant de crever, et la viande était filandreuse.

Boucher 1: Maintenant, on met la musique : ça couvre les beuglements et le bruit de la masse sur les crânes. Et la viande, elle est comme ça ! Première qualité !

Boucher 2: Ouais. Mais faut pas les endormir avec n'importe quoi ! L'autre jour, au resto, j'suis tombé sur un steak qui avait du entendre la 5^{ème} de Beethoven avant son coup sur la cafetière : c'était d'un dur !...

Boucher 1: Mozart. Pour la première qualité, c'est toujours du Mozart. Ça devrait être interdit d'utiliser autre chose.

Boucher 2: Ouais. Où va-t-on ? Pourquoi pas du Berlioz, pendant qu'on y est ?

Glaise: (*inquiète*) Bien. Merci, messieurs, ce sera tout.
(*Les bouchers sortent*)

Président: Je ne vois pas en quoi notre débat avance si Mozart est musique et Beethoven ne l'est plus...

Glaise: Ça y est ! J'ai trouvé ! La musique est universellement reconnue comme musique, et le bruit comme bruit !

Ruban: Puis-je à mon tour, monsieur le Président, produire mes deux témoins, l'un après l'autre ?

Président: Allons-y. Huissier ! Faites entrer le témoin numéro trois.
(*Il entre*)

Témoin 3: (*saluant*) Monsieur le Président, Mesdames et messieurs.

Président: Votre nom ?

Témoin 3: De Latrine. Jean-Charles de Latrine.

Président: Votre profession ?

De Latrine: Artiste musicien, pianiste de renom.

Président: Hé bien, déposez.

De Latrine: Ma vie est musique. Je ne respire que par la musique et donne ensuite aux autres l'occasion de m'ouïr, parfois, lors de récitals internationaux.

Président: De récitals internationaux.

De Latrine: Si vous préférez.

Ruban: Vous entraînez-vous souvent, de Latrine ?

De Latrine: Bien sûr. Du matin jusqu'au soir, sans répit, je joue du piano.

Ruban: Monsieur le Président, puis-je faire entrer mon deuxième témoin, madame Lepion ?

Président: Huissier, faites entrer. (*Madame Lepion entre*). Allez-y, madame, déposez.

Lepion: Ma vie est un enfer : j'habite juste au-dessous d'un musicien qui joue du piano toute la journée. C'est un bruit insupportable que je ne peux fuir. C'est un affreux tourment qui me fait tomber de dépression en dépression...

De Latrine: Comment, madame et néanmoins voisine, osez-vous vous plaindre ? Beaucoup d'Êtres sont prêts à payer cher pour être à votre place et entendre de Latrine...

Lepion: Voyez, monsieur le Président, il avoue : c'est bien lui le responsable de ce bruit infernal...

De Latrine: Comment ? Du bruit ? Mais on peut à peine jouer de plus belles musiques !...

Président: (*las*) Bien, merci. Huissier, reconduisez ces deux témoins et servez-moi une aspirine.

Glaise: Monsieur le Président, je crois que j'ai enfin trouvé la différence entre musique et bruit.

Président: (*désabusé*) Allons-y. Expliquez...

Glaise: Pour qu'il y ait musique, il faut qu'il y ait une volonté. Une volonté de faire de la musique, de créer, de construire. Le reste n'est que hasard ou bruit.

Président: Ah! Voilà un argument intéressant. Qu'avez-vous à répondre, monsieur Ruban ?

Ruban: Qu'une volonté ne suffit malheureusement pas. Il faut deux volontés : celle énoncée par Glaise et celle de l'auditeur. Si l'on diffuse une musique et que personne ne l'écoute, peut-on encore légitimement dire qu'il y ait musique ? La musique n'existe-t-elle plutôt pas qu'au seul moment où les deux volontés se rejoignent ? Même différée dans le temps par la partition ou l'enregistrement ? Sinon, c'est de la musique virtuelle... Ou alors, si l'on admet qu'une seule des deux volontés doivent suffire, que ce soit indifféremment au bénéfice de l'artiste ou de l'auditeur. Et admettons que celui qui écoute un bruit puisse y entendre de la musique...

Glaise: Mais enfin, l'artiste vaut plus que l'auditeur !

Ruban: Ah! Là, nous différons, et je ne vous suis pas. D'autant que ce qui fait l'artiste, c'est le public, et non l'artiste lui-même !

(Agitation dans la salle)

Papelard: (*hurlant*) LE BRUIT ENGENDRE LE BRUIT !!

Président: Toc-Toc!! Et les chats font des chats, et les chiens font des chiens!... Changez de disque, un peu !

(Rires et Tumulte)

Président: Toc-Toc-Toc-Toc!! Silence! Ou je fais évacuer la salle!

(Le calme revient)

Ruban: Qu'avez-vous fait avec votre maillet, monsieur le Président ?

Président: Heu... hé bien, j'ai frappé.

Ruban: Vous avez fait du bruit.

Président: En effet, pour faire taire l'agitation.

Ruban: Donc le bruit peut engendrer du silence. (*Rires*)

Président: (se retenant de rire) Toc-Toc!... A propos de silence, quelle est donc cette histoire de minute de bruits pour honorer les sons disparus ?

Ruban: N'y voyez pas d'outrage, monsieur le Président. Je respecte les morts et suis très partisan de la minute de silence qui les honore. Justement, je ne pouvais pas faire mémoire des bruits disparus avec la même marque de respect...

Président: Mais pourquoi se souvenir des bruits disparus ?

Ruban: Ils sont notre histoire, monsieur le Président. Ils sont les témoins du travail et de la vie de ceux qui nous ont précédés. C'est un devoir de mémoire que je m'impose.

Président: Hum!...Je veux bien, mais je vois poindre ici quelque malice. Écoutons à présent les arguments de votre défenseur. Maître Ténor, c'est à vous.

CHAPITRE 35

PLAIDOIRIE

Ténor: Monsieur le Président, permettez qu'à mon tour
Quelques bons arguments, en peu de mots, j'expose.
Ruban est dans son droit, c'est une noble cause
Qu'il poursuit. Comprenons qu'au royaume des sourds
Les borgnes sont les rois, et admettons enfin
Que, bien mal recouvert d'un vernis craquelé,
Quelques ânes bâtés se croient grands musiciens.

Glaise: Infamie ! Objection !...

Président: ...Refusée. Continuez.

Ténor: Merci. Je vais poursuivre et peindre les mimiques
De ceux qui, un peu vite, se disent musiciens :
Ils pensent dès l'éveil, dès tout petit matin,
Que leur respiration annonce la musique.
Tout leur être se tend vers de la joliesse,
Un pet est à leur ouïe musique de leurs fesses. (Rires)
Et toute la journée, ils vont ouvrir la bouche
Pour juger, décider : ici, c'est beau ; là, moche.
Ils se donnent mission : faire avancer le coche,
Ils se croient percheron... mais ne sont que la mouche...
Ils crient comme Rousseau que « la musique est l'art
De combiner les sons de manière agréable
A l'oreille » ; c'est prendre ici quelque retard
Et montrer un esprit assez imperméable.

Mais oreille de qui, au fait ? C'est la question.
An nom de quel orgueil, de quelle dictature
Faut-il ainsi raser différences, cultures ?
Comment enfin ne pas admettre que le bon
Ou le beau sont issus de choix tout relatifs ?
Comment ne pas savoir que le goût est le fruit
De notre éducation, et non du Saint-Esprit ?
Qu'il n'est de vérité qu'Évangile apocryphe ?
Devenir musicien n'est pas un titre ou gloire
Que l'on peut recevoir à l'université.
Ce n'est qu'humble chemin, toujours recommencé,
Vers la beauté qui ne se laisse qu'entrevoir.
Le lion rugit et l'âne brait, le chanteur chante,
Personne ne s'étonne qu'aucun ne s'en vante.
De même, le chef-d'œuvre reste hors de portée
De tous les créateurs qui ne font que... créer !

Président: C'est fort bien disserté et bellement parlé,
Mais revenez, cher Maître, à nos moutons. Précisez
Davantage pourquoi Ruban est innocent
Des crimes et délits dont ici on l'accuse.

(à part) Tiens, voilà qu'à mon tour, sans moquerie ni ruse,
Je me mets à parler en vers : c'est amusant.

Ténor: On accuse Ruban de vol de bruits. Fort bien.
C'est qu'il y a en somme un lésé, un « autrui ».
Prenons un cas fréquent de ce curieux larcin :
Le bruit d'une voiture de course en circuit.
Étudions ce cas d'école surprenant
Où l'on dirait voleur un être stupéfiant
Qui prendrait un objet qui ne disparaît pas...
A qui donc appartient le bruit de notre cas ?
Qui va oser prétendre en être possesseur ?
L'écurie ? Le propriétaire de l'engin ?
L'organisateur ? Le constructeur du moteur ?
Le pilote ? Allez, qui répond ? Levez la main !
Personne ?... C'est heureux ! Car aussitôt connu,
Celui-ci se verrait recouvert par les plaintes
De tous ceux que le bruit use, rend fou, éreinte,

Associations en plus, sans compter la Sécu...
Donc le bruit appartient à celui qui l'écoute,
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Pas d'autrui ? Pas de vol. Sans vol, pas de recel.

Président: J'entends. Mais aux bons amis de Dame Nature
Qui reprochent un peu l'entassement d'ordures,
Et disent que sans bruit, la nature est si belle,
Qu'avez-vous à répondre et à argumenter ?

Ténor: D'abord que mon client ne fait que recueillir
Ce que d'autres ont semé : il n'a rien inventé.
Nous dirons ensuite que, bien loin d'avilir,
Recycler tous nos bruits est œuvre écologique,
Car enfin, d'un déchet, il fait une richesse.
On ne peut pas en dire autant de la musique
Qui devrait s'élever, mais hélas s'affaisse.
C'est elle qui devrait, en place de Ruban,
Comparaître aujourd'hui pour graves manquements.
Ruban, en recyclant, cherche des solutions,
Tandis que la musique devient pollution.

Glaise: Arrêtez cet infâme ! Au viol ! A l'assassin !

Président: Cessez vos pitreries, vous fatiguez, enfin !
Greffier, ne consignez pas toutes ses fadaïses,
Et vous, Partie Civile, éteignez un peu Glaise.
Allez-y, cher Maître, poursuivez je vous prie.

Ténor: Merci, je rebondis. L'Ordre des Musiciens
Se sent très menacé par mon client, et crie
Que l'on veut attenter à sa vie. Rien de moins.
Ruban met en péril tous les Êtres à musique
En portant grave atteinte à leur santé psychique.
Il semble... en effet... quand on observe Glaise,
Qu'il y ait déraison... et l'on sent un malaise...

Glaise: On se moque de moi ! On bafoue la musique !

Président: Ah ça, mais c'est trop fort ! Ravalez vos répliques !
Ou plutôt répondez : avant, étiez-vous mieux ?

Glaise: Avant qui ? Avant quoi ? Mais j'ai toujours été
D'un parfait équilibre incarnant la santé !

Ténor: Et si je vous dis « tierce », racontez un peu

Ce que ce mot évoque à votre esprit heureux ?

Glaise: (se pâmant) Ah ! Tierces ! Des tierces avec du patchouli !

C'est là mot doux précieux qui tourne mon esprit !

C'est l'essence, c'est l'âme de toute musique,

De la plus humble jusqu'à la plus magnifique !...

L'air est si humide au lamantin sirénien...

Président: Pardon, que dites-vous ? Je n'entends pas très bien.

Glaise: (se roulant par terre) Un demi sol ciré vaut mieux qu'un sol miné...

Président: Mais que raconte-t-il ? Parlez clair ou taisez !

Cessez de vous vautrer, c'est indécent, stupide !

Glaise: L'air effaré, il eut envie, là, d'homicide...

Président: Il est fou. La garde !

Glaise: Phare et sirène sont

Au récif ce que la hutte est au domicile...

Président: Gardes ! Saisissez-le promptement par le fond

Et faites-moi sortir cet illustre imbécile. (On sort Glaise)

Quelqu'un de l'assistance peut-il m'éclairer

Sur sa folie, et quelle mouche l'a piqué ?

Ruban: Il parlait en tierces, monsieur le Président.

Président: C'est entendu. Alors il est donc vraiment fou.

Excusez, cher Maître, ce fâcheux incident

Qui vous interrompis. Avez-vous bien dit tout ?

Ténor: Glaise, bien mieux que moi, malgré tout mon talent,

A dit en quelques mots ce que j'eus dit en cent ;

Et je ne voudrais pas tirer sur l'ambulance

De celui qui, visiblement, a perdu sens.

Pour conclure et avant de rendre jugement,

Je voudrais répéter : Ruban est innocent.

Et comprenons enfin, hors toute polémique,

Qu'en défendant le bruit, il défend la musique.

CHAPITRE 36

LE JUGEMENT

Il y eut un début d'applaudissements dans la salle que le Président fit aussitôt cesser avec son maillet. Le silence rétabli, il annonça : « La Cour va à présent délibérer quelques instants avant de rendre son jugement ». Tous les Êtres concernés sortirent. Ruban se tassa sur son banc,

le cœur cognant dans sa poitrine. Maître Ténor vint lui dire des paroles rassurantes pendant que, dans la salle, on conversait à voix basse. Ceux du Cube multipliaient vers Ruban des gestes de victoire et d'encouragement. Après une bonne dizaine de minutes, qui parurent une éternité à Ruban, la Cour revint. Le Président demanda à ce qu'on fasse rentrer Glaise, puis réclama le silence. Il lut alors :

- Le Tribunal déclare Ruban... innocent des crimes et délits dont on l'accuse.

Explosion de joie dans la salle et cris d'orfraie de Glaise. Saisissant la fin de l'explosion, le Président ajouta :

- Toc-Toc-Toc ! Silence, je vous prie ! Le Tribunal ordonne la relaxe pure et simple du prévenu.

Couvrant un début d'applaudissements, Glaise hurla en se levant :

- Parodie ! Honte ! C'est un dénie de justice !

Le Président ne parut pas choqué par les propos de Glaise, mais se tournant vers lui, il dit très froidement :

- Vous devriez attendre la fin, car il y a quelque chose pour vous...

Glaise se rassit, bouillant de rage.

- Les Parties Civiles sont déboutées : messieurs Pommavers et Papelard sont condamnés à payer les frais du procès plus une confortable indemnité de dédommagement à monsieur Ruban.

- Pourquoi pas Glaise ? Il n'a rien ! cria Papelard.

- Oui, pourquoi ? C'est injuste ! renchérit Pommavers.

- Et monsieur Glaise, poursuivit lentement le Président, - le silence devint profond comme un loukoum - est condamné à recevoir... une simple raclée...

Une seconde de stupeur suivit ces mots pendant laquelle Pommavers et Papelard furieux, se retournèrent vers Glaise. Puis ils sautèrent sur lui, déclenchant une ovation. Le Président, souriant, dit comme pour lui-même : « La séance est levée ». La salle connut plusieurs minutes de délire, les uns saluant avec enthousiasme la victoire de Ruban, les autres encourageant Pommavers et Papelard qui s'appliquaient à quelques exercices de percussions sur la figure de Glaise.

CHAPITRE 37

ON THE ROAD AGAIN

De retour au Cube, l'événement fut arrosé comme il se doit. Les compagnons chantèrent tard dans la nuit, et Ruban fit entendre quelques unes de ses plus belles bulles. Ce procès contribua à la renommée grandissante de Ruban. Pendant les semaines qui suivirent, Ruban reçut beaucoup de propositions pour associer son nom à différentes entreprises commerciales. Entre autres une fabrique de lingerie féminine qui voulait lancer un nouveau modèle à son nom, une fabrique de bains moussants et une marque de vin blanc champagnisé voulaient associer leurs

produits aux bulles de Ruban. Et un nombre considérable de lettres lui demandant de faire partie de tel groupe ou de telle association.

Ruban recevait toutes ces propositions avec bienveillance, mais ne s'engageait sur rien. Il savourait son succès et goûtait cette gloire à laquelle il avait si souvent rêvé. C'était vraiment gratifiant de voir tous ces Êtres s'intéresser brusquement à lui. Ou plutôt à ce qu'il représentait... Ruban se crut d'abord aimé, mais se rendit compte bien vite qu'il n'en était rien. On s'intéressait surtout à ce qu'on pouvait tirer de lui. La gloire qui d'abord paraissait douce, était aussitôt suivie d'amertume. « Comme le thé vert à la menthe », se dit Ruban.

Une proposition, pourtant, retint son attention : celle d'un grand groupe de bitumes et d'asphaltes. Il faut dire que c'était la seule, apparemment, qui ne cherchait pas à utiliser Ruban, mais au contraire lui proposait ses services. Il fut convenu d'un rendez-vous avec monsieur McAdam, un de ses dirigeants, pour visiter l'usine de production du groupe. Ruban accepta avec joie et vint avec son filet à bulles. Après une intéressante visite, McAdam et Ruban se retrouvèrent face à face dans un bureau.

« Voilà, monsieur Ruban, tout ce que nous savons faire dans le domaine du revêtement. Cela vous inspire-t-il ?

- Monsieur McAdam, je vous remercie pour cette visite. Avez-vous remarqué que les bitumes résonnent différemment au passage des véhicules ?

- Bien sûr, répondit McAdam.

- Croyez-vous possible alors de prévoir la sonorité de telle portion de route ou de telle plaque de revêtement ?

Le visage de McAdam s'éclaira.

- Je crois que oui. Cela nécessiterait quelques recherches intéressantes en tous cas.

- Alors, dit Ruban, je veux bien participer à ces recherches, et j'aurais peut-être un projet à vous soumettre d'ici peu.

McAdam était épanoui.

- Avec plaisir, monsieur Ruban ; présentez-nous ce projet quand vous le jugerez utile. Merci de votre collaboration, je n'osais l'espérer. »

Ils se séparèrent sur une franche poignée de main, ayant pris date pour se revoir. Ruban revint au Cube tout excité et se mit à réfléchir à ce qu'il pouvait faire avec l'usine de bitumes. L'idée qui germait dans son esprit était encore un peu floue, mais la direction était nette : il proposerait de faire un concert de véhicule sur un circuit où chaque zone de revêtement produirait un son défini à l'avance, comme un gigantesque échiquier sonore. Il en parla tout de suite à Carburator qui fut emballé par l'idée. Ruban lui demanda d'imaginer une voiture sportive où les bruits de roulement seraient réduits pour laisser le moteur s'exprimer. Ruban revit McAdam pour lui soumettre le projet. Ce fut l'enthousiasme, d'autant que McAdam disposait d'un aérodrome désaffecté jouxtant l'usine. Ruban reçut carte blanche.

Les premières plaques de bitume sortirent, et, en jouant sur la densité, l'épaisseur, la composition et la taille des plaques, on variait la hauteur du son qu'elles produisaient et leur timbre. Posées sur cales, ces plaques, dont certaines avaient quelques dizaines de centimètres et d'autres jusqu'à plusieurs dizaines de mètres, étaient très sonores. Ruban choisissait celles qui lui paraissaient les plus intéressantes, les autres étaient refondues pour de nouveaux essais. Ainsi se créaient les pièces d'un immense puzzle musical, dont on pouvait modifier l'agencement grâce à d'énormes grues.

De son côté, Carburator bricolait une voiture légère, décapotable, dotée d'un puissant moteur, avec des roues minces pour réduire les bruits de roulement. Ruban et Carburator travaillèrent la sonorité du moteur pour allier à la fois rondeur et agressivité, force et retenue, souplesse et détermination. Avec McAdam, Ruban chercha aussi à produire une voix de synthèse à partir des bandes sonores habituelles, grâce à des dessins en relief. Après de nombreux essais infructueux, les voyelles devinrent audibles, puis nettes. L'articulation des consonnes prit encore du temps. Mais une fois au point, quand on roulait sur ces bandes, on entendait distinctement parler ou chanter, à différentes hauteurs, suivant la vitesse du véhicule.

Quand l'engin de Carburator fut au point, on procéda aux premiers essais. Carburator s'élança sur les plaques, et commença une étrange musique où se mêlaient les sons fixes de chaque portion de bitume avec ceux ascendants ou descendants des régimes moteurs. De temps à autre, on percevait aussi des bribes de mots ou de voix chantée lors du contact avec les bandes sonores. Carburator s'arrêta et bondit hors de son véhicule.

- C'est génial ! Vous avez entendu ? C'est géant ! Il faudrait simplement teinter les bitumes de couleurs pour mieux voir les différentes portions du circuit ; ça serait plus commode. Mais quel pied !

McAdam et Ruban étaient souriants, étonnés de ce premier essai. Carburator ajouta :

- Le plus dur, c'est d'arriver à contrôler le son du moteur en fonction des sons des plaques...

Ruban promit de réfléchir à la question et dit :

- Il faudrait aussi pouvoir créer des rythmes en disposant des reliefs sur le bitume.

Une date d'inauguration du circuit fut fixée. Les essais durèrent encore six mois. Ruban avait définitivement disposé son puzzle de bitumes colorés sur dix hectares. Carburator venait souvent s'entraîner. Il voulut que Ruban lui confectionne une sorte de partition et le conseille sur les trajectoires les plus intéressantes. Mais Ruban refusa d'accéder à sa demande. Il lui dit simplement de se faire plaisir et d'avoir confiance en lui. Ruban concéda simplement sur certaines trajectoires d'ajouter quelques panneaux indicateurs de vitesse, semblables à ceux que l'on trouve d'ordinaire sur les routes, avec juste un sous-titre : 40 -Largo-, 60 -Andante-, 90 -Allegro-, 120 -Presto-.

Pour le reste, Ruban se refusa à diriger Carburator, demandant à ce dernier de créer son propre parcours musical. Pour l'aider, Ruban avait dessiné sur un plan l'ensemble du circuit avec tous les sons et rythmes qui s'y trouvaient ; et Carburator passait de longs moments à mémoriser cette curieuse géographie, et répétait des itinéraires imaginaires avec son doigt. Les possibilités étaient immenses et les combinaisons variaient à l'infini : Carburator dut accepter de renoncer à vouloir tout contrôler. Cela le déprima un peu. Ruban lui dit alors :

- N'oublie pas le plaisir de conduire ; ton désir de dessiner cette route imaginaire passe par ton propre plaisir de virer et de virevolter sur la piste. Ne pense pas trop à la musique. Dessine aussi. Danse même.

Ces conseils redonnèrent confiance à Carburator. A mesure que l'inauguration approchait, Ruban sentait une forte tension le gagner. Les sièges des spectateurs furent disposés sur un des côtés, en escalier. Ruban fit installer des panneaux dressés sur les trois autres côtés, avec différents angles, pour varier les effets d'échos et de renvois de sons. Pendant tous les entraînements de Carburator, Ruban allait de siège en siège pour écouter, puis demandait que l'on déplace ou oriente différemment tel ou tel panneau. Un éclairage à la fois doux et suffisant fut disposé pour que, dans la nuit, apparaisse uniquement cette étrange piste multicolore. Carburator peignit sa voiture d'un superbe rouge sang.

Quinze jours avant l'inauguration, toutes les places étaient ou louées ou réservées. Ruban dormit très peu les derniers jours. Il se sentait prêt à exploser, tant la tension en lui continuait de s'accumuler. Carburator et Ruban louèrent deux superbes habits noirs. Et ce fut le grand soir.

CHAPITRE 38

ÉPILOGUE

Les Êtres, en tenue de soirée, se pressaient dans un gai frou-frou. Ruban resta près de Carburator le plus longtemps qu'il put. Ce dernier, dans sa loge, les yeux fermés devant le plan du circuit, mimait de la main, comme un aviateur de vol en formation, les évolutions qu'il avait décidé de faire sur le circuit. Ruban n'avait plus rien à faire et se sentait comme étranger à ce qu'il était en train de vivre. Il serra dans ses bras Carburator en signe d'encouragement, puis regagna discrètement une place qu'il s'était réservé devant, tout près de la piste.

La nuit était complète et le ciel très étoilé. Le circuit multicolore était comme un gigantesque écran vidéo à l'horizontale. La voiture rouge sang était sur le devant de la piste, la portière côté conducteur ouverte. La pression ne pesait plus sur Ruban tant la situation qu'il vivait lui paraissait irréaliste. C'est McAdam qui vint prévenir Carburator qu'il pouvait entrer.

Carburator se leva. Il eut un coup d'œil dans la glace pour mettre en place une mèche déjà parfaitement rangée. Il prit la clé de contact, puis sortit d'un pas un peu mécanique. McAdam lui fit au passage une amicale pression sur l'épaule. Ruban le vit entrer sur la piste et déclencha les

applaudissements. Carburator s'avança vers la voiture, s'immobilisa à côté d'elle, puis salua le public. Le silence se fit. Il monta élégamment dans sa voiture et claqua doucement la portière. Il régla une dernière fois son siège, introduisit la clé de contact, puis la tourna. Le moteur déchira le silence, puis le cabriolet s'élança sur la piste...

Ce fut un concert étonnant que Ruban traversa comme un rêve, avec l'étrange impression qu'Acaridie était parmi les spectateurs. Quand Carburator immobilisa sa décapotable et en sortit, ce fut une ovation. Carburator irradiait de bonheur. McAdam le rejoignit sur la piste pour l'embrasser. Il fit signe à Ruban de les rejoindre sur la piste. Ruban, un peu aveuglé par son brusque passage de l'ombre à la lumière, vint saluer en clignant des yeux. Les applaudissements redoublèrent.

Ils résonnèrent longtemps dans les oreilles de Ruban ce soir-là. Carburator rentra au Cube avec ses compagnons pour faire la fête. Ruban demanda à rester seul un moment et annonça qu'il les rejoindrait un peu plus tard.

Seul à présent, sur la piste plongée dans l'obscurité, Ruban contemplait le ciel étoilé. Il respirait avec ivresse l'air frais de la nuit. Ruban songeait à l'immensité de l'espace, totalement silencieux. Il aperçut une étoile filante. Et il resta longtemps à imaginer la violence du choc des comètes se fracassant sur des astres, dans le plus normal des silences, et les explosions incessantes d'étoiles en fusion, comme feux d'artifice sans fin recommencés, dans le plus éternel des silences. Et Ruban se sentit en paix.

20/08/1994